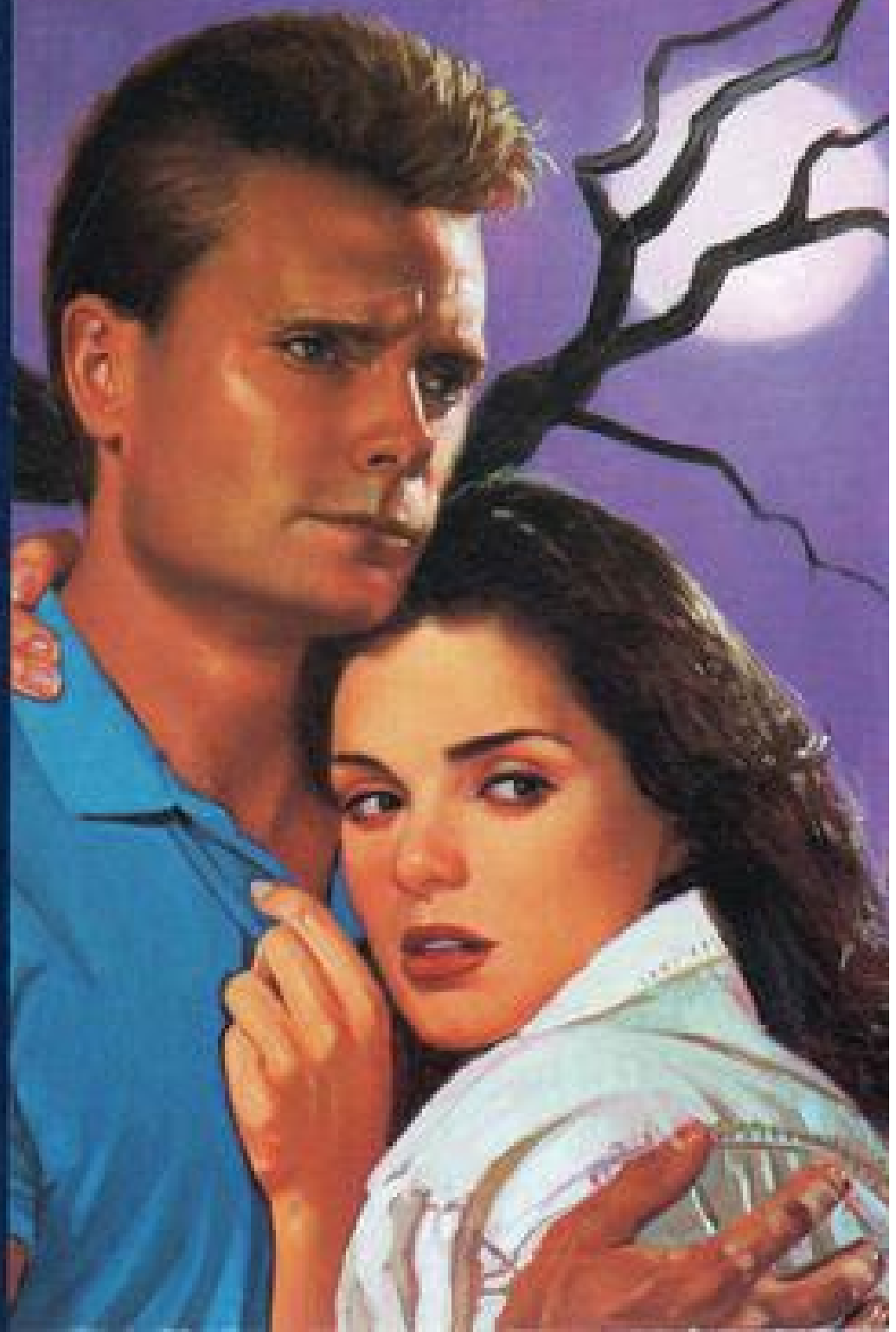


MARCIA EVANICK

HARLEQUIN

LA PROIE DU LOUP

Sixième Sens



La proie du loup

Marcia Evanick

Résumé : Après avoir reçu un coup de téléphone alarmant de son frère Marcus, un jeune scientifique brillant mais excentrique, Laura Kincaid décide de se rendre dans le Minnesota, où il réside. Son inquiétude croît à mesure qu'elle s'approche de son but, mais ce qu'elle découvre en arrivant dépasse ses craintes les plus folles. Maison saccagée, documents éparpillés, parmi lesquels des notes relatant d'étranges expériences sur la lycanthropie...et surtout, aucune trace de Marcus. Aurait-il par une lubie de savant fou, essayé de se transformer en loup-garou?

Folle de terreur, Laura court prévenir la police. Hélas, devant les réticences du shérif à prendre son angoisse au sérieux, elle ne peut finalement que compter que sur l'aide de Delaney Thomas, un chasseur aussi séduisant que taciturne, lui-même lancé sur la piste d'un loup féroce. Un loup... Y aurait-il un lien entre ce monstre et Marcus ? se demande Laura, de plus en plus affolée. Mais dans ce cas, comment convaincre Delaney d'épargner sa proie, une fois qu'ils l'auront capturée ?

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre : BY THE LIGHT OF THE MOON

Traduction française de DANY OSBORNE

HARLEQUIN est une marque déposée du Groupe Harlequin et Sixième Sens® est une marque déposée d'Harlequin S.A.

Originally published by Silhouette Books, division of Harlequin Enterprises Ltd. Toronto, Canada

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1995, Marcia Evanick. © 1998, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 2-280-10524-1 — ISSN 1258-2530

Prologue

La détonation claqua dans la nuit, bien perceptible en dépit du grondement du moteur. Delaney Thomas se crispa sur son volant et accéléra. Le coup de feu venait de chez son père, et ce ne pouvait être le vieil homme qui l'avait tiré : à cette heure-ci, il devait être au bord du délirium tremens, après avoir bu ses deux ou trois bouteilles de whisky quotidiennes. Jamais il n'aurait été capable de charger son fusil et de viser. Donc, quelqu'un avait dû tirer sur lui. Seul et vulnérable dans sa ferme délabrée, Nevil représentait une proie facile pour un cambrioleur armé.

Rongé d'angoisse, Delaney roulait maintenant à tombeau ouvert dans sa jeep, tout en s'efforçant d'éviter les crevasses et les ornières du chemin de terre. Il entendait les sacs d'épicerie, posés sur le siège arrière, bringuebaler au gré des cahots, et s'inquiétait du sort des deux douzaines d'œufs qu'entre autres ils contenaient. Depuis qu'il était revenu à la vie civile, chaque samedi soir, il apportait à son père de quoi subvenir à ses besoins la semaine durant. Il ne pouvait rien faire d'autre pour lui venir en aide. Tous les médecins consultés avaient été unanimes : Nevil se complaisait dans son alcoolisme et ne se ferait jamais désintoxiquer. La cirrhose le guettait, mais il n'en avait cure. En fait, boire représentait pour lui un moyen lent et sûr de se suicider.

Mais ce soir, apparemment, un regain de vitalité l'avait amené à quitter son fauteuil devant l'âtre et à sortir, fusil à la main, ainsi que put le découvrir Delaney en arrêtant sa voiture devant la clôture de la ferme. Nevil gisait par terre à côté de sa Winchester, face contre l'herbe maigre, entouré par quelques brebis désemparées qui bêlaient. Jaillissant de son siège, il courut vers son père et s'agenouilla auprès de lui. Ses mains tremblaient quand il le retourna, appréhendant de voir sa poitrine déchirée par une profonde blessure. Incapable de manier correctement son arme, le vieil homme s'était sans doute tiré dessus.

Il déboutonna sa chemise et exhala un soupir de soulagement. Pas de sang. Ouf! Nevil était simplement tombé parce que ses jambes ne le soutenaient pas. Titubant, il avait dû s'approcher de l'enclos des moutons et perdre l'équilibre.

— Tu l'as eu? bredouilla le vieil homme. Tu as tué cette saleté?

— Hein ? Quoi donc ?

— Le loup. Il a égorgé l'une de mes brebis et... Nevil se tut brusquement. Une grimace de douleur déformait son visage. Il porta la main sur l'emplacement de son cœur et gémit.

— Papa! Tu ne te sens pas bien? Oh, Mon Dieu...

Supposant que le vieillard souffrait d'un début d'infarctus, Delaney le souleva dans ses bras et le porta dans la maison. Vite, il fallait qu'il contacte l'hôpital en se servant de la radio à ondes courtes.

Qu'on envoie un hélicoptère et...

Non. D était déjà trop tard. Une violente convulsion venait de secouer le corps usé et chenu de Nevil. Atterré, Delaney comprit que c'était la fin.

Même dans l'armée, il n'avait jamais vu un homme mourir. Son père serait le premier qu'il assisterait dans ses ultimes instants. Et il se sentait totalement désemparé.

Une lueur d'espoir se forma néanmoins dans son esprit : Nevil essayait encore de parler. Tout n'était peut-être pas perdu.

— Tue ce loup, fiston, tue-le avant qu'il...

Les mots se firent borborygmes. Nevil toussa, se raidit, tandis que ses doigts enserraient le poignet de Delaney. Puis leur étreinte faiblit, et ils se détachèrent. La main parcheminée retomba, inerte, paume ouverte tournée vers le ciel. Et voilà. C'était terminé, songea Delaney, les yeux soudain noyés de larmes. Peut-être Nevil trouverait-il enfin la paix...

Doucement, Delaney glissa un coussin sous la nuque de son père, puis étendit une couverture sur son corps recroquevillé. Il ne put se résoudre à la remonter sur son visage. Nevil était parti, il le savait, mais il se refusait à l'admettre. Pendant quelque temps encore, jusqu'à l'arrivée de l'ambulance, il regarderait ses traits enfin apaisés et les graverait dans son esprit.

Agenouillé sur le tapis usé jusqu'à la trame, il joignit les mains. Nevil aurait aimé qu'il lui dédie un passage de la Bible. Et lui souhaite un bon voyage vers l'au-delà.

Il récitait quelques versets *in petto* quand la plainte aiguë d'une brebis l'arracha à sa prière. D'un bond, il fut debout, puis sortit de la maison. Le clair de lune éclairait l'enclos comme en plein jour. Et ce qu'il vit bouger au milieu des moutons affolés qui couraient en tous sens lui arracha un cri d'horreur. Un loup. Gigantesque, à la fourrure plus noire que grise. Prêt à fondre sur l'une des malheureuses bêtes.

Sans hésiter, Delaney ramassa le fusil de son père, qui était resté dans l'herbe à l'endroit où était tombé le vieil homme, et vérifia que la cartouche de chevrotines se trouvait bien dans la culasse. Au même instant, il en aperçut une autre, sur le sol. Ainsi, le coup de feu qu'il avait entendu tout à l'heure avait bien été tiré par Nevil. En pure perte, puisque le loup se trouvait encore là, bien campé sur ses pattes, ses babines entrouvertes montrant de puissants crocs qui brillaient dans le clair de lune.

Delaney ajusta l'arme contre son épaule, puis visa. Lui, le Marine champion de tir, ne pourrait manquer cette volumineuse cible à si peu de distance ! Il appuya sur la détente et... le loup bondit, fit un écart, s'immobilisa un instant comme pour le narguer, puis sauta par-dessus la clôture. L'instant suivant, il avait disparu.

Incrédule, Delaney laissa retomber le fusil contre sa jambe. L'émotion lui avait ôté ses moyens. Bouleversé par la mort de son père, il avait manqué son but.

De nouveau, les larmes envahirent ses yeux. Même si le loup revenait, il ne serait pas fichu de le mettre dans sa ligne de mire. Or ce damné loup avait tué Nevil ! Le vieil homme avait quitté la quiétude de sa maison, s'était mis à l'affût dans le froid, des heures durant peut-être, attendant que

réapparaisse le prédateur de ses brebis. Il avait dû s'énervé, se refuser à quitter son poste le temps d'aller chercher une veste chaude, et la température avoisinant le zéro jointe à son agitation avaient déclenché un arrêt cardiaque.

Damné loup, il paierait pour ce qu'il avait fait! A cause de lui, Delaney avait perdu sa seule famille, le seul être qu'il aimât. Il était désormais seul au monde, plus seul que ce fauve qui devait appartenir à une meute. Il avait été un fils. Maintenant, il était orphelin.

Mais il se vengerait. Il trouverait la peau de la bête de myriades d'éclats de plomb. Il devait cela à Nevil. Oui, foi de Delaney, il allait se mettre en chasse, et n'abandonnerait que le jour où il verrait la dépouille du loup étendue à l'arrière de sa jeep.

1.

Laura Kincaid se dirigeait dans les rues de Moosehead Falls en suivant du regard la carte posée sur le siège du passager. Conduire tout en gardant un œil sur les lignes qui s'entrecroisaient relevait du prodige mais, pour l'instant, elle y était parvenue et ne s'était pas perdue. Son frère Marcus lui avait envoyé cette carte l'année précédente, au cas où elle se déciderait à quitter New York pour lui rendre visite au fin fond du Minnesota, dans sa retraite. Laura lui avait assuré qu'elle viendrait tôt ou tard mais que, dans l'immédiat, ce n'était guère envisageable, car la crème cosmétique hydratante qu'elle avait mise au point allait enfin être lancée sur le marché. Un grand laboratoire en avait acheté la formule et sa commercialisation devait démarrer sans tarder. Il était donc hors de question qu'elle quitte New York à ce moment-là.

Et maintenant, elle était là, sur ce chemin de terre qui sillonnait dans la forêt depuis la sortie de la bourgade. Elle le suivait au volant d'un Range Rover de location, parce que Marcus l'avait appelée au secours. Deux jours auparavant, elle avait écouté le message qu'il avait confié à son répondeur. Et frémi en entendant sa voix tremblante et les mots sans suite qu'il avait prononcés. Elle avait cru comprendre qu'il parlait d'une expérience qui aurait mal tourné, de protocoles non respectés et de catastrophe. Puis le silence s'était abattu dans la pièce et elle s'était précipitée sur le téléphone pour rappeler Marcus. Mais son numéro à Moosehead Falls n'avait pas répondu. Affolée, elle avait alors réservé une place sur le premier vol en partance pour St Paul et là avait loué la voiture qui l'amenait maintenant au plus profond des bois, vers le chalet isolé où s'était installé Marcus.

En été, l'endroit devait être délicieux, sous ces hautes frondaisons. Fleurs, oiseaux, papillons en faisaient sans doute un coin idyllique. Mais aujourd'hui, au plus fort de l'hiver, ces bois étaient tout simplement effrayants. Les arbres dardaient vers le ciel des ramures noires et dénudées, les buissons évoquaient des squelettes pétrifiés et les plantes au ras du sol, celles d'où s'échappaient certainement asphodèles et lys sauvages en mai ressemblaient, brûlées par le gel, à des amas de paille en putréfaction. Comment son bien-aimé jeune frère pouvait vivre ici resterait un mystère. Ouvrir ses fenêtres le matin sur un tel paysage ne pouvait que conduire à la dépression! Et ce n'étaient pas les distractions offertes par le village voisin qui devaient y changer grand-chose : en dehors d'un petit supermarché, de deux ou trois boutiques éclairées par des néons à la clarté bleuâtre et d'un bar, il n'y avait rien. Que d'humbles maisons, des fermes accolées à des bergeries ou des laiteries, et des bois... des bois... à perte de vue. Sans doute représentaient-ils, pour des chasseurs, le paradis. Mais pour Marcus? Il n'avait que vingt-sept ans ! Pourquoi avait-il éprouvé le besoin de se retirer du monde ? Pour travailler en paix, prétendait-il. Tout de même... N'aurait-il pas pu se consacrer à ses recherches dans son laboratoire ultramoderne de l'université de Yale, près de New York, au lieu de venir se perdre ici ? Si encore sa maison avait débordé de séduction...

Mais non. Maintenant que, grâce à la carte, elle était enfin garée devant, elle contemplait avec

consternation la façade en placage d'ardoise couleur anthracite et la trouvait sinistre. Basse et massive, elle n'offrait à son regard navré qu'un rez-de-chaussée tout en longueur, sous un toit à pente aiguë, sans doute pour qu'il ne retienne pas la neige. Mitoyen avec la bâtisse, se trouvait un garage aux vantaux grands ouverts.

Ce fut ce détail qui l'incita à descendre de voiture : elle apercevait l'arrière de celle de Marcus, un vieux break Chevrolet. Son frère ne pouvait qu'être à l'intérieur. Il n'y avait nulle part où aller à pied. Sans doute dormait-il, sans se soucier de sa ligne téléphonique en dérangement. Tous les savants sont distraits, dit-on, et Marcus ne faisait pas exception à la règle. Cependant, il aurait pu laisser le porche éclairé. La nuit était noire, sous les arbres qui occultaient le clair de lune, et dès qu'elle couperait les phares du Range Rover, elle n'y verrait goutte. Heureusement qu'elle avait songé à se munir d'une torche électrique. Ouvrant la boîte à gants, elle l'en sortit et l'alluma. Puis, à regret, tourna l'interrupteur de ses feux de route.

Les ténèbres s'abattirent aussitôt sur elle, à peine trouées par le faisceau de la lampe de poche, qu'elle dirigea sur la porte. Constituée de rondins mal équarris, elle semblait hermétiquement close, ainsi que les volets des deux fenêtres percées de part et d'autre dans la façade. Elle marcha à pas prudents dans l'herbe grasse jusqu'au perron, puis s'immobilisa devant le battant. Un heurtoir de cuivre noirci par les ans, en forme de tête d'aigle, paraissait attendre sa main. Elle le souleva, puis le laissa retomber avec fracas. L'écho du choc fut si violent, dans le silence de la nuit, qu'elle sursauta. Bon sang, nul doute que si Marcus dormait, elle l'avait réveillé en fanfare.

Mais de longues minutes et une multitude de coups plus tard, elle dut se rendre à l'évidence : Marcus n'était pas couché, sinon il serait déjà venu ouvrir. Machinalement, elle enserra le bouton de porte entre ses doigts. Sans grand espoir. Marcus prenait toujours soin de s'enfermer où qu'il fût. Il ne voulait pas courir le risque qu'un curieux vînt fouiner dans ses travaux. Néanmoins, elle imprima une rotation à la poignée ronde et, incrédule, la sentit céder. Puis elle perçut un déclic. La porte était entrouverte. Mal à l'aise, elle acheva de la pousser, et tâta le chambranle intérieur de la main, jusqu'à ce qu'elle rencontrât un commutateur. Un soupir de soulagement lui échappa quand elle le trouva. Elle actionna l'interrupteur.

La pièce soudain illuminée se révéla à son regard.

Oh, Seigneur... Que s'était-il passé ici? Des vandales semblaient s'être acharnés sur le mobilier. Coussins éventrés, canapé aux ressorts dénudés, tapis lacéré, rideaux arrachés... le spectacle était consternant. Et effrayant. Car où se trouvait Marcus ? Peut-être sans connaissance dans un coin, frappé, et blessé à mort...

Après avoir réuni tout son courage, elle s'avança dans la salle de séjour, enjambant lampes brisées et vaisselle en miettes. Cette ouverture, là-bas, à demi dissimulée derrière un rideau, devait donner sur un couloir qui lui-même conduisait aux chambres. Il fallait qu'elle aille vérifier que Marcus n'y était pas : elle venait de crier son nom, en pure perte. Mais s'il était évanoui, il ne pouvait lui répondre...

La crainte que les pillards se dissimulent quelque part, prêts à l'agresser, se dissipa rapidement : aucun véhicule n'était garé devant la maison. Qui qu'ils fussent, les coupables étaient partis. Mais ils s'étaient vraiment acharnés sur le moindre objet ou meuble qu'ils avaient trouvés sur leur chemin. Rien d'intact ne subsistait dans les pièces qu'elle visita les unes après les autres avant de revenir dans

le salon. Même la salle de bains était sens dessus dessous. Seule consolation, le miroir brisé dont le cadre portait des traces de sang. Un des voyous s'était sans doute blessé. Cruellement, elle l'espérait. Mais n'avait-il pas aussi fait du mal à Marcus?

La peur que son frère ait tenté de s'enfuir de la maison et qu'à bout de forces il soit tombé au plus profond de la forêt où, depuis, il agonisait, s'empara d'elle. Puis se dissipa lorsqu'elle aperçut les empreintes sanguinolantes sur les marches conduisant à ce qu'elle supposait être la cave. L'escalier aboutissait curieusement à côté de la cabine de douche. Et les traces figuraient des pas allant vers la cave et non pas en remontant. Donc, celui qui s'était coupé était descendu au sous-sol. Et n'en était pas revenu. Sauf s'il avait nettoyé sa plaie entre-temps. Car il devait y avoir un lavabo et toutes sortes d'autres aménagements là-dessous, elle en aurait mis sa main au feu. Marcus n'avait pu qu'installer son laboratoire dans le tréfonds de la maison.

Le cœur battant, elle s'approcha de l'échelle de meunier qui s'enfonçait dans le noir. Elle chercha comment éclairer et découvrit une ampoule nue au plafond. Un cordonnet pendait, fixé à la douille. Elle tira dessus et la cave s'illumina, offrant à ses yeux soudain pleins de larmes le même spectacle navrant que dans les pièces d'habitation.

Etagères renversées, ordinateurs aux moniteurs calcinés, tubes à essai et fioles diverses réduits en poussière de verre, dossiers et listings éparpillés... rien n'avait échappé au saccage. Excepté l'armoire à fusils, dont la serrure n'avait pas été forcée. Perplexe, elle constata que la carabine Remington dernier modèle et le fusil à pompe, ainsi que le Magnum 357, se trouvaient sur le râtelier. Et se rappela qu'en haut, la chaîne stéréo dernier cri et le magnétoscope étaient encore en place. Cela ne tenait pas debout. N'importe quel voleur les eût emportés.

Réfléchissant intensément, elle s'approcha de l'évier. Sur la paillasse, gisait un chiffon taché de sang. Et un morceau de savon. Quelqu'un s'était lavé les mains, avant de nettoyer ses semelles de chaussures avec le rouleau d'essuie-tout qu'elle voyait, à moitié déroulé et souillé, sur le carrelage.

Cela lui donna une idée. Elle ramassa dans un coin une chaussure de sport qui, elle le savait, appartenait à Marcus, puis la posa sur l'une des empreintes. Elle correspondait parfaitement au dessin de sang séché. Ainsi, c'était son frère qui s'était blessé. Mais dans quelles circonstances ? En se battant avec le voyou ? Probablement. Et ensuite, il l'avait poursuivi à pied à travers bois.

Mais cela n'avait aucun sens. S'il l'avait pris en chasse, il ne se serait pas donné la peine de nettoyer ses chaussures au préalable. Et il aurait emporté une arme.

Décidément, ce qui s'était passé dans cette maison était un mystère, et elle avait besoin d'aide pour l'élucider.

Elle remonta au rez-de-chaussée, traversa le salon aussi vite que le lui permettait le sol jonché de débris, et se rua dans sa voiture. Quinze minutes plus tard, elle se gara en faisant crisser ses freins devant le bureau du shérif de Moosehead Falls. Elle déboula dans le bureau hors d'haleine.

— Mon frère a disparu et sa maison a été vandalisée! s'écria-t-elle à l'intention de l'homme en uniforme assis derrière le comptoir d'accueil.

Il leva les yeux, l'air affable, et son sourire s'éteignit dès qu'il découvrit le visage blême de Laura.

— Vous n'avez pas l'air bien, mademoiselle. Vous devriez vous asseoir.

Laura examina le policier. La cinquantaine, le front dégarni, vêtu d'un uniforme douteux que tendait outrageusement un estomac de buveur de bière, il ne paraissait pas le moins du monde ému par ce quelle venait de lui annoncer. D'emblée, elle l'estima incompetent. Sans doute encore un de ces fonctionnaires de communes rurales qui n'avaient à s'occuper que de chiens perdus et de plaintes pour braconnage.

— Mon frère a disparu, répéta-t-elle tout en contenant son impatience, et on a saccagé sa maison.

— Qui est votre frère ?

— Marcus Kincaid.

— Oh, oh ! Marcus le Fou ?

Immédiatement, l'homme rougit.

— Excusez-moi. Je n'entendais pas vous offenser, mais... c'est comme ça qu'on l'appelle, dans le coin. A propos, je ne me suis pas présenté. Je suis le shérif Randall.

— Eh bien, shérif Randall, apprenez que mon frère n'est pas du tout fou. C'est un scientifique de génie dont les découvertes ont fait progresser la médecine au cours des cinq années passées. Il est un peu excentrique, j'en conviens, mais sa clarté d'esprit et son intelligence auraient de quoi vous faire pâlir d'envie.

Les sourcils soudain froncés, le shérif rétorqua :

— Je préfère la manière dont fonctionne mon cerveau à la sienne, mademoiselle. Si vous aviez vu son comportement ces jours derniers, vous aussi l'auriez qualifié de fou.

— Pourquoi ? Qu'a-t-il fait ?

— Il a changé du tout au tout. Lui qui était un type un peu bizarre mais gentil, qui venait souvent boire un coup au bar, il est devenu vraiment inquiétant. Il courait après tous les chasseurs et leur demandait ce qu'ils allaient faire lors de la pleine lune, c'est-à-dire en ce moment. Puis il a parlé de loups-garous, et d'autres choses dingues du même genre. Ensuite, dès que la lune a été là, il s'est barricadé chez lui, et ses lumières ont brûlé nuit après nuit. Il avait même installé un projecteur dans le jardin, un truc halogène hyperpuissant. On aurait dit qu'il balisait un terrain d'aviation. Il n'a plus voulu voir personne. Il a envoyé le facteur promener, et aussi ses voisins qui s'inquiétaient. Alors on l'a laissé tranquille. On s'est dit que quand sa crise serait finie, il émergerait.

— Mais il a disparu !

— Il a dû partir à la chasse.

— Non. Ses armes sont toutes au râtelier.

— Hmm. Il a peut-être acheté un nouveau fusil qu'il voulait essayer.

Excédée, Laura frappa du poing sur le comptoir.

— Shérif, il ne se serait pas absenté en laissant sa maison dévastée.

— Et si un rôdeur l'avait dévastée après son départ?

Laura resta un instant coite. Effectivement, Randall pouvait avoir raison. Même le sang sur le sol ne prouvait rien. Marcus avait pu briser le miroir longtemps avant qu'un voyou s'introduise chez lui. Néanmoins, elle devait insister pour que le policier fasse une enquête. Tant pis si Marcus réapparaissait dans quelques jours, un carnier plein à la ceinture. Elle en serait quitte pour le ridicule.

— Pouvez-vous venir jeter un coup d'œil, shérif? demanda-t-elle d'un ton involontairement suppliant.

— D'accord. Mais je... Oh, salut, Delaney !

Laura pivota sur elle-même pour voir qui Randall saluait. Ses yeux s'arrondirent de stupéfaction quand elle découvrit dans l'encadrement de la porte un homme déguisé en Rambo. Très grand, à la carrure impressionnante prise dans un treillis militaire, il se tenait aussi raide qu'au garde-à-vous. Quelques mèches blondes dépassaient d'une casquette de camouflage, qui lui dissimulait la moitié du visage. Elle distingua à peine une bouche bien dessinée qui amorçait un sourire.

— Salut Randall ! entendit-elle.

La voix de l'inconnu était grave et fort agréable. Ce n'était certainement pas la voix du militaire prêt à aboyer des ordres qu'il semblait être.

— Tu l'as eu? lui demanda le shérif.

— Pas encore. Mais j'ai repéré ses traces, je voulais t'en parler. Enfin, puisque tu es occupé, je reviendrai plus tard.

Il fit volte-face et disparut. Laura remarqua ses mollets ceints de guêtres et ses pieds chaussés des croquenots réglementaires de l'armée. Quel homme stupéfiant ! Se croyait-il sur le sentier de la guerre ?

— Qui était-ce? interrogea-t-elle, incapable de refréner sa curiosité.

— Delaney Thomas. Le meilleur limier de la région.

— Un chasseur, c'est ça?

— C'est ça. Sauf qu'il ne chasse pas le daim ni le caribou, mais les loups. Un loup bien particulier, en fait. Celui qui terrorise la région depuis quelques jours. Son père est mort à cause de cette saleté de bête...

— Elle l'a dévoré?

Laura se sentait horrifiée en même temps qu'incrédule. Un loup mangeur d'homme! Mais il n'y en avait plus depuis belle lurette...

— Son père est mort d'un infarctus. Peut-être de peur en voyant le loup, parce que ce damné fauve était là, comme s'il avait nargué le pauvre vieux.

Laura se sentit soulagée. Le vieillard avait dû prendre un chien errant pour un loup, voilà ce qui s'était passé.

— Revenons à ce qui me préoccupe, shérif, dit-elle. Allez-vous venir inspecter la maison de mon frère ?

— Vous pouvez compter sur moi, bien que je pense que tout ça va coûter inutilement de l'argent aux contribuables.

Delaney se mit au volant de sa jeep, mais ne démarra pas tout de suite. Cette femme, qu'il n'avait pourtant fait qu'entrevoir dans le bureau de Randall, l'avait troublé. Par son parfum, qui l'avait assailli dès son entrée, par ses cheveux couleur de nuit qui coulaient sur son dos, par sa silhouette fine et déliée... et par son visage de madone lorsqu'elle s'était tournée vers lui. Oh, ces yeux aussi verts que la forêt, ils allaient hanter ses nuits. Tant de beauté réunie en une seule personne lui semblait magique.

Et maintenant, il se traitait de benêt. Comment pouvait-il être aussi bouleversé par une femme qu'il n'avait vue que deux minutes? Sans doute parce qu'il menait une vie monacale depuis trop longtemps. Et parce qu'aujourd'hui, il était épuisé. La fatigue avait dû le leurrer. Cette... comment déjà? ah, oui, Laura Kincaid — son œil exercé avait capté son nom sur le formulaire de plainte que Randall venait de lui faire signer —, elle n'était certainement pas aussi belle qu'il l'avait cru. S'il la rencontrait demain après une bonne nuit de sommeil, elle lui paraîtrait aussi dénuée d'intérêt que la plupart des autres représentantes du sexe féminin. N'empêche, pour le moment, il était sous le charme. Et se sentait frissonner au souvenir de sa chute de reins et du galbe de ses jambes.

Secouant la tête pour chasser cette image, il démarra et ses pensées, bien disciplinées, revinrent aussitôt sur le cimetière et la courte cérémonie qui s'y était déroulée en fin d'après-midi. Il avait eu à cœur de mettre dans le cercueil le fusil favori de son père, celui avec lequel le vieil homme avait tenté de tuer le loup. Sans doute n'en aurait-il pas besoin au paradis. Mais ce fusil lui était si cher qu'il aurait certainement souhaité l'emporter pour son ultime voyage.

La dernière pelletée de terre répandue sur le tertre, Delaney était reparti dans la forêt, là où il avait aperçu la veille les empreintes fraîches du loup et avait repris sa traque jusqu'à la nuit tombée. A l'affût derrière un épais buisson, il avait espéré que l'animal repasserait dans ce secteur si malaisé d'accès, près du lac. En pure perte. A part deux lièvres et une moufette, il n'avait rien vu, et s'était promis de revenir aux environs de 4 heures du matin, équipé de lunettes à infrarouges. Ce serait alors bien le diable s'il ne parvenait pas à débarrasser la région de ce loup tueur de moutons, et cause de la mort de son père.

Cette mission l'occuperait pendant que le chagrin serait à son comble. Mais ensuite, que deviendrait-il, maintenant qu'il n'avait plus personne? Prendre soin de Ne vil lui avait permis de se faire des illusions. Lui acheter ses provisions, venir bavarder en fin de semaine avec lui, même si son raisonnement était en quasi-permanence faussé par l'alcool, l'avaient amené à croire qu'il avait une vie de famille. Sa mère, morte trente ans auparavant alors qu'il n'était qu'un gamin de six ans, ne lui manquait pas. Son père l'avait élevé. Sévèrement mais avec tendresse.

Ensuite, l'armée avait fait office de cellule familiale dix années durant. Et pendant ses permissions, il était toujours revenu à Moosehead Falls. Il chassait alors au côté de Nevil, et partageait avec lui de pantagruéliques repas de gibier à la broche. Sa vie avait alors un but. Un point d'ancrage. Et voilà que tout à coup, à cause d'un maudit loup, tout avait basculé. Il se sentait aussi triste et démuné qu'un gosse qu'on aurait brusquement enfermé dans un orphelinat. Il ne savait que faire de son temps et éprouvait la déprimante sensation qu'une fois le loup tué, il n'aurait rien d'autre à quoi se raccrocher. Ce loup était devenu le moteur de son existence. Il focalisait sur la bête toute sa rage et sa rancœur. Et pourtant, Dieu savait qu'il s'était souvent mis en colère en voyant son père ivre mort, vautré devant la cheminée, sa bouteille de whisky posée en travers de la poitrine.

Par tous les moyens, il avait combattu le penchant du vieillard pour l'alcool, se refusant à lui acheter son poison favori. Sans résultat, puisque Nevil se faisait livrer par caisses entières. Le liquoriste de village était enchanté de ce client fidèle. Et Delaney, lui, ne pouvait que se charger de ramasser les bouteilles vides et de les apporter à la décharge chaque samedi. Eh bien, ce navrant rituel lui manquerait désormais. Oui, tout ce qui concernait son père lui manquerait, et ce ne serait pas cette jolie femme nouvellement arrivée dans le village qui le lui ferait oublier, même si elle avait fait vibrer quelque corde sensible oubliée en lui.

Cela faisait cinq ans qu'il avait divorcé. Et fait la croix sur toute possibilité d'idylle. Il en avait tellement bavé avec Kathleen... Qu'il ait pu se tromper à ce point sur la personnalité profonde d'un être lui paraissait, même avec le recul, inconcevable. Kathleen s'était montrée si égoïste qu'elle avait failli briser sa carrière. Elle refusait ses nouvelles affectations, alors qu'un Marine se doit de bouger s'il veut monter en grade. Elle se mettait à dos toutes les autres épouses de militaires, se plaignait que, durant certaines de ses permissions, il veuille venir à Moosehead Falls pour rendre visite à son père alors que les théâtres new-yorkais les attendaient, et était opposée à l'idée d'avoir un enfant qui aurait souffert, assurait-elle, d'être ballotté d'une ville de garnison à l'autre.

Vers la fin, la moindre de ses remarques se transformait en diktat, et les affrontements étaient le lot quotidien. Au point que, excédé et désespéré, il avait fini par lui demander si elle préférait divorcer. Elle avait dit oui avec tant d'enthousiasme qu'il avait compris qu'elle ruminait cette idée depuis longtemps. Alors il lui avait rendu sa liberté, et signé pour trois ans de plus dans les Marines. Le temps passant, il avait plus ou moins extirpé Kathleen de son esprit, mais la blessure était demeurée ouverte, et il s'était juré de ne plus jamais se laisser séduire par une femme. Célibataire il était redevenu, célibataire il resterait.

Cet état ne lui avait pas pesé du vivant de son père. Mais qu'en serait-il, à présent que Nevil était parti ?

2.

Le shérif venait de quitter le chalet. Debout derrière la fenêtre, Laura regarda ses feux arrière disparaître au détour du chemin. Dès que les deux petites lumières rouges se furent évanouies, la nuit se referma sur la maison et ses alentours.

Mal à l'aise, Laura examina le salon. Il aurait fallu qu'elle range tout ce désordre, mais elle ne s'en sentait pas le courage. Elle était debout depuis 5 heures du matin. Prendre un bon bain chaud et se mettre au lit, voilà ce qui lui conviendrait. Qu'elle reste seule ne présentait plus aucun danger : l'un des voisins de Marcus, Rick Bylic, était venu réparer les vitres brisées et vérifier le bon fonctionnement des serrures. Néanmoins, il lui avait suggéré de s'installer à l'hôtel, ce qu'elle avait refusé. Si Marcus revenait, elle voulait être là pour l'accueillir. Et puis, il pouvait téléphoner. Donc, elle ne bougerait pas. Mais elle jugea cependant plus prudent d'emporter la carabine Remington dans la chambre d'amis.

Cette carabine, en sus d'être une pièce de musée — car elle avait une cinquantaine d'années —, recelait pour Laura une immense valeur sentimentale : elle avait appartenu à son grand-père, chasseur émérite. Il l'avait léguée à Marcus après s'en être servi sa vie durant dans tous les territoires giboyeux de la planète. Qu'elle fût encore dans le chalet prouvait amplement qu'en dépit de ce qu'avait suggéré Randall, Marcus n'était pas parti chasser. Jamais il ne se serait aventuré dans la forêt sans son arme bien-aimée, qu'il considérait comme un porte-bonheur. Dieu seul savait où se trouvait son frère. En tout cas, certainement pas sur la piste d'un élan.

Mais peut-être demain matin, le découvrirait-elle dans la cuisine, épuisé et affamé? Cette hypothèse la décida à bouger enfin. Abandonnant son poste devant la fenêtre, elle se rendit dans la cuisine et entreprit de la nettoyer. Elle n'éprouvait pas la moindre envie de faire le ménage, mais si elle voulait préparer le percolateur pour le petit déjeuner, il fallait qu'elle évacue les débris qui recouvraient le sol, la table et les surfaces de travail. Et aussi, qu'elle mette à la poubelle le contenu du congélateur. Le responsable du saccage en avait laissé la porte ouverte, et légumes en sachets et paquets de viande avaient fondu. Déjà, une odeur désagréable s'exhalait de l'appareil. Elle devait réparer les dégâts sans plus attendre. Mais tout de même, que le vandale ait poussé le vice jusqu'à faire périr les denrées rangées dans ce congélateur la sidérait. Le voyou n'avait rien omis. Jusqu'au réfrigérateur dont la porte béait, libérant des relents de lait sur et de beurre rance. Si Marcus avait vu ce massacre, il en aurait été malade, lui qui était si à cheval sur l'hygiène, si méticuleux.

Remontant ses manches après s'être drapée dans un grand tablier bleu marine trouvé dans la resserre, Laura se mit au travail. Deux heures durant, elle s'acharna à restituer à la cuisine son aspect habituel. Sa tâche achevée, elle se rendit compte que la pièce était finalement fort accueillante et plutôt bien décorée, avec ses paillasses de bois recouvertes de carreaux de faïence multicolores, son vieux buffet patiné, sa table ronde entourée de chaises rustiques au siège paillé. Sur les murs, Marcus avait

accroché des tableaux naïfs figurant de bucoliques scènes de bergers avec des moutons, des champs fleuris et des oiseaux en plein vol. Les rideaux, replacés sur leurs tringles, portaient de minuscules motifs de papillons stylisés, et étaient assortis à la nappe qu'elle venait d'étendre sur la table après l'avoir lavée et repassée.

Indéniablement, Marcus s'était organisé un cadre de vie agréable. Pour preuve supplémentaire, la chambre d'amis, dont il lui avait si souvent parlé, quand il l'appelait pour la supplier de venir lui rendre visite dans sa retraite. Il lui affirmait qu'elle serait enchantée de s'installer sous les poutres apparentes de cette pièce aux murs tendus de cretonne. Cette pièce que, elle s'en rendait bien compte maintenant qu'elle venait d'y pénétrer, Marcus avait décorée à son intention. Son cher petit frère... Il l'aimait tendrement et s'efforçait toujours de lui faire plaisir. Jamais il ne serait parti sans lui laisser un mot, alors qu'il savait qu'après avoir entendu son étrange message, elle allait quitter New York et se précipiter ici.

Confortée dans l'idée que, quoi qu'ait sous-entendu Randall, Marcus n'avait pas quitté le chalet de son plein gré mais au contraire poussé par quelque dramatique urgence, elle décida qu'elle resterait à Moosehead Falls jusqu'à son retour. Ou jusqu'à ce qu'elle ait compris ce qui lui était arrivé.

Un événement tragique avait bouleversé la vie de son frère. Et la sienne par ricochet.

Frissonnante, elle se glissa dans le lit et remonta la couette jusque sous son menton, non sans avoir pris la précaution de vérifier que la carabine se trouvait bien à portée de sa main.

Elle se réveilla à l'aube, le cœur battant la chamade. Ouvrant les yeux, elle se rendit compte qu'elle serrait la crosse de la Remington entre ses doigts. Et avait débloqué le cran de sécurité.

Mais elle n'avait pas de raison d'avoir peur. Personne ne la menaçait. Les cris qu'elle avait entendus ne s'élevaient que dans son cauchemar. Revenue à la réalité, elle prenait peu à peu conscience du silence absolu qui régnait dans la maison. Elle ne percevait plus le moindre grattement de griffes, et aucun animal ne reniflait à proximité. La lampe allumée révélait une pièce charmante, dans laquelle elle était seule. Elle pouvait poser son arme. Et se rendormir : le réveil affichait 6 heures du matin. Trop tôt pour se lever. Quoique... Une si lourde tâche l'attendait qu'elle ferait peut-être mieux de s'y atteler tout de suite. Alors elle repoussa l'édredon de duvet, et se leva en soupirant de regret.

Elle sortit son peignoir de son sac de voyage et l'enfila, puis rejoignit la cuisine, la Remington toujours à la main. Savait-on jamais ce qui pouvait se produire...

Avec des gestes lents, elle ouvrit les volets, balaya la cour arrière du regard, puis la lisière de la forêt qui commençait à quelques mètres seulement de la maison. Pas le moindre mouvement suspect. Bien. Soulagée, elle se préparait à refermer la croisée quand un friselis dans les buissons attira son attention. Elle pensa aussitôt au vent et leva les yeux vers la cime des arbres. Elle la vit parfaitement immobile, se découpant sur le ciel encore grisâtre de l'aube.

La gorge soudain nouée d'angoisse, elle ramena son regard sur le buisson. Et ne retint qu'à grand-peine un cri d'effroi. Un homme, fusil à la main, venait d'apparaître dans son champ de vision. Oh, guère plus longtemps qu'une fraction de seconde. Mais elle était sûre de n'avoir pas été la proie d'une illusion. Il y avait quelqu'un dans ce roncier.

Elle s'élança vers le téléphone, puis s'immobilisa entre deux foulées : l'intrus pouvait être un chasseur et, dans ce cas, Randall lui reprocherait de l'avoir dérangé pour rien. Non, décidément, elle ne pouvait l'appeler. Mais il fallait qu'elle sache qui rôdait là, si près du chalet. Qu'elle vérifie si, en fait, il ne s'agissait pas de Marcus lui-même.

Alors elle courut à sa chambre, s'habilla en hâte puis, carabine en main, sortit de la maison par la porte principale. Elle ne voulait pas se trouver nez à nez avec son visiteur, mais le prendre par surprise en contournant le garage. En espérant que les minutes perdues à enfiler ses vêtements ne lui auraient pas laissé le temps de s'enfuir : il avait forcément entendu le claquement des volets contre la façade. Donc, il était averti de sa présence dans le chalet.

A pas de loup, elle traversa le jardin, s'approcha du garage et se glissa entre le mur du bâtiment et la haie qui le séparait du terrain voisin. Puis, courbée en deux, elle progressa sans bruit vers le bosquet où, de nouveau, les branches basses frémissaient. Le cœur battant la chamade, elle serrait son arme à en avoir les doigts douloureux. S'il le fallait, elle s'en servirait. Son grand-père lui avait appris à tirer. D'ailleurs, à New York, elle possédait une carabine Springfield qu'il lui avait offerte pour son vingtième anniversaire. Souvent, le week-end, elle se rendait au stand de tir et s'exerçait. Le maniement des armes n'avait aucun secret pour elle.

Mais de là à tirer sur un homme de sang-froid... il y avait un pas qu'elle appréhendait de franchir. Serait-elle capable de mettre cet intrus en joue, de lui faire les sommations d'usage et de presser la détente? Elle en doutait. Et tablait sur le fait que l'autre l'ignorerait aussi et se laisserait impressionner.

De toute façon, elle n'allait pas tarder à savoir si celui qui progressait dans les buissons était un cambrioleur ou un simple chasseur : elle se tenait maintenant à deux mètres de lui, et distinguait son dos à travers le feuillage.

— Halte-là! s'écria-t-elle. Vous êtes sur une propriété privée !

Y était-il vraiment? Elle n'avait aucune idée de l'emplacement des limites du terrain de Marcus. C'était peut-être elle qui foulait un sol n'appartenant pas à son frère...

Les yeux écarquillés de crainte, tremblante sous l'effet de la tension nerveuse, elle vit l'homme pivoter sur lui-même et lui faire soudain face. Son mouvement s'était déroulé en silence. Quelques ramures à peine avaient crissé.

Elle posa le regard sur son visage, qu'une casquette dissimulait à moitié.

— C'est vous ! s'exclama-t-elle alors.

Elle venait de reconnaître celui qu'elle avait pris pour un soldat, lorsqu'elle l'avait rencontré dans le bureau du shérif. L'homme en treillis, c'était lui. Mais elle ne se sentait que légèrement rassurée. Après tout elle ne savait rien de cet étrange guerrier qui serrait un fusil à pompe dans son poing.

— Pourriez-vous cesser de me tenir en joue? demanda-t-il de cette voix de basse qui l'avait tant troublée la veille.

Elle se recula d'un pas, sans pour autant baisser son arme.

— Que faites-vous chez mon frère? s'enquit-elle.

— Je vérifiais que vous étiez en sécurité. C'est ce que je comptais vous expliquer quand vous avez ouvert les volets. J'allais venir frapper à votre porte et vous parler.

— Ah oui ? C'est pourtant dans les fourrés que je vous ai débusqué.

— Je prenais mon temps. Selon moi, il n'était pas urgent que nous nous rencontrions. Apparemment, vous ne pensiez pas la même chose, puisque vous voilà, menaçante et armée. Mais... Bonjour quand même.

Désarçonnée, Laura recula encore d'un pas et se retrouva dans la cour du chalet.

— Vous vouliez me dire bonjour? interrogea-t-elle d'un ton incertain.

Son interlocuteur s'appelait Delaney, elle s'en souvenait fort bien. Il venait de repousser sa casquette en arrière, révélant son visage dans son entier. Elle se rendit alors compte avec contrariété qu'elle était en train de détailler ses traits, comme désireuse de les graver à jamais dans son esprit. Ils étaient si harmonieux, et en même temps si durs, qu'elle frissonna. Cet homme pouvait sans doute se montrer redoutable. Mais aussi, très doux. Ainsi, en cet instant, un petit sourire se formait sur ses lèvres sensuelles, à la fois moqueur et chaleureux. Delaney était certes fort séduisant. Néanmoins, cela n'impliquait pas qu'il n'eût rien à voir avec la disparition de Marcus.

— Pourquoi fouillez-vous les alentours de la maison de mon frère? Savez-vous qui l'a saccagée?

Le sourire de Delaney s'éteignit.

— Que dois-je comprendre, mademoiselle Kincaid? Que vous pensiez que j'étais le rôdeur qui s'est introduit ici et que vous espériez le capturer vous-même?

Son intonation trahissant l'incrédulité, Laura se hâta de hocher la tête.

— Oui. C'était ce que je comptais faire.

— Vous êtes folle, ma parole. Aussi folle que Marcus.

— Je ne suis pas d'une nature peureuse ! lança-t-elle en relevant fièrement le menton.

— Peut-être pas, mais inconsciente et stupide, si. Quel exploit pensiez-vous réaliser avec une carabine à deux coups ? Si encore elle avait été à répétition... Mais votre arme, conçue pour chasser les oiseaux et le petit gibier, n'aurait pas pesé lourd face à mon fusil... Imaginez un instant que j'aie été le voyou qui s'est introduit dans le chalet. D'une seule chevrotine, je vous aurais arraché le bras avant que vous ayez eu le temps de dire ouf! Et je n'aurais même pas eu besoin de viser, parce que les plombs partent en faisceau sur une largeur de près d'un mètre...

Laura sentit ses jambes flageoler. Consciente de sa vulnérabilité, elle laissa retomber sa carabine le long de sa jambe. L'homme avait raison. Face à son fusil, elle n'avait aucune chance. Et rien ne garantissait qu'il n'allait pas s'en servir.

— Ne tremblez pas, mademoiselle Kincaid, reprit-il après un temps. Je ne suis pas venu pour vous tuer. Je préfère le gros gibier...

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faisiez ici.

— La même chose qu'hier et avant-hier, de l'aube au crépuscule : je chasse.

— Si près des habitations ? Allons donc !

— Je chasse un loup qui, précisément, va chercher sa pitance à proximité des habitations. Et j'ai trouvé sa trace ici même, ce matin.

— Où cela ?

— A côté du garage. Vous y avez stocké des ordures. L'odeur a dû l'attirer.

Laura songea aussitôt à la viande avariée retirée du congélateur. Effectivement, elle l'avait jetée dans un sac-poubelle, qu'elle avait mis dans le garage la veille au soir, projetant de s'en débarrasser dans un container le lendemain.

Elle tourna la tête vers les vantaux béants du garage et sursauta quand son regard accrocha un large pan de plastique vert à demi déchiqueté. A l'évidence, un animal était venu se servir largement en rôtis, poulets et steaks impropres à la consommation humaine.

— Seigneur..., murmura-t-elle. Où sont ces traces ?

— Venez, je vais vous les montrer.

Quittant le couvert du bosquet, Delaney s'avança vers la maison. Laura resta en retrait, de manière à pouvoir l'observer pendant qu'il marchait. Le chasseur de fauves avait la même démarche que ses proies. Souple, élastique et puissante, elle évoquait celle d'un grand félin. En quelques enjambées, il fut devant le garage, où il s'agenouilla.

— Regardez, mademoiselle Kincaid.

Elle s'approcha et suivit des yeux la direction qu'indiquait son doigt. Une empreinte d'une taille impressionnante était incrustée dans la terre humide de la petite plate-bande plantée par Marcus le long de la façade du bâtiment.

— Mais c'est trop grand pour être la patte d'un loup !

— Détrompez-vous. Cette marque appartient bien à un loup, qui est d'une taille au-dessus de la normale. L'animal doit peser aux alentours de quatre-vingts kilos, quinze kilos de plus que la plupart de ses congénères. C'est un vrai monstre.

— Vous devez faire erreur, s'obstina-t-elle.

— Pas le moins du monde. J'ai vu cette bête. Elle menaçait les brebis de mon père. En fait, elle en a égorgé une.

— Et alors ? Pourquoi ne lui avez-vous pas tiré dessus ?

— L'émotion m'a fait trembler, j'ai mal ajusté mon tir.

— Je croyais que vous étiez le roi des tireurs d'élite! fit-elle en ricanant.

— J'essaie de l'être à l'ordinaire, rétorqua Delaney sans une once d'agacement. Mais pas lorsque mon père agonise à mes pieds.

Laura se sentit honteuse. Baissant la tête, elle affecta d'examiner l'empreinte, avant de proposer :

— Vous serait-il agréable de prendre le café avec moi, monsieur Thomas ?

— J'avais peur que vous ne me le proposiez jamais. Mais je n'accepterai qu'à condition que vous m'appeliez Delaney.

— Entendu. Moi, ce sera Laura.

Delaney savait que la maison de Marcus avait été vandalisée. La veille, il était repassé au poste de police et avait bavardé avec Randall, qui lui avait raconté l'histoire de la disparition du jeune homme, celui que tous à Moosehead Falls appelaient le Fou. Lorsqu'il pénétra dans le chalet, il s'attendait à découvrir le navrant spectacle des déprédations commises. Au lieu de cela, il entra dans une cuisine brillante comme un sou neuf, où chaque ustensile était, apparemment, à sa place.

— Les dégâts ne sont pas très impressionnants, constata-t-il en regardant autour de lui.

Laura, qui tenait déjà la cafetière, se crispa visiblement.

— Si cette pièce est propre, cela ne tient pas de la magie, riposta-t-elle. J'ai passé plus de deux heures hier soir à la remettre en état. Et je compte m'attaquer à la salle de séjour ce matin.

— Vous permettez? s'enquit Delaney en désignant le couloir du doigt.

Sans attendre l'accord de Laura, il se dirigea vers le salon. Les volets étant clos, il alluma le plafonnier, et retint une exclamation d'horreur quand le saccage de la pièce s'étala sous ses yeux. Il referma aussitôt la porte et revint dans la cuisine.

— Je vous prie de m'excuser, Laura. Je ne m'attendais pas à ce que je viens de voir. Jamais je n'aurais dû mettre vos affirmations en doute. Randall est venu ?

— Oui. Il a pris des notes, et c'est tout.

— A-t-il relevé des empreintes digitales ?

— Non. Il prétend que ce genre de procédure est réservée aux crimes de sang. Que tant que nous n'aurons pas la certitude que quelque chose de grave est arrivé à Marcus, il pourra juste enquêter sur un cambriolage aggravé de destructions de biens. Le défaut de son raisonnement, c'est qu'à mon avis, rien n'a été dérobé. Mais je ne puis en être certaine. J'ignorais ce que possédait mon frère.

— Il a quand même accepté de le déclarer personne disparue ?

— Oui. Il va diffuser un avis de recherche inter-Etats. Mais il est persuadé que des gamins désœuvrés sont les auteurs de ce pillage. Selon lui, ils ont tout cassé pour le plaisir de détruire. Une

façon à eux de dire à Marcus le Fou qu'il y avait d'autres fous à Moosehead Falls et dans les environs.

— Hmm. C'est une hypothèse plausible, oui. Mais elle ne me convainc pas. Verriez-vous un inconvénient à ce que je procède à une petite inspection de la maison?

Il vit son visage s'éclairer. Sans doute, après avoir rencontré tant de scepticisme, appréciait-elle qu'enfin quelqu'un la crût.

— Je vous en prie, allez donc jeter un coup d'œil. Pendant ce temps, je préparerai des crêpes.

Delaney commença par la chambre de Marcus. Celui qui s'était acharné dans cette pièce avait eu à cœur de détruire, et non de fouiller. Ce n'était pas en vidant de manière brouillonne le contenu d'une armoire ou d'une commode qu'un cambrioleur procédait : ce qui avait de la valeur se retrouvait noyé au milieu d'un fatras inextricable et, de ce fait, disparaissait à la vue. Et puis, à quoi pouvait servir de briser un téléviseur? Personne n'y dissimulait des bijoux ou de l'argent.

En revanche, un voleur n'aurait jamais laissé sur la table de nuit cette montre-chronomètre Breitling, qui valait au bas mot dix mille dollars. Facile à emporter, c'était le genre de butin qui n'était jamais négligé, tandis qu'en briser le cadran dénotait un désir de saccager absolument anormal. Peut-être Marcus avait-il des ennemis, qui s'étaient vengés? Il fallait qu'il interroge les voisins. Et regarde son courrier. Qui savait si des lettres de menace ne s'y trouvaient pas ? Il s'approcha du bureau, dont le cylindre remonté révéla un amas de papiers. Il les survola du regard et ne décela rien de suspect. Lettres de banque, factures, petits mots envoyés par des amis, invitations à des congrès, quelques missives de Laura, qu'il ne lut pas. Et rien d'autre. Par acquit de conscience, il jeta un coup d'œil sous le lit, puis se rendit dans la salle de bains.

Le miroir brisé retint longuement son attention. Il n'avait pas été cassé d'un coup de poing, mais pris de part et d'autre à mains nues et... oui, plié en deux, comme un vulgaire morceau de carton. Celui qui avait fait ça était d'une force incroyable. Et il s'était blessé : Laura avait parlé de sang.

Il l'interpella.

— Laura ? Avez-vous nettoyé le sang ?

— Oui, acquiesça-t-elle de la cuisine. Je ne supportais pas la vue de ces taches. Et puis, j'avais besoin de faire ma toilette dans une pièce propre.

— Le sang était-il encore rouge, ou déjà marron?

— Rouge.

— Donc, encore frais. Bien. Avez-vous trouvé des rouleaux de sparadrap, de la gaze, ou n'importe quoi qui aurait pu servir à faire un pansement à proximité ?

— Non. Et maintenant que vous me posez la question, cela aurait dû m'intriguer. Celui qui a brisé le miroir est ensuite descendu à la cave, où mon frère a son laboratoire, et a nettoyé le sang collé à ses semelles. C'est tout. Et...

— Oui?

— Les traces correspondaient exactement à la pointure du pied de mon frère.

— Voilà qui est de plus en plus bizarre. Puis-je descendre à la cave ?

— Bien sûr.

A part lui, Delaney songea que si c'était Marcus qui avait mis sa maison à sac, il était vraiment aussi fou que les habitants de Moosehead Falls le croyaient.

Il pénétra dans le laboratoire et balaya la pièce du regard. Ici aussi, le vandale s'était acharné. Un instant, il avait envisagé l'hypothèse d'une lutte entre Marcus et un agresseur, mais il avait vite abandonné cette éventualité : les dégâts étaient l'œuvre d'une seule personne, qui s'était montrée méthodique. Tout avait été dérangé, mais pas déplacé. Les dossiers se trouvaient sous le bureau, les tubes à essai et les flacons brisés, mais encore sur la paillasse. Et l'ordinateur, bien que réduit en miettes, encore sur sa console.

Une nouvelle fois, il eut la preuve que le vol n'était pas le mobile de celui qui s'était déchaîné dans la maison : une liasse de billets de cent dollars posée sur une étagère attira son attention, à côté d'un passeport au nom de Marcus Kincaid. Perplexe, il la fixa un long moment avant de remonter dans la cuisine.

— Quelle est la profession de votre frère ?

— Chercheur. C'est un scientifique de renom, vous savez. Il est très jeune mais très brillant.

— N'avait-il pas l'intention de quitter le pays ?

— Jamais il ne l'aurait fait sans m'en avertir.

— Pourtant, j'ai trouvé son passeport et une liasse de billets de cent dollars dans son laboratoire.

Laura, qui remuait sa pâte, leva brusquement la tête.

— Quoi ? Dans le laboratoire ?

— Oui.

— J'étais trop bouleversée hier soir. Je n'ai pas fait attention. Mais c'est surprenant. Marcus est très ordonné. Normalement, argents et papiers d'identité auraient dû être dans le bureau de sa chambre. Je ne comprends pas.

— Sur quoi travaillait-il ?

— Je l'ignore. D'ailleurs, je ne devrais pas vous laisser fouiller dans son laboratoire. Il se consacrait peut-être à un projet ultra-secret. Enfin, je ne crois pas que ni vous ni moi puissions déterminer ce que c'est à la seule lecture de ses dossiers, qui ne recèlent que des équations mathématiques et des symboles chimiques. Je n'y comprends rien, et vous non plus.

Elle marqua un temps, fixant Delaney d'un air soudain inquiet.

— Vous non plus, n'est-ce pas, vous n'y comprenez rien ?

— Rien du tout, la rassura-t-il. Ce que j'ai vu sur les listings épars ressemble pour moi à du chinois.

Laura parut soulagée.

— Nous devrions mieux examiner le laboratoire, ajouta Delaney. Le passer au peigne fin. Voyez-vous, je ne peux m'ôter de l'esprit que ce saccage n'est peut-être qu'une mise en scène, destinée à cacher le vol des travaux en cours de votre frère. Dans ce cas, il faudrait alerter le FBI. Ce n'est pas une éventualité qu'un homme aussi fruste que Randall retiendra. A nous de l'étayer.

« A nous », avait dit Delaney. L'aide qu'il semblait prêt à lui apporter troublait Laura. Pourquoi cet inconnu paraissait-il si désireux de l'épauler? Il ne la connaissait même pas. Elle avait tort de lui accorder aussi aisément sa confiance. Elle se montrait légère et inconséquente. Pour ce qu'elle en savait, ce type était peut-être le coupable. Il était venu dérober quelque chose à Marcus, qui s'était défendu, refusant de lui donner ce qu'il exigeait.

Alors, il l'avait enlevé pour le faire parler, puis était revenu dans la maison afin de mettre la main sur ce qui lui avait échappé lors de sa fouille. Découvrir que la sœur de Marcus s'était installée dans les lieux avait dû lui poser un problème. Problème qu'il avait résolu en se faisant passer pour un être dévoué et serviable, alors qu'il poursuivait un but criminel. Et elle, vraie sotte, elle lui facilitait la tâche en lui permettant de procéder à des investigations dans le laboratoire !

Mais elle avait tant besoin, d'un soutien. Et Delaney paraissait si pondéré, si efficace. En dépit de sa soudaine méfiance, elle était tentée d'accepter sa collaboration. Peut-être Marcus, le jour où il reviendrait, serait-il furieux d'apprendre qu'elle avait livré ses secrets à un inconnu... Tant pis. Elle courait le risque. Seule, elle n'arriverait à rien. La preuve, elle n'avait même pas remarqué l'argent et le passeport.

— Allons à la cave, dit-elle dans un soupir. Ouvrant la marche, Delaney sur ses talons, elle descendit au laboratoire.

— Avez-vous senti cette odeur? demanda-t-il comme ils posaient le pied sur le sol de béton brut.

— Oui. Acre et entêtante. Elle doit provenir des produits qui se sont échappés des tubes à essai.

— Non. Je la reconnaîtrais entre mille. C'est une odeur de pelage humide, une odeur de fauve.

Delaney leva la tête et huma l'air. Puis il se dirigea d'un pas décidé vers le fond de la pièce, dans une anfruosité obscure où Laura ne s'était pas aventurée. Des cartons pêle-mêle en obstruaient l'accès. Delaney eut tôt fait de les repousser. L'instant d'après, il s'écriait :

— Venez voir ça !

Mal à l'aise, Laura obtempéra. Et découvrit une cage, aux barreaux solides, très large et très longue. Un homme agenouillé y eût facilement tenu.

— Je... je ne comprends pas, balbutia-t-elle en regardant la gamelle d'eau renversée dans un coin. Jamais Marcus n'a procédé à des expériences sur des animaux. Il jugeait cela trop cruel. Il disait que travailler sur des cellules permettait d'arriver aux mêmes résultats.

Comme fasciné, Delaney fixait la cage. Elle lui rappelait d'insupportables souvenirs. L'entraînement

des Marines passait par de terribles épreuves, dont la pire était l'enfermement dans une cage afin de tester la résistance du sujet. Durant la guerre du Viêtnam, bien des prisonniers américains avaient été soumis à ce régime par les Vietcong et, peu aguerris, n'avaient pas résisté au traitement. Au terme de plusieurs semaines de claustration dans des cages de bambous, ils finissaient par craquer et livraient à l'ennemi ce qu'il voulait savoir. Les généraux avaient ainsi vu leurs positions les plus secrètes bombardées et anéanties.

Depuis cette époque, dans l'éventualité d'une autre guerre, ils préparaient leurs hommes à affronter une situation similaire. Ainsi, tout Marine nouvellement engagé passait-il des semaines accroupi dans l'équivalent de ce que le roi Louis XI appelait ses « fillettes », des cages où l'on ne tenait qu'assis ou à genoux.

Mais ce n'était pas un homme qui avait séjourné dans cette prison, Delaney le sentait jusqu'au plus profond de lui-même : c'était un animal, redoutable et sauvage.

Soudain, il se sentit au bord du malaise à la vue de ces barreaux de fer.

Il avait dû blêmir, car Laura s'inquiéta :

— Que se passe-t-il ? Vous semblez malade.

— Non, non. Ce n'est rien.

Elle le regarda avec insistance, puis ramena son attention sur la cage.

— C'est incroyable. Je n'imaginais pas Marcus capable de faire souffrir une bête.

Sans répondre, tant sa gorge nouée l'empêchait d'émettre un son, Delaney se détourna, puis se dirigea vers l'ordinateur. La clé du mystère se trouvait peut-être là-dedans. Et il semblait possible de l'en extirper car, si le moniteur était brisé, le clavier et le boîtier recelant les microprocesseurs semblaient intacts. Pour en avoir le cœur net, il pourrait apporter son propre moniteur et le brancher sur le système. Les fichiers collationnés par Marcus s'afficheraient sur l'écran, et l'énigme serait résolue.

Tout en songeant à cette possibilité, il s'approcha de l'armoire à fusil.

— Votre frère est-il chasseur ? demanda-t-il.

— Oui. Mon grand-père nous a appris très tôt à tirer.

— Manque-t-il une arme ?

Il désignait le râtelier de son index tendu.

— Non. C'est pour cela que, quand Randall a suggéré que Marcus était parti chasser, je n'en ai pas cru un mot.

Tout en parlant, elle avait retiré une mallette d'un tiroir et l'ouvrait sur le dessus du bureau.

— Regardez ! s'écria-t-elle.

Delaney s'exécuta et constata avec stupéfaction que la petite valise contenait des seringues hypodermiques ainsi que des ampoules de tranquillisants. Mais elles n'étaient pas destinées aux humains. La dimension de leurs aiguilles et le volume de produit actif qu'elles pouvaient contenir les réservaient à l'évidence à des animaux de grande taille.

Deux ampoules manquaient sur le présentoir accroché à l'intérieur du couvercle.

— Avez-vous une idée de ce que votre frère entendait en faire?

— Pas la moindre.

Delaney prit le temps de la réflexion avant de déclarer :

— A mon avis, sa disparition, cette cage et ces seringues ont un lien. Il a entrepris quelque expérience avec un animal et les événements n'ont pas tourné comme il l'espérait. C'est pour cela qu'il a disparu et que la maison est dans cet état.

— Mais comment est-il parti ? Sa voiture est dans le garage !

— Il a pu appeler un ami. Ou une femme. Selon moi, quelqu'un est venu le chercher.

— Je ne peux croire qu'il se soit sauvé sans me laisser un mot.

— Il l'a fait, d'une certaine manière : il vous a téléphoné et a tenté de vous avertir, de vous faire savoir que quelque chose ne tournait pas rond. Il était en danger. Cette maison était devenue un piège qu'il voulait fuir. Et je ne saurais trop vous conseiller d'en faire autant. Vous ne devez pas rester seule ici, Laura.

— Marcus va revenir !

— Vous l'ignorez. Par sécurité, mieux vaut que vous vous installiez à l'hôtel et...

— Monsieur Thomas, coupa rudement Laura, le shérif et un voisin m'ont fait la même suggestion, hier, et je l'ai repoussée. J'aime mon frère, et je ne peux pas l'abandonner.

— Qui vous parle de l'abandonner? Ce que je vous demande, c'est de l'attendre ailleurs que dans ce chalet où, visiblement, il s'est passé de graves événements.

Laura referma sans douceur la mallette, puis la remit en place.

— Je crois que vous m'avez apporté toute l'aide possible, monsieur Thomas, et qu'il est temps que vous retourniez à vos occupations.

Delaney se raidit. Elle le congédiait comme un domestique, simplement parce qu'il avait tenté de la protéger contre... contre quoi ? Il l'ignorait encore mais pressentait que c'était contre un terrible péril.

Pourtant, il n'argumenta pas. Si elle le renvoyait, il ne pouvait qu'obéir. Après tout, ils étaient de parfaits étrangers l'un pour l'autre. Et finalement, en ce qui le concernait, il était préférable qu'il s'éloignât de ce regard dont l'intensité lui arrachait des frissons lorsqu'il le croisait.

De retour dans la cuisine, il récupéra son fusil, se coiffa de sa casquette, puis posa la main sur la

poignée de la porte qui donnait sur la cour.

— Un conseil, Laura, dit-il au moment de franchir le seuil. Ne laissez plus traîner de déchets de nourriture, et ne sortez pas à la nuit tombée. A cause du loup.

3.

Après le départ de Delaney, Laura éprouva le besoin de prendre une autre douche. Il lui semblait que l'odeur qui régnait dans le laboratoire s'était accrochée à ses cheveux, collée à sa peau, et cette impression la révoltait. Revigorée par la chaleur de l'eau et le parfum de sa savonnette à la lavande, elle revint dans le salon et s'assit à côté du téléphone. Une heure durant, elle appela les uns après les autres tous les hôpitaux du comté, décrivant chaque fois Marcus, mais aucun service des urgences n'avait reçu de jeune homme correspondant à son signalement.

Un instant soulagée, elle ne tarda pas à sombrer de nouveau dans l'angoisse : Marcus gisait peut-être dans un sous-bois, blessé, incapable de se déplacer. Si seulement Randall avait pris sa disparition au sérieux et organisé des battues ! Mais non. Le coup de fil qu'elle lui avait passé en priorité n'avait déclenché que des petits rires ironiques, entre lesquels il avait encore prétendu que Marcus le Fou devait chasser le gros gibier au plus profond de la forêt et réapparaîtrait à l'instant où elle s'y attendait le moins.

— Impossible ! avait-elle rétorqué. Je vous ai déjà dit que toutes ses armes étaient dans le râtelier.

— Je vous ai suggéré de vérifier s'il n'en a pas acheté une nouvelle, qu'il est immédiatement parti essayer. En son absence, un voyou est entré et a saccagé la maison. Il n'y a rien là de dramatique, puisque vous reconnaissez vous-même que rien n'a été volé.

Laura ne trouva aucune objection à formuler. L'argument de Randall se tenait. A elle d'appeler tous les armuriers des environs pour découvrir si Marcus, las de la Remington de son grand-père, s'était porté acquéreur d'un fusil dernier modèle.

Et même si elle n'obtenait que des réponses négatives, cela n'excluait pas la possibilité qu'il eût commandé une arme proposée dans un catalogue de vente par correspondance... Avant d'entreprendre son enquête, mieux valait qu'elle finisse de ranger la maison. S'il y avait un catalogue, elle le trouverait. Et se rangerait alors à l'opinion du shérif.

Pourtant, au crépuscule, alors que la salle de séjour et la chambre de son frère avaient recouvré ordre et propreté, elle dut se rendre à l'évidence : aucune des deux pièces ne recelait de catalogue. Ni, d'ailleurs, de facture d'achat d'un fusil, ainsi qu'elle l'avait contrôlé en classant les papiers du bureau.

Epuisée par le travail accompli et découragée par l'insuccès de ses recherches, elle reprit une douche et se lava les cheveux. Elle avait besoin d'un bon brushing. Mais le ronflement du séchoir allait l'empêcher d'entendre sonner le téléphone, pensa-t-elle tandis qu'elle le branchait. Elle retira la prise. Tant pis. Elle laisserait sécher ses longues mèches en désordre.

Elle les frictionnait dans une serviette quand on frappa à la porte d'entrée. Son cœur bondit dans sa

poitrine. Marcus ! Enfin !

Mais, tout en courant vers le vestibule, elle songea que Marcus n'aurait pas tambouriné contre sa propre porte. Il avait sa clé. Donc, ce ne pouvait être qu'un étranger qui attendait sur le seuil, à cette heure tardive.

Rebroussant chemin, elle revint dans la cuisine et ramassa la Remington qu'elle avait laissée sur la table. Puis, la carabine bien en main, elle alla ouvrir. Delaney Thomas se tenait sur le perron. De stupéfaction, elle cligna des yeux.

— Bonsoir, Laura. Je voulais m'assurer que tout allait bien. A ce que je vois, vous vous prenez toujours pour Calamity Jane, ajouta-t-il en désignant la carabine du doigt. Mais j'aime mieux ça. Puisque vous refusez d'aller à l'hôtel, il faut que vous soyez prête à toute éventualité.

Il marqua un temps, attendant sans doute une remarque, mais Laura garda le silence. Alors il demanda :

— Rien de neuf de votre côté?

— Non.

Elle ne voulait pas discuter avec cet homme à la nuit tombée. Il l'inquiétait, avec son treillis et son fusil assez puissant pour venir à bout d'un éléphant. Bien sûr, il y avait ce regard gris, qui la troublait lorsqu'il était fixé sur elle, et faisait fléchir sa détermination. Quelle teinte prendrait-il devant les flammes du feu qu'elle venait d'allumer dans la cheminée? Se paillèterait-il du même or que celui qui paraît sa chevelure ? Et sa bouche au dessin si sensuel, se relèverait-elle sur un sourire si elle lui offrait de partager son dîner?

Comme s'il avait perçu ses pensées, il remarqua :

— Ça sent délicieusement bon. Je crois que je vous ai dérangée en plein repas. Je vous laisse.

D pivotait sur lui-même quand elle lança :

— J'ai préparé des spaghettis. Accepteriez-vous de les partager avec moi ?

Aussitôt, elle s'en voulut. Quelle sotte imprudente elle faisait! Voilà qu'après avoir décidé que, finalement, ce Thomas n'avait rien de rassurant, elle l'invitait à sa table !

Sur le point de se raviser, elle le vit s'avancer et franchir le seuil sans hésiter.

— J'avoue qu'un bon repas me tente. Je n'ai pas déjeuné et, chez moi, ne m'attend qu'une boîte de soupe en conserve.

— Vous vivez seul? s'enquit-elle, consciente de lui poser pour la première fois une question personnelle.

— Oui.

— Vous n'êtes donc pas marié.

— Non.

Son laconisme ne la satisfaisait pas. Il lui cachait quelque chose. Un homme dans la trentaine, doté d'une telle séduction, ne pouvait être célibataire sans une bonne raison, qui n'était sans doute pas à son honneur... Aucune femme n'avait dû accepter de partager sa vie parce qu'il était rustre, brutal ou sanguinaire... Une image subliminale de gibecières dégoulinantes de sang, de cadavres d'animaux suspendus à des crochets traversa son esprit, puis s'évapora. Allons, elle n'était pas une bête, et il gardait évidemment ses chevrotines pour le gibier... Mais elle ne se sentirait rassurée que lorsqu'il aurait rangé son fusil.

— Accrochez-le donc au portemanteau de l'entrée, lui dit-elle alors qu'il essuyait ses bottes sur le paillason.

Il s'exécuta à la seconde et elle poussa un soupir de soulagement.

— Je suis vraiment crotté, constata-t-il en regardant les traces boueuses qu'il imprimait sur le paillasse». Verriez-vous un inconvénient à ce que j'ôte ceci?

D'un geste, il désigna son treillis. Elle avait à peine hoché la tête qu'il le déboutonnait de haut en bas, puis délaçait ses guêtres, et ses bottes. En un tournemain, il fut debout devant elle, en chaussettes, vêtu d'un jean et d'un T-shirt très moulants. Elle relâcha sa respiration, qu'elle avait retenue jusque-là, dans l'attente de savoir ce qu'il portait sous sa salopette de militaire.

— Je me sens beaucoup plus présentable, déclara-t-il tout en se dirigeant d'autorité vers la cuisine. Où en étiez-vous de vos préparatifs ? Je vais vous donner un coup de main.

Elle songea que si elle le laissait s'occuper de la cuisson des pâtes, elle pourrait garder sa carabine à la main.

— L'eau est sur le feu. Si vous voulez vous charger de faire cuire les spaghettis...

— Entendu.

— Pendant ce temps, je vais vous servir un verre. Je sais que mon frère garde un très vieux whisky. Cela vous tente?

— Parfait.

Elle s'engouffra dans le salon. Là, agitée de tremblements, elle s'appuya au bar aménagé dans un ancien pétrin, incapable d'en soulever le couvercle pour en sortir la bouteille promise. Bon sang, que lui arrivait-il? Jamais elle n'avait connu une telle émotion. Analysant ce qu'elle éprouvait, elle se rendit compte que s'y mêlaient un trouble sensuel et une grande frayeur. La présence de cet homme la bouleversait profondément, et elle détestait cette sensation. C'était vraiment une sottise de l'avoir invité. Mais maintenant, elle devait faire face à la situation.

— Je suis prêt pour le whisky !

Elle sursauta violemment. Quelle idée de marcher en chaussettes ! Il se déplaçait aussi silencieusement qu'un chat et était entré dans le salon sans qu'elle perçût le moindre bruit.

— Je vais aller chercher les glaçons, lança-t-elle en quittant la pièce.

Tant pis s'il ne comprenait rien à son attitude. Tout ce qui importait, c'était qu'elle ne reste pas seule avec lui.

Dans la cuisine, elle prit un temps infini pour trouver un seau à glace, puis y vider le contenu d'un bac sorti du congélateur. Ensuite, elle s'assura que les spaghettis gardaient l'ébullition, vérifia qu'un tire-bouchon se trouvait bien dans le tiroir de la table. Voyons, que pouvait-elle faire d'autre pour retarder l'instant fatidique où elle serait condamnée à revenir dans le salon et poser sa carabine ? Ah, oui, goûter la sauce. Et sortir le parmesan du réfrigérateur. Et encore, s'assurer que poivrière et salière contenaient bien leurs condiments. Mais à part cela, il n'y avait rien qui pût justifier son séjour dans la cuisine.

Alors elle quitta la pièce, la Remington plaquée contre son dos. Et découvrit, à son retour dans le salon, Delaney à demi allongé sur le canapé, profondément endormi.

Un léger ronflement s'échappait de sa bouche entrouverte, aussi doux qu'un feulement de félin. Ses mains croisées sur son torse se soulevaient au rythme de son souffle, et ses longues jambes frémissaient légèrement, comme si ses muscles se détendaient après un rude effort.

Incrédule, elle s'assit en face de lui et, enfin, se débarrassa de son arme, qu'elle posa à même le sol. Vraiment, elle s'était comportée comme une couarde. Son imagination l'avait abusée. Delaney n'avait visiblement pas la moindre intention de lui faire du mal.

Incapable de détacher le regard de son visage, elle en détailla les traits, s'arrêtant sur la fossette de son menton, l'arc parfait de ses sourcils, les mèches qui ondulaient sur son front. Combien de temps cela faisait-il qu'elle n'avait pas regardé un homme dormir ? Près d'un an. Une éternité. Depuis sa rupture avec Quentin, le Jour de l'An. Elle n'avait pas encore dominé son chagrin, sa déception. Celui en qui elle avait cru n'était en fait qu'un séducteur acharné qui ne savait pas se contenter d'une seule femme.

Lors de la soirée qui se déroulait chez lui à l'occasion du 31 décembre, elle l'avait surpris dans les bras d'une de leurs amies. Contraint de s'expliquer, il avait alors avoué qu'il ne pouvait résister à un jupon qui passait. Oh, si, il aimait Laura, mais il faudrait qu'elle accepte ses infidélités à répétition. Un jour, peut-être, se laisserait-il de faire le joli cœur, et n'éprouverait-il plus l'envie de mettre dans son lit celles qui succombaient à son charme...

Elle s'était refusée à patienter jusqu'à la fin improbable de ses fredaines. Se marier tout en sachant qu'elle serait trompée en permanence ne lui convenait pas, et c'était le cœur brisé qu'elle avait rompu. La solitude, désormais, était son lot. Jusqu'à ce soir, où un inconnu chasseur de loup était venu lui rendre visite.

Néanmoins, ce fut seule qu'elle prit son repas, tout en lisant le journal que le facteur avait déposé le matin. 9 heures du soir sonnaient au carillon du vestibule quand elle prit un café. Puis elle rangea les reliefs du dîner dans le réfrigérateur, tout en étouffant un bâillement. La journée avait été longue. Elle tombait de sommeil.

De retour dans le salon, elle constata que Delaney donnait toujours, ayant à peine changé de position.

Maintenant, sa tête reposait sur l'un des coussins. Elle le regarda, indécise. Devait-elle le réveiller, ou rester auprès de lui en attendant qu'il émerge de lui-même?

Elle s'interrogea un long moment, puis se dit qu'il existait une troisième possibilité.

Sans faire de bruit, elle alla dans la chambre de Marcus, prit l'édredon de son lit, et revint l'étaler sur Delaney. Voilà. Même si la température fraîchissait pendant la nuit, il n'aurait pas froid. Quant à elle, elle allait se coucher.

La présence de l'homme ne l'inquiétait plus. Enfin, presque plus, puisqu'elle prit soin d'emporter la Remington, et de tourner deux fois la clé dans sa serrure.

Ce fut le parfum du bacon frit qui réveilla Delaney. Lentement, il souleva les paupières, puis ouvrit carrément les yeux, sidéré. Quoi? Il se trouvait toujours dans le salon de Marcus Kincaid, et il faisait grand jour? Seigneur... Il avait passé la nuit là, sur ce canapé, et recouvert d'un édredon qu'il ne se rappelait pas y avoir vu la veille. Apparemment, Laura avait veillé à ce qu'il n'eût pas froid.

Cette attention le toucha. Il y avait si longtemps qu'une femme n'avait pas pris soin de lui...

Repoussant la couette, il se mit debout, s'étira, puis marcha en direction de l'odeur exquise à laquelle, maintenant, se mêlait un arôme de café.

Emmitouflée dans une robe de chambre aux teintes sombres, visiblement masculine, Laura se tenait devant la cuisinière, une spatule à la main. Il s'éclaircit la gorge pour la prévenir de son entrée.

— Oh, vous voilà ! dit-elle en souriant.

Il se sentit fondre sous ce sourire. Plus éclatant que le soleil du matin, plus chaleureux que celui de midi, plus doux que ses derniers rayons avant le crépuscule, il le bouleversait.

— Bonjour, répliqua-t-il gauchement. Je suis navré de vous avoir imposé ma présence.

Elle secoua ses cheveux noués en queue-de-cheval.

— Vous ne m'avez rien imposé du tout. J'ai dormi. Sans peur du loup, puisque vous étiez là.

Elle prit le temps de retourner dans la poêle une lanière de bacon avant d'ajouter :

— Vous avez sauté le repas d'hier soir. Etant donné que vous m'aviez dit n'avoir pas déjeuné, vous devez être affamé.

— Euh... je reconnais que oui.

— Asseyez-vous, reprit-elle en désignant une chaise d'un mouvement du menton.

Il se rendit compte que la table était dressée pour deux. Son émotion s'accrut.

— Je ne sais si je dois...

— Combien d'œufs? coupa-t-elle.

— Hein? Oh... trois. Mais je préférerais prendre une douche d'abord, si ce n'est pas trop abuser de votre hospitalité.

— Au fond du couloir, à gauche. Mais je suppose que vous vous en souvenez?

— Oui.

— Il y a des serviettes propres accrochées à une patère. Et j'ai laissé le radiateur électrique allumé.

Ainsi, elle avait pensé à tout pour son confort. Trop troublé pour parvenir à formuler un remerciement, il quitta la pièce. Lorsqu'il y revint, dix minutes plus tard, les cheveux humides plaqués en arrière et fleurant bon la lavande, il se sentait divinement bien.

— Je suis étonné, Laura, déclara-t-il en s'asseyant. Vous auriez pu vous inquiéter à l'idée qu'un parfait inconnu dormait à quelques mètres de vous.

— J'avoue l'avoir été. Jusqu'au moment où j'ai pensé que vous étiez un ami du shérif. Je n'imaginais pas Randall entretenant des relations amicales avec un gibier de potence. Mon instinct m'a dicté de ne pas me méfier de vous.

Elle n'ajouta pas que la Remington se trouvait sur une chaise, à sa portée.

— Votre instinct ne se trompe pas. Ce n'est pas dans le but de vous agresser que je suis venu hier soir, mais parce que vous savoir seule dans la maison me tracassait. Personnellement, je suis persuadé que c'est Marcus lui-même qui a mis à sac le chalet. Mais je ne puis exclure l'hypothèse que ce soit un voyou, et qu'il ait envie de revenir. En voyant ma jeep garée devant la porte, il cherchera une autre cible pour faire passer ses envies de saccage.

— J'y avais songé aussi, et c'était pour cela, entre autres, que j'avais emporté la carabine dans ma chambre.

— Entre autres?

— Hmm. Vos œufs, comment les aimez-vous?

— Bien cuits.

Elle avait détourné la conversation, il s'en rendait bien compte, et en éprouvait une soudaine tristesse. Il aurait aimé qu'elle lui avoue avoir eu peur de lui dans un premier temps, puis s'être sentie en confiance. Or, comme il se penchait pour ramasser sa serviette qui avait glissé de ses genoux, il venait d'apercevoir la crosse de la Remington qui dépassait du dessus d'une chaise.

Elle lui servit des œufs cuits à point, puis s'installa en face de lui. Le coup d'œil qu'elle jeta à la pendule ne lui échappa pas.

— Je sais qu'il est 8 heures..., commença-t-il, prêt à lui dire qu'aussitôt le petit déjeuner terminé, il s'en irait.

— Vous ne me dérangez pas, Delaney, l'interrompit-elle. J'attends simplement 9 heures, pour pouvoir téléphoner à New York.

— Vous espérez avoir des nouvelles de Marcus à New York?

— Non. Mais même si ma vie est en suspens à cause de mon frère, elle ne s'est pas arrêtée pour autant. Je dois m'occuper de mon travail.

— Je vous prie de m'excuser : je ne vous ai même pas demandé quelle était votre profession.

— Je suis pharmacienne, mais je procède surtout à des recherches dans le domaine des cosmétiques. Et je viens de mettre au point une crème dont le plus important laboratoire du pays m'a acheté la formule.

Il ne put dissimuler son admiration.

— Seigneur... mais vous êtes une famille de grosses têtes !

— Plus ou moins, oui. Mes parents sont tous deux physiciens.

Soudain, il se sentit mal à l'aise. Qu'avait à faire de sa compagnie une jeune femme d'un tel niveau intellectuel ? Il avait quitté le lycée à seize ans pour intégrer l'école militaire, d'où il était sorti à dix-neuf pour s'engager dans les Marines. On lui avait appris à se battre, à résister à la souffrance, à produire des efforts physiques surhumains, à tirer, mais pas à penser.

— Quel âge a votre frère? demanda-t-il.

— Vingt-huit ans. Et moi, un an de moins, répondit-elle, anticipant sa question. Je l'adore. Nous formons une famille très unie et... Oh, je suis désolée. Je n'aurais pas dû aborder ce sujet alors que vous venez de perdre votre père.

— Ce n'est pas grave.

Oh, si, cela devait l'être, songea-t-elle avec tristesse, parce qu'il venait de repousser sa chaise et de se lever.

— Du travail m'attend, dit-il. Je dois m'en aller. Merci pour votre hospitalité. Et... ne laissez pas un autre étranger dormir sur votre canapé, Laura.

— Pourquoi pas? interrogea-t-elle en se levant à son tour. Il ne s'est rien passé de fâcheux.

— Il aurait pu se passer... cela.

Il s'était approché d'elle et, avant qu'elle ait eu le temps de réagir, l'avait enlacée.

Eperdue, elle se rendit compte qu'il prenait sa bouche, sans douceur, avec voracité, comme un homme qui n'aurait pas embrassé depuis longtemps et avait faim d'une femme. Elle se raidit, puis tenta de le repousser. Mais il attrapa ses mains, qu'elle pressait contre sa poitrine, et les emprisonna entre ses doigts à la force peu commune. Elle essaya alors de détourner la tête, de lui reprendre ses lèvres, mais il suivit son mouvement, tout en lui immobilisant les jambes de ses deux genoux ployés. Les lèvres serrées, elle se refusait à ce baiser imposé. D'effrayantes images de viol lui traversaient l'esprit.

Soudain, elle eut si peur qu'elle manqua de souffle, et dut ouvrir la bouche pour reprendre haleine. Il

en profita pour la forcer et la fouiller du bout de la langue. Elle se sentit faiblir. Un frisson de plaisir la traversa. Puis un deuxième. Son corps la trahissait ! Affolée, elle s'efforça de se ressaisir, et tenta de nouveau de se libérer en se contorsionnant. Mais il ne lui laissa pas la moindre chance de s'échapper. D'un mouvement des reins, il la plaqua contre le mur, puis enhardit son baiser. La sensualité qui en émanait lui faisait tourner la tête. Et en même temps, la crainte qu'il abusât d'elle la dévorait. Mon Dieu, quelle erreur elle avait commise en lui ouvrant sa porte... Cet homme était dangereux, vraiment sauvage. Il ne voyait en elle qu'une proie comme celles qu'il mettait en joue au bout du canon de son fusil.

Elle avait l'impression d'être une biche prise au piège, acculée dans un taillis, tremblante dans l'attente du coup de feu final. Et pourtant, elle goûtait les sucres de sa bouche à s'en étourdir de plaisir, son cœur s'emballait, sous l'effet de la peur, mais aussi de l'excitation. En prit-il conscience ? Sans doute, car il relâcha l'emprise qu'il exerçait autour de ses mains, comme si soudain, fatigué de mâle, il était certain qu'elle ne s'en servirait pas pour le repousser.

Eh bien, il se trompait lourdement ! Elle allait lui griffer le visage, lui tirer les cheveux en arrière pour l'amener à faire basculer sa tête. Mais au lieu de cela, elle plaqua les mains de part et d'autre de son visage pour l'empêcher de mettre un terme au baiser. Elle voulait que leur étreinte dure une éternité, et qu'ensuite, Delaney laisse glisser sa bouche vers son cou, ses épaules que le peignoir, trop échancré, dénudait. Elle voulait qu'il la soulève dans ses bras et l'emporte dans sa chambre. Là, il la jetterait sur le lit, puis s'étendrait sur elle, pesant de tout son poids, et lui imposerait sa puissance virile. Et elle continuerait à s'enivrer de son parfum, qui maintenant s'exhalait par-dessus celui de la savonnette à la lavande, un parfum de forêt à l'aube, d'herbe humide, de terre grasse.

Peu à peu, elle abandonnait toute résistance, se faisait coopérative. Ses mains osaient s'aventurer sous le T-shirt, palpaient les muscles gonflés d'énergie vitale, caressaient le ventre concave qui frémissait sous ce contact, s'insinuaient sous la ceinture du jean. Il n'avait plus besoin de l'immobiliser : elle n'éprouvait plus la moindre velléité de s'échapper. Au contraire, elle appuyait lascivement ses hanches aux siennes et retenait à grand-peine des gémissements de bonheur. Son ventre palpitait, les battements désordonnés de son cœur résonnaient dans ses tympans, et se mêlaient à ceux de Delaney, tout aussi anarchiques. Elle vibrait d'une émotion sensuelle telle qu'elle n'en avait jamais connue, et n'aspirait qu'à une chose : qu'il satisfasse son désir.

Mais soudain, il abandonna sa bouche, s'écarta d'elle, et recula d'un pas. Tremblante, l'esprit en déroute, elle le regarda avec incrédulité. Pourquoi se dérobaient-ils ? Pourquoi le chasseur rendait-il la liberté à sa proie ?

— Voilà ce que je sous-entendais, lorsque je vous ai dit qu'il était imprudent d'accueillir un étranger sous votre toit. Parce qu'il pourrait se passer ce genre de chose. Et qu'un autre que moi insisterait peut-être davantage...

Elle baissa la tête. Sa gorge nouée la rendait incapable d'émettre le moindre son. Et pourtant, elle aurait voulu lui crier de la reprendre dans ses bras et de l'enlacer à lui couper le souffle, l'enjoindre de recommencer à l'embrasser jusqu'à ce qu'elle vacille, déséquilibrée par un tourbillon de volupté.

— Vous n'êtes pas assez méfiante, Laura.

Il se sentait honteux de lui-même. Comment osait-il lui faire des reproches, voire la morale, alors

qu'il avait cédé au désir qui le taraudait? Voilà qu'il s'efforçait de lui faire croire qu'il avait juste procédé à une démonstration, afin qu'elle comprenne que son sens de l'hospitalité pouvait la mettre dans une situation dramatique. Mais c'était un mensonge ! Depuis la première minute où il l'avait vue, dans le bureau de Randall, il avait pensé à elle, rêvé d'elle, s'était consumé pour elle.

Il le ne lui avouerait pas. Au contraire, il allait faire son possible pour la persuader qu'il n'avait agi que pour son bien, pour qu'à l'avenir elle se montre plus circonspecte. Et qu'elle pouvait compter sur son amitié et sur son aide.

— Ne perdez jamais de vue qu'une autre fois, face à un autre homme, vous pourriez ne pas vous en tirer si bien, Laura.

Qu'elle demeure immobile et silencieuse devant lui le bouleversait. Il aurait préféré qu'elle le giflât, l'insulte. Non. Pâle et crispée, elle le fixait de son regard d'émeraude, vivante image de l'incompréhension et du chagrin.

Tournant les talons, il se dirigea vers le vestibule, où il décrocha son treillis du portemanteau. Il l'enfila pardessus ses vêtements, puis s'assit sur une chaise pour chausser ses guêtres et ses bottes. Il voulait quitter la maison le plus vite possible, et pourtant, il nouait ses lacets avec une lenteur effarante, comme si glisser le lien de cuir dans les œillets était une tâche longue et difficile. Ses doigts refusaient d'accélérer le mouvement. Son corps regimbait à la perspective du départ. Le souffle suspendu, il attendait qu'elle s'adresse à lui, qu'elle prononce un mot d'invite, lui offre une autre tasse de café. Mais elle était restée dans la cuisine, à la même place. De là où il se trouvait, il apercevait ses jambes dans l'entrebâillement du peignoir, des jambes au galbe parfait.

Pris d'une pulsion subite, il faillit se relever d'un bond et courir se jeter à ses pieds, pour enlacer ses mollets de danseuse, ses cuisses fuselées à la peau d'albâtre. Serrant les mâchoires jusqu'à ressentir un douloureux élanement, il ramena son regard sur ses bottes. Quelle folie d'avoir cédé à son désir... Rien de bon ne pouvait sortir de ce genre de relation. Cette femme n'était pas pour lui. Dès que le mystère concernant la disparition de son frère serait levé, elle repartirait vers la grande métropole et le renverrait à son humble vie d'homme des bois, si peu lucrative.

Jamais elle ne s'accommoderait de sa modeste retraite des Marines et de son salaire de garde-forestier, même si sa troisième activité, dont elle ignorait tout, était plus rémunératrice. Vivre à Moosehead Falls ne l'intéressait absolument pas. Pour preuve, son frère s'y était installé plus d'un an auparavant, et elle n'avait jamais trouvé le temps de venir lui rendre visite dans ce trou perdu. Elle n'était que de passage.

Mais quelle que serait la durée de son séjour, il lui apporterait son aide. Nul ne connaissait la forêt mieux que lui. Si Marcus s'y était perdu, il le retrouverait. A force de battre les sous-bois à la recherche du loup monstrueux, il finirait par découvrir ce qu'il était advenu du jeune scientifique. Et sa mission arrivée à terme, il dirait adieu à Laura.

Mais dans l'immédiat, il ne lui dirait qu'au revoir.

— Il faut vraiment que je m'en aille, dit-il en se redressant, enfin harnaché.

Elle fit un pas jusqu'au seuil de la cuisine, puis s'arrêta, une main posée sur l'embrasure de la porte.

— Vous reverrai-je? s'enquit-elle d'une toute petite voix.

— Bien sûr. Tant que la police ne se résoudra pas à mettre en branle les grandes manœuvres pour retrouver votre frère, vous pourrez compter sur moi.

Il la vit passer sa langue sur ses lèvres, et se demanda avec angoisse s'il ne l'avait pas embrassée trop brutalement et ne lui avait pas tuméfié la bouche.

— A bientôt, alors? murmura-t-elle.

— A bientôt, Laura.

Il sortit sur le perron, puis s'engagea sur l'allée dallée qui, à travers la pelouse, conduisait à la route. Arrivé devant la jeep, il se retourna, prêt à lever la main pour lui envoyer un petit salut. Mais elle demeura invisible. L'instant suivant, il entendit claquer la porte d'entrée.

Alors, le cœur lourd, il se mit à son volant et démarra.

4.

Après le départ de Delaney, Laura revêtit un jean et une vieille chemise appartenant à Marcus, puis descendit au laboratoire. C'était la dernière pièce qu'il lui restait à remettre en ordre. Munie de plusieurs sacs-poubelles, d'une pelle et d'un balai, elle s'enfonça dans les entrailles de la maison. Elle avait besoin d'occuper son esprit à une tâche absorbante pour oublier Delaney. Nettoyer le laboratoire conviendrait parfaitement : elle serait obligée de se concentrer, afin de trier les papiers importants qu'elle ne devait à aucun prix jeter.

L'épisode du baiser l'avait laissée brisée. A ce souvenir, elle éprouvait un tel émoi qu'elle prenait peur. Quel philtre magique le chasseur lui avait-il fait absorber à son insu pour qu'elle se sente si bouleversée? Aucun, bien sûr. Il s'était contenté de se servir de sa séduction. Et elle, frustrée, solitaire et vulnérable comme elle l'était, avait foncé tête la première dans le panneau, abaissant aussitôt sa garde. Elle s'était abandonnée à cette étreinte, l'esprit soudain vide et le cœur palpitant, pour apprendre ensuite qu'il n'avait que voulu lui démontrer combien, précisément, elle était une proie facile. Puis il était parti, et à l'heure qu'il était sans doute traquait-il une autre sorte de proie, bien moins aisée à cerner — un daim ou un cerf.

Soupirant tristement et se traitant *in petto* de sotte, elle commençait à réunir en pile les feuilles de listings ramassées çà et là quand, sous le bureau, un carnet relié de cuir attira son attention. Elle le ramassa, l'épousseta et l'ouvrit.

Son cœur bondit dans sa poitrine quand elle vit la page de garde.

« Journal de Marcus Kincaid. »

Seigneur ! La clé du mystère résidait peut-être dans ce carnet. Marcus y avait consigné ses pensées les plus intimes et, probablement, décrit ses expériences en cours ainsi que l'avancement de ses travaux.

L'écriture sèche et nette de son frère couvrait des dizaines de feuillets. S'asseyant sur un tabouret, elle commença à lire.

« Le rêve me poursuit depuis ma septième année. C'est Laura qui me l'a induit. Soir après soir, elle venait dans ma chambre et me racontait des histoires pour que je m'endorme. Mais le sommeil que je trouvais grâce à ses contes était peuplé de cauchemars car, sans malice aucune, elle m'abreuvait d'abominations où il était question d'ogres, de sorciers, d'animaux redoutables, de dragons, de méchantes fées... et de loups-garous. Lorsqu'elle se retirait, mes bras étaient hérissés de chair de poule. Je n'éteignais pas la lumière et, en dépit de cette précaution, les monstres m'assaillaient dans mon sommeil. Surtout les loups-garous. Ils m'ont hanté ma vie durant.

« Devenu adulte, je me suis renseigné sur la possibilité de leur existence. On parle d'eux dans toute la littérature depuis l'Empire romain. A croire qu'ils ont vraiment terrorisé les populations, et les terrorisent encore, si j'en crois le cinéma, par exemple, qui s'inspire si fréquemment d'eux. Alors moi, Marcus Kincaid, après vingt-deux années passées à rêver de ces bêtes redoutables, je vais faire en sorte de découvrir la vérité et, si possible, d'arracher ces loups à leur tanière pour les affronter en face et non plus dans mon inconscient.

« Ceci était mon préambule. Les pages suivantes sont consacrées à mes travaux, dont le but est d'extirper les loups-garous de la mythologie pour les faire entrer dans ma vie quotidienne. Ensuite, je me consacrerai à la recherche d'un médicament susceptible de guérir leur terrible affection appelée lycanthropie, sans remède jusqu'à aujourd'hui. »

Laura posa le carnet et plaqua une main sur sa bouche pour y retenir un cri d'horreur. Mon Dieu, Marcus... son bien-aimé frère... elle avait fait de lui un psychotique, obsédé par un animal de légende au point de désirer l'intégrer à la réalité. Et son instinct lui disait qu'il y était parvenu. Mais que rien ne s'était déroulé comme il l'espérait, que ses expériences avaient débouché sur une catastrophe. Pour preuve, cette cage vide...

Dans ses notes, Marcus mentionnait la capture d'un loup, quatre mois auparavant, grâce à une injection d'anesthésique. Il avait traqué la bête des nuits durant, puis fait une piqûre dans son flanc. Endormi, l'animal s'était laissé transporter jusqu'au laboratoire. Là, Marcus l'avait enfermé dans la cage et, jour après jour, avait procédé à diverses manipulations, dont il ne donnait pas le détail. Baptisé XYZ, le loup coopérait bien évidemment de mauvaise grâce, devenant plus féroce lors de chaque réveil car, pour parvenir à le toucher, Marcus l'endormait.

Au début, XYZ s'était montré plutôt craintif, en dépit de sa taille impressionnante. Au terme d'une longue traque, le jeune homme avait choisi ce spécimen au milieu de toute sa meute car il était différent de ses congénères : très grand, au pelage d'un gris sombre. Le loup n'étant pas un fauve agressif, préférant la fuite à l'attaque et ne se montrant féroce que lorsqu'il chassait pour manger, XYZ ployait l'échiné dès que Marcus approchait. Il grondait, montrait les dents, tout en se recroquevillant au fond de la cage. En dehors de ces moments, il n'était pas vraiment inquiétant. En fait, on eût dit un imposant berger allemand qui avait peur des humains.

Mais quatre mois plus tard, il avait changé. Muté, disait Marcus. Il avait grandi, sa musculature s'était épaissie, son pelage avait foncé jusqu'à devenir noir, et il se révélait vraiment effrayant. Les doses d'anesthésiques devaient être augmentées avant chaque nouvelle intervention, car il paraissait s'être immunisé contre le produit. Satisfait, et anxieux en même temps, Marcus avait alors jugé que XYZ était fin prêt pour ce qu'il attendait de lui : du sang. Du sang qu'il s'injecterait comme quatre mois durant, il avait injecté le sien au loup.

Dans son esprit, XYZ s'était humanisé, et lui, Marcus, allait devenir à demi loup. Prouvant par là-même l'existence des loups-garous qui n'étaient que le résultat, pensait-il, de cette manipulation. De tous temps, des savants fous avaient introduit dans leurs veines de l'hémoglobine de loups, se muant ainsi en bêtes assoiffées de sang. Il allait apporter là la preuve flamboyante de leur réalité. Dès que sa métamorphose serait effective, il se montrerait aux autorités scientifiques et remporterait peut-être le Prix Nobel pour sa découverte. Evidemment, il supposait que son corps se couvrirait de poils,

qu'il marcherait courbé en deux, et aurait de la bave aux lèvres. Mais il suffirait qu'il se réinjecte plusieurs doses de sang humain pour redevenir ce qu'il avait toujours été : un homme. Un simple tour de passe-passe, en somme.

Ce qui l'ennuyait, c'étaient les changements qu'il constatait chez XYZ. Il ne les avait pas prévus. Il avait cru que le loup, au cerveau dorénavant irrigué par du sang humain, se ferait très docile, réfléchi, ne montrerait plus les crocs. Que ses manipulations créeraient une sorte d'humanoïde.

Mais XYZ ressemblait de plus en plus à un fauve redoutable, et non à un Homo Sapiens. Le chaînon manquant qu'il avait cru rétablir n'apparaissait pas.

Un matin, alors qu'il s'apprêtait à ficher l'aiguille d'une nouvelle seringue dans la chair de XYZ, le loup était devenu furieux. Se jetant sur les barreaux de la cage, contre ceux de la porte exactement, preuve de ce qu'une étincelle d'intelligence se faisait jour dans son cerveau d'animal, il avait manifesté son intention de s'évader de sa prison. Fasciné, Marcus l'avait regardé faire, son fusil à la main. Lorsque la porte avait cédé, il n'avait pu se résoudre à tirer. XYZ était sa création, son chef-d'œuvre. Alors il s'était précipité à l'intérieur de l'armoire métallique où il rangeait ses dossiers, et y était resté jusqu'à ce que plus aucun bruit de galopade ne résonne dans la maison. Estimant à ce moment-là que XYZ avait trouvé le chemin de la liberté, il était sorti de son abri, monté au rez-de-chaussée, et avait tiré les volets devant la fenêtre dont XYZ avait brisé la vitre en s'enfuyant. Puis il avait attendu le crépuscule, car ce soir-là, la Lune serait visible dans son intégralité depuis la Terre. Et c'était justement les nuits de pleine lune que les loups-garous se manifestaient. Leurs instincts que plus rien ne brimait jaillissaient alors.

Aux alentours de 20 heures, il s'était donc injecté sa dernière préparation, à base de sang, bien sûr, mais aussi de lymphes et d'enzymes.

Il avait noté dans son carnet :

« Le grand jour, ou plutôt la grande nuit, est arrivé. Je vais m'élancer dans la forêt et laisser agir ma nouvelle nature profonde. Tout ce que je puis espérer à partir de maintenant, c'est qu'aucun chasseur de loups ne se mettra en travers de mon chemin, saccageant d'un coup de fusil le travail de toute une vie. Heureusement, il n'y en a plus guère à Moosehead Falls, car les loups sont devenus espèce protégée. En dehors du vieux Nevil Thomas, je ne vois pas qui pourrait me faire du mal. Et il est bien inoffensif : ivre du matin au soir, il ne pourrait jamais viser assez efficacement pour mettre dans le mille et faire passer Marcus le Fou, devenu loup-garou, de vie à trépas. »

Laura regarda la date mentionnée en tête de page. Quatre jours auparavant. C'était à ce moment-là que Marcus lui avait téléphoné à New York. Son message n'était que balbutiements. Comme si quelque maladie l'affectait.

Elle comprenait maintenant qu'il avait essayé de l'appeler avant que la métamorphose fût totale. Il avait dû s'affoler parce que ce à quoi il assistait, certainement devant le miroir de la salle de bains, le terrorisait. D avait espéré devenir loup-garou et, pris au piège de F apprenti-sorcier, s'était vu devenir loup, un loup à l'instar de XYZ, très grand, au pelage aussi sombre que ses cheveux.

Le loup dont Delaney avait relevé les empreintes devant le garage la veille. Le loup que Delaney

voulait tuer.

Une demi-heure plus tard, après avoir téléphoné au shérif Randall pour lui demander l'adresse de Delaney, Laura sautait dans sa voiture. Elle s'arrêta au petit supermarché du village et acheta de quoi mitonner un excellent dîner, puis repartit vers la maison du chasseur.

Elle avait pris cette décision après une courte réflexion. Si elle voulait empêcher Delaney de partir sur les traces du monstrueux animal qu'il avait décrit, il fallait qu'elle se débrouille pour l'obliger à rester chez lui. Et ce, aussi longtemps que durerait la pleine lune. Or elle ne disposait que d'un seul moyen pour l'y contraindre sans qu'il se rende compte qu'elle le manipulait : lui faire croire qu'après leur baiser du matin, elle ne pouvait plus se passer de lui une seule minute. Pour sauver son frère, elle allait devenir la maîtresse de cet homme.

Elle se gara devant une petite maison victorienne pleine de charme. Le contact coupé, elle ne quitta pas tout de suite la voiture, prenant le temps d'examiner la bâtisse. C'était vraiment curieux que Delaney vive dans une demeure aussi élégante, avec un perron encadré de colonnes soutenant un auvent de fer forgé. Le premier étage était ceinturé d'une galerie couverte, aux pilastres également de fer forgé aussi fin que de la dentelle. La façade de bois peinte en bleu pâle, les volets à claire-voie en bleu foncé, les rideaux de dentelle qu'elle apercevait à travers les fenêtres à guillotine... tout contribuait à en faire une adorable maison de contes de fées.

S'étant attendue à une sorte de ranch un peu miteux au beau milieu d'une cour de terre battue, elle était sidérée.

Elle descendit de voiture puis, son sac de provisions sous un bras, poussa le portillon à la laque blanche sans défaut, traversa la pelouse au gazon irréprochable, et gravit la volée de marches du perron. Arrivée devant la porte de bois massif verni, elle appuya sur la sonnette. La lampe du porche s'alluma en même temps que résonnaient des pas à l'intérieur.

Le cœur palpitant, elle vit le battant s'ouvrir sur Delaney, vêtu de son éternel treillis. Un sourire mi-figue, mi-raisin se forma sur ses lèvres quand il reconnut sa visiteuse.

— Laura? Mais que...

— J'ai apporté de quoi dîner, s'empressa-t-elle de lancer.

— Oh, c'est une gentille attention, mais je me préparais à partir.

Un frisson la traversa.

— Vous partiez... Où cela?

— A la chasse. Il faut que je me débarrasse de ce loup qui a causé la mort de mon père. Je vous l'ai déjà dit. Et la pleine lune est la période idéale. On y voit aussi clair qu'en plein jour et...

— ... et peut-être tomberez-vous sur un loup-garou.

— Pardon?

— Non, rien. Laissez-moi donc entrer : ce sac commence à peser.

Visiblement à contrecœur, il ouvrit grand la porte et tendit la main.

— La cuisine est par là.

Elle déposa son fardeau sur la table au plateau de noyer ciré, puis commença à extraire les articles qu'il recelait.

— J'ai pensé qu'un rôti et quelques oignons...

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas le temps, coupa Delaney.

Sans attendre une invitation qui, appréhendait-elle, ne viendrait pas, elle tira une chaise et s'assit.

— Qu'y a-t-il de si pressé à aller battre les bois la nuit durant? demanda-t-elle.

— Je vous répète que c'est la pleine lune. Si le loup se balade dans le coin, je ne pourrai pas manquer de le voir.

— Elle va durer encore quatre nuits.

— Je sais. Et à chaque crépuscule, je serai sur les traces de cette sale bête.

— Celle qui est d'une taille au-dessus de la normale...

— Oui.

Laura songeait à XYZ. Il ne pouvait s'agir que de lui. Mais il n'était pas seul dans les bois. Il y avait aussi Marcus... et dans la pénombre, Delaney confondrait aisément un humain affligé de lycanthropie avec un véritable loup. Si tant était que XYZ fût encore un authentique spécimen de sa race.

— Vous avez bien le temps de dîner, insista-t-elle, sentant ses projets partir à vau-l'eau.

Delaney n'était pas disposé à se laisser circonvenir. Venger son père représentait pour lui le but suprême, et ce n'était ni avec son rôti, ni avec ses sourires et ses regards lourds de signification qu'elle le ferait changer d'avis.

Sans répondre, il décrocha son fusil du râtelier, enfonça sa casquette sur son crâne, puis passa autour de son cou la lanière d'une étrange paire de jumelles.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle d'un ton inquiet.

— Des jumelles à infrarouges. Grâce à elles, je peux voir tout à fait clairement dans l'obscurité. Si le loup quitte un terrain dégagé pour s'enfoncer dans un sous-bois, je le suivrai sans difficulté.

Elle se rendit compte qu'elle déglutissait avec peine. Mon Dieu... Marcus n'avait aucune chance. A moins que, puisque la comédie qu'elle se préparait à jouer tombait en quenouille, elle n'avoue la vérité.

Mais Delaney ne la croirait jamais ! Il avait vu de ses propres yeux le loup géant, après qu'il eut égorgé l'une des brebis de son père. Il n'admettrait jamais qu'en sus de cet animal, il pût y avoir un

être mi-loup, mi-homme rôdant dans la forêt.

Soit. En revanche, il croirait certainement que Marcus le Fou pouvait se prendre pour un loup et divaguait à travers bois, persuadé de s'être mué en fauve. Il verrait là la confirmation de son aliénation mentale, dont tous se gaussaient à Moosehead Falls. Et il épargnerait le pauvre garçon.

Oui, il y avait là quelque argument susceptible d'amener Delaney à raccrocher son fusil. A condition qu'elle se montre persuasive.

— Delaney, ne partez pas tout de suite. Il faut que je vous parle.

— Cela ne peut attendre demain ?

— Non. Parce que, précisément, ce que j'ai à vous dire a un rapport avec votre expédition de cette nuit.

Soupirant d'un air las, Delaney s'assit à son tour.

— Je vous écoute.

Laura se rendit compte qu'elle avait joint les mains. In petto, elle suppliait Delaney de se laisser fléchir.

— Je ne veux pas que vous partiez chasser. Oh, je comprends bien à quel point il est important pour vous de venger votre père. Mais le loup qui a causé sa mort se montrera n'importe quand. La pleine lune n'a aucun intérêt pour lui. A l'inverse, il y a dans la forêt un autre type de loup qui ne sortira que pendant les quatre nuits à venir. Un loup... qui pourrait bien être mon frère.

Delaney écarquilla les yeux.

— Quoi? Vous plaisantez, j'espère.

— Hélas... non.

Choisissant ses mots, Laura entreprit de lui raconter ce qu'elle avait lu dans le carnet de Marcus. Son récit lui prit de longues minutes, au cours desquelles Delaney ne l'interrompit pas. Elle lui en fut reconnaissante, car elle avait craint qu'il formule maintes réflexions moqueuses ou sceptiques. Mais non. Parfaitement silencieux, il se bornait à se tapoter le menton de l'index ou à relever les sourcils, seul signe de sa stupéfaction.

— Vous comprenez pourquoi j'aimerais que vous suspendiez votre traque jusqu'à la fin de la pleine lune, acheva-t-elle.

Delaney se leva, ouvrit le réfrigérateur et y prit une canette de bière.

— En voulez-vous une ? demanda-t-il tout en arrachant la capsule.

— Non, merci.

Il se rassit et avala plusieurs gorgées avant de déclarer :

— Laura, je ne sais qui, du frère ou de la sœur Kincaid, est le plus... atteint mentalement. Vous, de

croire en pareille sottise, à savoir que Marcus s'est mué en loup, ou lui de s'imaginer en être devenu un...

Laura se pencha en avant. De la main, il arrêta son mouvement.

— Inutile de vous énerver. Faites plutôt l'effort de vous mettre à ma place. Avez-vous supposé un seul instant que j'allais accorder crédit à une histoire aussi fumeuse? Mais si tel était le cas, je chargerais mon fusil de balles d'argent pour anéantir ce loup-garou sur-le-champ ! Je ne le ferai pas, parce que les loups-garous n'existent pas. Marcus n'est qu'un de ces scientifiques illuminés qui ont perdu les pédales. Son deuxième nom doit être Tournesol...

— Ne soyez pas insultant, ni acrimonieux. Cela ne changera rien à la situation, et je me sens offensée.

— Désolé. Je reviens sur ce que j'ai dit en premier : vous avez toutes vos idées, mais vous êtes trop impressionnable et trop crédule. Marcus erre dans la forêt? Possible. Mais le dos recouvert d'une vieille descente de lit en peau de chèvre. Pas transformé en loup.

— La lycanthropie est une maladie réelle et...

— Je sais ce que c'est. Ceux qui en sont atteints voient leur corps se recouvrir de poils. Leur système pileux devient anarchique et ils ont l'impression que leurs mâchoires ont besoin de mordre. Ils veulent se nourrir uniquement de viande crue et deviennent très excités lors de la pleine lune. Ce sont de pauvres fous que la médecine moderne soigne sans trop de problèmes, à coups de calmants et d'électrochocs. Mais si d'aventure, livré à lui-même, un lycanthrope se promenait dans les bois, je l'identifierais tout de suite comme étant un humain, même s'il marchait courbé en deux, et je me garderais bien de lui tirer dessus.

— J'ignore jusqu'à quel point Marcus s'est métamorphosé. Peut-être a-t-il vraiment l'apparence d'un loup.

— Vous suggérez que celui que j'ai vu chez mon père pourrait être un humain ? Non, Laura. C'était un loup, un vrai. Je ne me trompe pas.

— Vous persistez dans votre intention d'aller le chasser cette nuit ?

— Oui. Quant à vous, je ne saurais trop vous conseiller d'aller vous coucher et d'essayer d'oublier ces sornettes que vous vous êtes mises dans la tête. Reprenez-vous, Laura. Soyez patiente et, dans quelques jours, vous verrez réapparaître Marcus, tout crotté, affamé et épuisé. La pleine lune finie, il rentrera au bercail et aura besoin de votre aide pour se rétablir. Sur ces mots, je...

Un hurlement s'éleva soudain. Il ne provenait pas du devant de la maison, mais de l'arrière-cour, qui donnait, comme chez Marcus, directement sur la forêt.

Delaney se tut et écouta. La plainte se répéta et il fronça les sourcils. C'était indéniablement celle d'un loup. Mais quelque chose dans ses notes aiguës ne collait pas. On aurait dit qu'une voix humaine brisée de sanglots s'y était superposée.

Un frisson glacé courut le long de son corps. Il se mit debout et fit signe à Laura de le suivre sans faire de bruit. Puis il traversa la maison et entrouvrit la porte à moustiquaire qui permettait d'accéder

à l'extérieur. A cet instant, le hurlement s'éleva de nouveau, long, lancinant, empreint de douleur.

— Est-ce... le loup? chuchota Laura.

Elle s'était pressée contre le dos de Delaney, et il ressentit le désir de pivoter sur lui-même et de l'enlacer.

— Oui. C'est lui, répondit-il.

— L'avez-vous vu?

Il comprit que ce qu'elle lui demandait en réalité, c'était à quoi ressemblait la bête. Elle pensait certainement que ce loup qui s'était aventuré si près d'une habitation ne pouvait qu'être Marcus, venu chercher du secours. Mais il ne tomberait pas dans le panneau. Elle ne réussirait pas à instiller en lui le moindre doute. Ce loup devait être la monstrueuse créature qui avait causé la mort de son père. Plus grand et plus puissant que ses congénères, il n'hésitait pas à s'approcher des maisons, sûr de sa victoire en cas d'affrontement avec les humains. Il savait que des poubelles, sources de satisfaisants repas, traînaient à proximité de leurs gîtes.

Oui, tout s'expliquait par un raisonnement logique. Mais dans ce cas, pourquoi ne parvenait-il pas à faire taire cette petite voix qui martelait une question dans sa tête : comment se faisait-il que ce loup ait choisi à deux reprises de se manifester aux abords de l'endroit où se trouvait Laura?

Il repoussa l'interrogation avec humeur, et ramena son regard sur la lisière de la forêt. Il lui fallait absolument ses jumelles à infrarouges.

— Laura, vous devriez rentrer au chalet. Moi, je vais réinstaller sous le chêne, là-bas, et j'y passerai la nuit. J'ai un duvet et...

— Vous allez prendre votre fusil ?

— Evidemment.

— Alors je reste avec vous. Vous aurez bien une couverture à me prêter?

Il secoua la tête.

— Non, Laura je ne veux pas de vous. Ce pourrait être dangereux. Ce loup affronte l'homme sans frémir. Quand j'étais chez mon père, il m'a presque nargué. Il aurait dû détalier en voyant papa, puis moi, mais il est resté là, comme s'il me défiait. Il a fallu que je tire pour qu'il s'enfuie enfin.

— Il est peut-être enragé.

— Non. Il est trop calme pour être atteint de cette maladie.

— Comment expliquez-vous qu'il ait un comportement différent de celui des autres loups ? D'ordinaire, ils vivent en meute.

— Je le sais bien. J'avoue que sa solitude me surprend. Il semble fort bien se suffire à lui-même.

— Peut-être parce qu'il s'agit de XYZ...

— Ah, vous changez d'avis? Il n'y a pas que votre frère qui hante la forêt, il y a aussi son malheureux matériel d'expérimentation?

— Delaney, ne soyez pas borné ! Marcus relate très clairement dans son carnet ce qu'il a fait subir à XYZ et les changements qui en ont découlé sur l'animal. Il le décrit comme formidablement intelligent, plus grand que la moyenne et au pelage noir. Ces mutations sont intervenues après quatre mois de manipulations, génétiques et autres.

— Hmm... Possible. Je ne crois pas un instant au loup-garou, mais à ce monstre, résultat des travaux de votre Frankenstein de frère, si. Et cela me conforte dans ma résolution : je vais de ce pas chercher mon duvet. Ainsi que mon fusil.

— Et ma couverture.

De mauvaise grâce, Delaney s'exécuta. D'un placard, il sortit une bâche de survie, deux duvets, et deux oreillers. Puis il prit son arme, ses jumelles, et sortit de la maison sans mot dire, Laura sur ses talons. Il installa leur petit campement sous le chêne, prenant bien soin d'éloigner les sacs de couchage l'un de l'autre et, pour plus de sécurité, posa son fusil entre eux. Ainsi, Laura ne s'aventurerait pas trop près de lui...

Sans émettre le moindre commentaire, elle se glissa dans le duvet qui lui était destiné, posa le coussin contre le chêne et s'y appuya. Delaney l'imita, remerciant la nature d'avoir fait pousser un arbre assez gros pour que deux personnes puissent s'adosser à son tronc sans pour autant se toucher.

Les jumelles sur les genoux, il se tourna brièvement vers Laura.

— A partir de maintenant, plus un bruit.

Elle hocha la tête dans l'ombre. Le feuillage du chêne occultait le clair de lune et Delaney en fut soulagé. De cette façon, il ne discernait pas le visage de la jeune femme. La tentation de se pencher pour l'embrasser s'en trouverait donc amoindrie.

Les heures passaient avec une lenteur désespérante. Sentir Laura si proche de lui perturbait Delaney au plus haut point. Lui qui d'ordinaire parvenait à rester aussi immobile qu'une statue, cillant à peine, des nuits entières, se concentrant difficilement. Il se surprenait à s'agiter dans son duvet, comme si ses jambes, mues par une volonté propre, avaient voulu l'en arracher pour le précipiter sur la jeune femme.

A plusieurs reprises, il ne s'avisa qu'avec un temps de retard d'un frémissement dans les feuilles. Le temps qu'il ajuste ses jumelles, le calme était revenu. Lorsque, à l'aube, le phénomène se reproduisit, il se résolut à quitter son sac de couchage. Fusil en main, sûreté débloquée, il marcha jusqu'à la lisière de la forêt. Et là, distingua des empreintes dans la terre meuble. Le loup était venu! Et... Oh, Mon Dieu! Non content de s'être approché si près, il l'avait défié une fois de plus.

Le cadavre d'une brebis gisait sous un buisson, au ras de la pelouse.

A la fois consterné et furieux contre lui-même, il s'aperçut que la bête avait abandonné son butin pour bien lui faire comprendre qu'elle était plus forte que lui. Elle avait tué une innocente brebis et l'avait

charriée jusque-là pour lui démontrer qu'elle pouvait agir en toute impunité.

— Que... qu'est-ce que c'est?

La voix de Laura le fit sursauter. Hagarde, elle venait vers lui en se frottant les yeux. A l'évidence, elle se réveillait.

— Ne regardez pas, dit-il en la repoussant de la main. Ce n'est pas un joli spectacle.

Il l'entraîna vers la maison. Il fallait qu'il prévienne Randall afin qu'on recherche à qui appartenait la brebis.

Il composa le numéro du shérif sur le cadran puis, attendant que quelqu'un décroche au poste, il lança à l'attention de Laura :

— J'aimerais que nous allions chez vous. Chez Marcus, plutôt.

— Oui?

— Son carnet de notes... Je voudrais bien lire ce qu'il y a consigné.

Décidément, préparer le petit déjeuner pour Delaney devenait une habitude, songeait Laura tout en faisant frire du bacon.

Elle jeta un coup d'œil en direction du salon. Depuis une demi-heure, il n'avait pas bougé de son fauteuil, absorbé dans la lecture du journal de Marcus. Qu'allait-il penser d'elle lorsqu'il arriverait au chapitre dans lequel le jeune homme révélait l'origine de son obsession, à savoir les épouvantables histoires qu'elle lui racontait du temps de leur enfance ? Qu'elle était sadique, morbide, et responsable du trouble qui l'affectait. Et ce serait vrai. Tout était sa faute. Incapable de mesurer l'influence qu'elle exerçait sur Marcus, elle avait fait de lui un malade mental.

Oh, Seigneur, se le pardonnerait-elle jamais ? Son frère n'avait eu de cesse de devenir un loup-garou à cause d'elle. Que n'aurait-elle donné pour faire un bond en arrière dans le temps, se retrouver à côté du lit de l'adolescent qu'était Marcus à l'époque ! Elle lui aurait alors narré des histoires de pirates, d'extraterrestres, de mousquetaires ou de cow-boys. N'importe quel conte, pourvu qu'il ne mette pas en scène des loups-garous. Mais on ne pouvait pas changer le passé. Et la culpabilité, dorénavant, la rongerait jusqu'à son dernier souffle.

Consumée de regrets, depuis qu'elle avait lu les notes de Marcus, elle ne s'endormait qu'en pleurant. Rien n'effacerait les dégâts irréversibles que son inconscience avait causés dans l'esprit de son frère. Sa seule consolation était de se dire qu'elle n'avait pas voulu nuire, qu'elle n'avait pas envisagé que soir après soir, ses lectures altéreraient la personnalité du jeune homme, influençable et trop sensible. Après tout, les contes qu'elle avait lus ne l'avaient pas transformée, elle, en émule de loup-garou. Elle avait su prendre de la distance, faire la différence entre l'imaginaire et le réel.

Mais elle devait néanmoins admettre qu'elle croyait en l'existence de ces monstres qui ne sortaient qu'à la pleine lune. Avec lucidité, elle reconnaissait que le surnaturel faisait partie intégrante de sa vie. Et c'était pour cela qu'elle ne mettait pas en doute le fait que Marcus, métamorphosé, pût hanter les bois à la nuit tombée. Mais de là à en persuader Delaney...

Justement, ce dernier venait d'entrer dans la cuisine. Il jeta sur la table le carnet relié de cuir noir, s'assit sur une chaise en poussant un profond soupir, puis lança :

— Quel tissu d'âneries ! Vous croyez vraiment qu'il a fait tout ce qu'il raconte là-dedans ?

— J'en suis convaincue. Et je pense aussi que les résultats sont ceux qu'il relate, et même au-delà. Marcus est un chercheur de haut niveau. Il ne se permettrait pas de rapporter des protocoles qui n'auraient pas abouti.

— Donc, selon vous, son expérience a marché.

— Oui.

L'horreur se peignit sur les traits de Delaney.

— Mon Dieu... A côté de votre frère, le DrFrankenstein était un enfant de chœur.

Il marqua un temps, réfléchissant sans doute aux implications de sa remarque, puis reprit :

— Je dois donc admettre que le loup appelé XYZ est en liberté, et que votre frère court aussi, devenu mi-homme mi-loup.

— J'en ai peur.

— Mais ces enzymes, ce sang de fauve qu'il s'est injecté, ne risquent-ils pas de le rendre malade? A l'heure qu'il est, n'est-il pas envisageable que Marcus soit inconscient, quelque part dans un sous-bois? Je suis navré d'être aussi brutal, Laura, mais c'est une hypothèse qu'il faut envisager. Ainsi que celle-ci, encore plus inquiétante : si Marcus est affaibli, il représente une proie de choix pour XYZ.

Laura se laissa tomber à son tour sur une chaise. Epouvantée, elle eut soudain la vision de Marcus devenu le gibier du gigantesque loup qu'il avait créé.

— Vous... vous pourriez essayer de tuer XYZ, suggéra-t-elle.

— C'est ce à quoi je m'efforce depuis plusieurs jours. Sans succès. L'animal est supérieurement intelligent. Il devance mes actes.

— En plus, nous ignorons quel aspect Marcus a réellement pris. Qui peut dire si, croyant tirer sur XYZ, vous n'allez pas exécuter mon frère ? Après tout, il ressemble peut-être comme deux gouttes d'eau à XYZ.

Delaney secoua vigoureusement la tête.

— Non, Laura, vous ne me ferez pas avaler ça. Je veux bien, en faisant un effort, vous concéder que votre frère marche courbé en deux, voire à quatre pattes, que son corps est velu, en un mot, qu'il souffre de lycanthropie. Mais je ne croirai jamais qu'il ait pu se transformer en loup.

— Delaney, je suis pharmacienne, mais j'ai aussi étudié la biochimie. Les manipulations génétiques auxquelles s'est livré Marcus ne présentent pas de failles, je vous le garantis. Il est tout à fait possible qu'elles aient abouti au résultat escompté.

— Sur le papier, oui. Mais pas dans un corps humain.

— J'ai lu que, dans des contrées reculées d'Afrique noire, des savants peu scrupuleux étaient arrivés à générer une race d'êtres à mi-chemin entre l'homme et le gorille. Pourquoi Marcus n'aurait-il pas pu obtenir un résultat identique avec un loup au lieu d'un grand primate ?

Delaney marqua un temps, visiblement ébranlé.

— Non, dit-il enfin. Impossible. D'abord, parce que ces gorilles humanoïdes, vous ne les avez pas vus. Personne ne les a vus ! Ce que vous avez lu ne prouve rien. N'importe qui peut raconter n'importe quoi.

— Je vous le concède. Mais qu'est-ce que cela change au problème? Même s'il n'existe qu'une infime probabilité que Marcus ait réussi, vous devez la prendre en compte. Et épargner ce loup.

— XYZ?

— Oui. Parce que sous sa fourrure se cache peut-être mon frère !

— Laura, vous l'aimez au point de le protéger, alors que, du moins est-ce ce que vous prétendez, il risque d'être devenu un monstre redoutable? C'est aberrant. Il y a des limites à l'amour...

Laura inspira profondément. Il fallait qu'elle se calme. Tempêter contre Delaney ne servirait à rien. Il se braquerait et elle ne parviendrait pas à le dissuader de tirer sur XYZ. Ou sur Marcus.

— Delaney, avez-vous des frères et sœurs?

— Non. Je suis fils unique. Pour être exact, j'étais fils unique. Depuis la mort de mon père, causée par ce maudit loup, je ne suis plus rien.

— Vous ne pouvez donc pas comprendre l'attachement que je porte à Marcus. Quoi qu'il soit devenu, je l'aimerai toujours. Même si son apparence a changé, son âme sera toujours là. Et je me battraï pour le protéger.

Delaney eut un ricanement.

— Si votre histoire de mutation s'avère, dites-vous bien que Marcus peut égorger quelqu'un, exactement comme cette sale bête a égorgé une brebis. S'il rôde en quête de proie, il risque de s'attaquer au premier être vivant qu'il croisera sur son chemin. Et ce ne sera pas nécessairement un mouton... Lorsqu'il se sera rendu coupable d'une telle ignominie, continuerez-vous à l'adorer?

— Oui. Exactement comme une mère persiste à aimer un fils criminel.

Delaney se leva, repoussant rageusement sa chaise.

— Laura, vous êtes aussi folle que lui.

Il se dirigea vers la porte. Laura lui barra aussitôt le chemin en s'interposant.

— Où allez-vous ?

— Chasser.

— Le loup, bien sûr...

— Bien sûr.

— Je vous accompagne.

— Il n'en est pas question. Vous m'empêcherez de faire mon travail.

— Delaney, je vous propose un marché. Je viens avec vous, mais armée de la carabine à seringues hypodermiques. Si le loup se montre, je tirerai la première. Vous serez derrière moi, avec votre fusil. Si les choses tournent mal, vous pourrez vous en servir, mais moi, dans un premier temps, je veux

essayer de neutraliser l'animal en l'endormant.

Il soupira, l'air exaspéré.

— Vous allez me gêner.

— Non, Delaney. Je me ferai discrète, toute petite. J'exécuterai jusqu'au moindre de vos ordres. En retour, je souhaite que vous donniez sa chance à votre proie. Que vous ne perdiez pas de vue que, même si cela vous paraît totalement ridicule, elle risque d'être mon frère.

Delaney garda le silence un long moment. Elle attendit, crispée devant lui, priant *in petto* pour qu'il accepte ses exigences. Et, de joie, faillit lui sauter au cou quand il concéda :

— D'accord. Mais vous suivrez à la lettre les instructions que je vous donnerai. Vous n'en discuterez aucune. Vous vous tairez quand je l'exigerai, vous marcherez là où je vous le dirai, vous...

— Inutile d'en rajouter, Delaney, j'ai compris, coupa-t-elle. Laissez-moi plutôt aller me préparer.

— Entendu. Je fais un saut chez moi pour garnir un havresac de provisions. J'y mettrai aussi les duvets. Nous risquons d'être absents pendant quelques jours.

— Je vais prévenir New York que je serai injoignable. Ensuite, je m'habillerai.

— Je passe vous prendre dans une demi-heure.

Delaney parti, Laura se rendit dans la chambre de son frère. Dans l'armoire, elle trouva sa combinaison de chasse, une salopette vert-de-gris, qu'elle enfila pardessus son jean. Par chance, Marcus et elle étaient quasiment de la même taille. Et chaussaient la même pointure. Elle put donc mettre ses brodequins à lacets, à la semelle crantée. Ensuite, elle attacha sa ceinture, à laquelle pendait un poignard dans son étui. Un bonnet de laine acheva de la transformer en créature sans sexe, prête pour une longue expédition en forêt.

Elle descendit au laboratoire et y prit la carabine spécialement équipée pour projeter des seringues. Si les doses contenues dans les ampoules suffisaient à endormir un animal de la taille de XYZ, elles devaient obtenir le même résultat avec un homme d'à peine quinze kilos de plus. Marcus avait une morphologie longiligne. Il pesait environ soixante-cinq kilos. L'anesthésique le rendrait léthargique à défaut de le plonger dans un sommeil profond, mais il serait alors aisé de le dominer, et de le capturer.

La carabine à la main, elle remonta au rez-de-chaussée et s'assit dans la cuisine en attendant le retour de Delaney.

Des heures plus tard, Laura ahanait sous la charge, peinant à suivre le rythme de Delaney. Bon sang, elle s'était crue en forme parce que, de temps à autre, elle allait dans des forêts pour cueillir les plantes dont elle avait besoin pour ses travaux ! Mais jamais elle n'avait crapahuté sans une pause à travers des sous-bois, sur des corniches escarpées ou dans des sentiers constellés de ronces qui lui fouettaient le visage. Elle ne s'était pas entraînée pour ce genre de parcours du combattant.

Et, au fur et à mesure de leur progression, elle se prenait à soupçonner Delaney de faire exprès d'emprunter les chemins les moins praticables dans le seul but de la décourager. Cela lui aurait sans doute fait plaisir qu'elle déclare forfait et décide de rentrer au bercail, lui laissant les coudées franches pour sa chasse au loup.

Eh bien, il en serait pour ses frais. Elle continuerait à supporter le poids du sac à dos, même s'il lui meurtrissait les épaules, et la douleur qui vrillait ses talons constellés d'ampoules. Elle ploierait l'échiné lorsqu'ils passeraient sous une voûte de branchages, sauterait d'un rocher à l'autre, franchirait des torrents et escaladerait des amas d'éboulis sans faiblir ni renâcler. Et elle s'efforcerait de calquer son pas sur celui, régulier et élastique, de son guide, qui ne paraissait pas le moins du monde incommodé par sa charge, alors qu'il avait en sus des deux duvets, les bidons d'eau et la nourriture dans son havresac. Elle ne portait que la trousse d'urgence et la radio à ondes courtes. Elle n'avait donc pas lieu de se plaindre. D'autant moins qu'il avait très vite repéré des empreintes fraîches, et les suivait maintenant fidèlement. Leur chasse ne serait sans doute pas vaine. Le loup se trouvait quelque part devant eux, en direction du ranch de Willy Smith, à une dizaine de kilomètres au nord, ainsi qu'il avait daigné le lui préciser. Tout en ajoutant que Willy élevait des brebis de la race Shetland, pour leur laine. Un important troupeau, qui représentait autant de proies de rêve pour un loup de la taille de XYZ.

Tout en avançant péniblement un pied devant l'autre, Laura s'interrogeait. Par quel moyen ce fermier, Smith, rejoignait-il sa propriété? Quand même pas à travers bois comme ils étaient en train de le faire...

Elle ne tarda pas à obtenir la réponse à sa question. Après avoir dévalé une pente assez rude pour s'y rompre le cou en cas de chute, ils venaient de déboucher sur une petite route goudronnée. Maudit Delaney... Depuis le début, il aurait pu quitter la forêt et marcher sur le bitume, puisque la route semblait avoir suivi leur trajet depuis Moosehead Falls... Sans doute avait-il jugé amusant de faire faire ses armes à la citadine qui s'obstinait à se prendre pour Diane chasserresse...

En dépit de l'envie qui la taraudait, elle n'émit pas le moindre commentaire, ni la plus infime plainte. Elle ne lui accorderait pas ce plaisir... Simplement, elle demanda :

— La ferme de Willy Smith n'est plus très loin, n'est-ce pas ?

— Non. Après ces deux virages.

Il lui avait répondu sans se retourner. Depuis leur départ, il ne lui avait accordé aucun regard. L'homme qu'elle suivait semblait différent de celui qu'elle avait fréquenté les jours précédents. Rude, déterminé et froid, il l'inquiétait, et elle se prenait à regretter de l'avoir accompagné. Mais pour sauver Marcus, elle aurait fait équipe avec Jack l'Eventreur sans hésiter...

Une fourche à la main, le fermier apparut dès qu'ils pénétrèrent dans sa cour. Il se tenait devant une immense meule de paille. Au loin, bêlaient des brebis, et une odeur d'herbe humide envahissait l'air.

— Salut, Delaney ! En chasse ?

Restant à l'écart, Laura l'écouta raconter le but de son expédition. Sans surprise, elle découvrit qu'il

ne donnait qu'une version édulcorée de l'histoire du loup, omettant de préciser qu'un animal hors du commun côtoyait peut-être un loup-garou.

— Je n'ai rien remarqué d'anormal, dit Smith. Mais je ne pense pas qu'un loup oserait s'approcher de mes bêtes : mes quatre chiens veillent sur elles, et ce sont de sacrés gardiens. Des dobermans qui ne feraient qu'une bouchée du salaud d'égorgeur de moutons.

— Je ne savais pas que tu avais ces chiens, mais effectivement, je crois que tu peux être tranquille. Les traces m'ont conduit jusqu'ici, sans doute parce que le loup a été attiré par ton troupeau. Il a dû aller plus loin : ses empreintes sont visibles dans la forêt à cent mètres d'ici. Je continue donc à les suivre. Sois vigilant, Willy.

— Sans faute. Bonne chance à toi et... à ta coéquipière.

Saluant Laura d'une inclinaison de tête, Smith reprit sa tâche, qui consistait à rentrer la paille dans la bergerie.

— Où allons-nous ? demanda Laura.

Maintenant qu'elle était arrêtée, elle ressentait de violents élancements dans les mollets, et regardait avec envie la porte de la ferme. Sans doute à l'intérieur y avait-il de confortables fauteuils et du café chaud.

— Plus loin, se borna à répondre Delaney tout en reprenant sa marche.

Consternée, elle le vit quitter la petite route qui, pourtant, continuait au-delà des bâtiments de Smith, et s'enfoncer de nouveau dans la forêt. Les jointures douloureuses, elle entreprit de gravir la colline boisée derrière laquelle son guide disparaissait déjà. S'il avait l'opportunité de la semer, il le ferait sans aucun scrupule, elle en était convaincue. A elle, donc, de ne pas se laisser distancer.

Au prix d'un pénible effort, elle le rattrapa alors qu'il s'engageait sur un sentier à peine visible, au beau milieu de buissons de houx bien épineux. Elle dut ménager un espace entre eux pour épargner à son visage les flagellations des branches basses.

— Regardez ! s'exclama soudain Delaney.

Il s'était immobilisé devant une source. Autour du petit bassin d'eau, dans la terre détrempée, des empreintes d'imposantes pattes griffues étaient bien visibles.

— Il est venu là, et il a bu.

— Peut-être pourrions-nous établir notre campement ici et attendre son retour ? suggéra Laura, pleine d'espoir.

Pour toute réponse, Delaney haussa les épaules et se remit en marche.

D'un coup d'œil à sa montre, Laura vit que l'heure du déjeuner était largement dépassée. Mais Delaney ne semblait pas avoir l'intention de s'arrêter. Elle était affamée, au point que par moments la tête lui tournait. Et elle avait si chaud... Engoncée dans sa salopette, elle étouffait. Si cela continuait,

elle allait s'effondrer. Alors, oubliant sa fierté, elle interpella Delaney.

— Hé! On ne pourrait pas grignoter quelque chose ?

— Plus tard.

La brute ! Il voulait qu'elle ait une syncope. Parfait. Puisqu'il attendait qu'elle s'humilie, eh bien, elle le ferait. Elle ne disposait plus d'autre choix.

C'était cela, ou s'évanouir.

— Je... je ne me sens pas très bien, Delaney. Je crois qu'il faut que j'avale quelque chose d'énergétique.

Il s'immobilisa instantanément. Lorsqu'il se retourna, elle discerna sur son visage les signes d'une intense satisfaction. Puis, très vite, ceux de l'inquiétude.

— Laura, vous êtes toute pâle. Ça ne va vraiment pas?

Elle n'eut que le temps de secouer la tête. L'instant suivant, elle était assise par terre.

— Non, ça ne va pas très fort, murmura-t-elle.

En hâte, il décrocha l'une des gourdes de son harnais, en dévissa le bouchon et la lui tendit. Elle but avidement et, aussitôt, se sentit mieux. Mais elle ne remercia pas Delaney pour son geste. Il aurait dû l'avoir longtemps auparavant!

Il déposa le sac à dos sur une pierre plate, l'ouvrit, et en sortit un paquet.

— Tenez. Un sandwich au poulet et à la salade.

Elle déchira l'emballage de papier aluminium, puis mordit dans le pain. Hmm. Délicieux. Delaney savait organiser les pique-niques. Pour preuve, cette demi-bouteille de chianti qu'il venait de déboucher, et ces deux gobelets qu'il remplissait.

— Le vin procure du sucre et fouette l'énergie, affirma-t-il. A condition d'en boire très peu. Faites durer celui que je vous ai donné : il n'y en aura pas d'autre.

Laura dégusta son sandwich en silence, puis s'étendit, son sac à dos faisant office d'oreiller. Elle fermait les yeux quand Delaney la rappela à l'ordre.

— Ne vous endormez pas. Cela va vous couper les jambes. Il ne faut jamais s'arrêter très longtemps, sinon on ne peut plus repartir.

Elle se releva d'un bloc.

— Delaney, j'en ai marre! Nous ne sommes pas à l'armée. Et je ne suis pas votre souffre-douleur. Si vous pensez que je vais subir ce bizutage sans protester, vous vous trompez !

Il fronça les sourcils.

— Je ne vous ai pas demandé de m'accompagner. C'est vous qui avez insisté pour venir. J'organise

cette chasse comme bon me semble, à vous de vous en accommoder.

— Et en silence, c'est ça?

— Exactement. Si vous n'êtes pas contente, redescendez donc au bas de cette colline, marchez jusqu'à la ferme de Smith et prenez la route. Dans trente minutes, vous serez à Moosehead Falls.

— Trente minutes... Alors que vous m'avez obligée à avancer à travers bois, presque à la machette pour ouvrir un chemin, pendant trois heures... Vous êtes un vrai sadique.

— Puis-je vous rappeler que nous sommes sur la piste d'un loup et que, sur du goudron, les empreintes sont plutôt rares ?

Laura resta coite. Delaney avait raison. Ils poursuivaient un but. Ce n'était pas pour se promener qu'ils étaient venus jusque-là.

Elle se remit debout et arrima de nouveau le sac sur son dos.

— Allons-y, dit-elle.

En un éclair, Delaney rangea les reliefs du repas, puis reprit sa marche, sur un rythme qu'elle jugea encore plus rapide que précédemment, mais elle n'osa pas le lui reprocher.

La nuit tombait lorsqu'ils débouchèrent dans une clairière. Depuis des heures, ils n'avaient vu âme qui vive, pas même un lapin. Laura en avait fait la remarque à Delaney, qui lui avait expliqué que c'était parce que le loup rôdait. Le gibier le sentait et prenait peur. D se terrait.

La perspective de se retrouver nez à nez avec l'animal inquiétait la jeune femme. Dans peu de temps, la pleine lune monterait dans le ciel, et le fauve s'en irait en quête d'une proie. Cette pensée lui fit froid dans le dos. Dormir à la belle étoile avec pareille menace n'avait vraiment rien de bucolique.

Comme s'il avait perçu ses craintes, Delaney annonça :

— Notre toit est là.

Un toit? Quel toit? Ils se trouvaient au milieu de nulle part, à des kilomètres de toute habitation.

Et pourtant, une cabane se dressait devant eux. Suivant la direction indiquée par le bras tendu de Delaney, elle venait de découvrir le petit chalet de rondins dressé au beau milieu de la trouée. N'y manquait qu'un panache de fumée s'échappant de la cheminée pour qu'elle évoque parfaitement la bicoque de *La petite maison dans la prairie*.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Chez mon père. Il avait construit ce refuge dans sa jeunesse. Il lui servait de base lorsqu'il entreprenait de grandes battues au gros gibier. La porte en est toujours ouverte. Pour que tout chasseur, ou randonneur, perdu ou épuisé puisse s'y reposer. Entrez.

Il s'effaça sur le seuil puis, sortant une torche de son sac, il l'alluma et alla fourrager dans un placard.

Un instant plus tard, la flamme d'une lampe à pétrole éclairait une pièce meublée d'un lit double, d'une table, de deux chaises, et équipée d'une cuisine de poupée, avec un petit évier et un réchaud à gaz.

— Je vais faire du feu, annonça-t-il.

Joignant le geste à la parole, il empila des bûches, dont tout un tas à côté de Pâtre attendait que l'on se serve, et glissa dessous un journal, qu'il enflamma à l'aide d'un briquet à essence. Aussitôt, une bienfaisante chaleur se répandit, et Laura soupira d'aise. Maintenant, la nuit était moins inquiétante.

— Je vais chercher de l'eau au puits, dit Delaney en s'emparant d'une cruche posée à côté de l'évier.

Il sortit dans le noir et Laura frémit. Que se passerait-il si le loup rôdait près de la clairière ? En hâte, elle s'empara du fusil de Delaney et alla se poster sur le seuil. Lorsqu'il revint, il secoua la tête.

— Précaution inutile, Laura. Regardez.

Il lui présenta sa main et elle découvrit un lourd revolver serré dans son poing.

— Un Magnum. Souvenir de l'armée. Equipé de balles explosives. Si le loup m'avait attaqué, il l'aurait regretté.

Consternée, Laura se rendit compte qu'en dépit de ses admonestations, Delaney n'hésiterait pas à tirer sur le loup. Il ne la laisserait se servir de la carabine équipée de seringues hypodermiques que s'il jugeait qu'elle pouvait le faire sans risque. En cas d'affrontement, Marcus n'avait aucune chance de s'en sortir.

— Cette nuit, vous allez dormir, n'est-ce pas ? s'enquit-elle.

— Je vais me reposer une heure ou deux, oui, et ensuite, je me mettrai à l'affût.

— Rien ne dit que le loup viendra ici.

— Je déposerai ceci dehors pour l'attirer.

Il sortit du sac un paquet qui, ouvert, révéla un steak bien épais.

— Il y a d'autres prédateurs dans la forêt ! s'alarma-t-elle.

— Je le sais. Je les ferai partir s'ils se manifestent.

— Dans ce cas, je ne dormirai pas non plus.

Carabine en main, elle se posterait elle aussi devant la fenêtre basse qui, comprenait-elle, avait été percée à cette hauteur pour qu'un tireur pût s'asseoir devant et bénéficier d'une vue panoramique sur la clairière.

Cela lui éviterait d'avoir à affronter un autre problème. Le lit double... elle n'entendait pas le partager avec Delaney.

— Si vous voulez vous rafraîchir, j'attendrai dehors, reprit-il en désignant l'évier.

Oh, sapristi, encore un problème ! Elle n'avait pas pensé à l'absence d'intimité qu'impliquait la cohabitation dans cette unique pièce. Passer la nuit, comme la veille, chacun dans son sac de couchage, en plein air, était bien moins ambigu que rester calfeutrés dans la douce chaleur du chalet. Elle avait cru qu'ils s'installeraient à la belle étoile puisqu'ils avaient emporté les duvets.

— Euh... Non, ça va pour l'instant, affirma-t-elle, tout en rêvant à une bonne douche qui aurait décontracté ses muscles.

— Parfait. Dans ce cas, je vais préparer le dîner.

Il dressa la table avec les couverts rangés dans un placard, puis extirpa de son sac deux autres steaks, qu'il entreprit de faire griller. Des pommes de terre cuites à la cendre les accompagnèrent. Emerveillée, Laura constata que Delaney avait même pensé au beurre pour les accompagner. Un moment plus tard, repue, elle s'étira.

— Delaney, c'était un festin de roi.

— Merci. Et maintenant, un peu de repos. Vous prendrez le lit. Je m'allongerai par terre.

— Oh, je ne sais si...

— Pas d'objection. Couchez-vous.

Sans plus protester, Laura s'étendit. Delaney baissa l'intensité de la flamme de la lampe à pétrole. Une douce clarté dorée baigna la pièce.

Elle ne s'était que partiellement déshabillée, au prix d'une performance de gymnaste, puisqu'elle avait attendu d'être sous l'édredon pour ôter sa salopette et son jean.

— Bonne nuit, Laura, murmura-t-il.

— Bonne nuit.

Elle avait chaud, elle était bien. Et pourtant, il lui manquait quelque chose. Peut-être l'étreinte de deux bras solides et la douceur d'une épaule pour y nicher sa tête...

6.

Le hurlement la réveilla. Elle se redressa brusquement et, hagarde, s'exclama :

— Le loup, il est là! Je l'entends !

— Chut..., lui répondit la voix de Delaney dans un murmure. Vous ne risquez rien. Je suis là.

Elle se rendit compte qu'il se trouvait à côté d'elle. Quand avait-il abandonné son duvet sur le tapis pour se glisser sous la couette? Elle n'eut pas le temps de s'interroger plus avant : la plainte reprenait, lancinante, et lui donnait le frisson.

— Il est juste devant le chalet! s'écria-t-elle.

— Non, Laura. Le son porte loin, les nuits de pleine lune. Il est dans le bois, à quelque distance.

Elle arracha ses jambes à la chaleur de l'édredon et les posa par terre. Il fallait qu'elle prenne immédiatement la carabine équipée de seringues hypodermiques. Quoi qu'en dise Delaney, le loup paraissait être assis devant la fenêtre. Ses hurlements déchiraient la nuit. Et ils avaient d'étranges tonalités, comme si la bête souffrait.

— Que se passe-t-il ? demanda Laura. Est-il blessé Pris dans un piège ? Oh, ces cris sont horribles !

Après une hésitation, Delaney se leva à son tour.

D'un coup d'œil, Laura remarqua qu'il s'était couché sans ôter son jean. Elle en fut soulagée.

— Je vais aller voir ce qu'il se passe, annonça-t-il en tâtonnant dans la pénombre, à la recherche de son fusil.

— Non! Je veux l'endormir!

— Laura, soyez raisonnable. Nous étions convenus que vous vous serviriez des anesthésiants s'il n'y avait pas de danger. Or il y en a. Je le sens à la manière dont il pousse ses cris. Ce n'est pas normal.

Son fusil dans une main, la torche dans l'autre, Delaney ouvrit la porte. Sur le seuil, il s'immobilisa un bref instant.

— Laura, quoi qu'il advienne dehors, ne sortez pas, ordonna-t-il.

Puis il ferma la porte derrière lui.

Laura quitta le bord du lit sur lequel elle était assise. Si Delaney était en péril, elle n'entendait pas rester tranquillement là à attendre que du secours arrive de Dieu seul savait où. Et puis, si le loup

n'était pas XYZ mais Marcus... elle ne pouvait le laisser se faire truffer de balles sans tenter d'intervenir.

Elle s'approcha de la fenêtre et accommoda sa vision. Le faisceau de la torche de Delaney lui apparut aussitôt. Il traversait l'aire dégagée entre le chalet et la lisière de la forêt. Bien. C'était le moment de sortir.

La crosse de la carabine à injections bien serrée dans son poing, elle s'avança à son tour sur le perron. Puis écouta. Les hurlements avaient cessé. Comme si le loup, averti de la présence de l'humain sur son territoire, avait préféré se faire discret.

D'un pas prudent, elle marcha jusqu'au puits. La lumière de la lampe de Delaney apparaissait par intermittence entre les branches basses.

— Qu'est-ce que vous faites là? s'exclama-t-il soudain.

— Ce pour quoi je vous ai accompagné. Je chasse le loup.

— Hmm. Vous n'êtes pas très disciplinée. Je vous avait pourtant demandé de rester dans la maison. Mais cela n'a plus d'importance : la bête est repartie. J'ai relevé ses empreintes. Elle a fait demi-tour.

— Ces empreintes... montrez-les-moi.

Delaney éleva sa lampe jusqu'à hauteur de son visage, comme s'il essayait de lire sur ses traits.

— Pourquoi?

— Oh, ne posez donc pas de questions superflues. Vous savez très bien pourquoi ! Je veux savoir à quoi elles ressemblent.

— Si vous songez à un pied humain, c'est non. Plus exactement, c'est indécelable. La terre n'est pas assez humide dans le sous-bois pour garder une marque détaillée. Tout ce que j'ai vu, ce sont de grandes et profondes dépressions. Et ne me demandez pas si elles ont des orteils ou des griffes : c'est impossible à discerner.

Il la prit par le bras, la contraignit à pivoter sur elle-même, et la ramena au chalet.

— Laura, je veux que vous compreniez que tout ceci n'a rien d'une partie de plaisir. J'ai accepté de vous amener avec moi parce que vous avez su être convaincante. Mais les règles sont les suivantes : je suis le chef de cette expédition et à ce titre, vous devez suivre mes instructions. Je suis responsable de vous. Donc, vous ne pouvez pas en faire à votre tête et vous mettre en péril quand ça vous chante. J'entends que vous obéissiez à mes ordres à la lettre, sinon je vous renvoie à Moosehead Falls. Est-ce clair?

Laura fit un simulacre de salut militaire.

— Oui, mon général.

Elle avait choisi de répondre à sa tirade par une pirouette, alors que l'envie de lancer à la figure de ce dictateur d'opérette ses quatre vérités la taraudait. Pour qui se prenait-il? Pour le plus grand chasseur du monde ? En réalité, combien de fois dans sa vie avait-il traqué le loup? L'animal faisant

partie des espèces protégées, il ne devait avoir qu'une connaissance livresque de cette pratique. Alors qu'il ne vienne pas jouer le matamore pour l'impressionner!

L'ennui, c'était qu'elle avait besoin de lui pour retrouver Marcus. En dépit des leçons de tir reçues de son grand-père, elle était avant tout une citadine, inapte à se débrouiller seule dans la forêt.

Donc, elle n'avait d'autre choix que d'adopter un profil bas, quitte à feindre la soumission.

— Je crois que je vais dormir un peu, susurra-t-elle.

Elle s'allongea au beau milieu du lit, de manière que Delaney comprenne qu'il n'y avait pas place pour lui. Puis, dans le silence, elle guetta longtemps le moindre bruit, espérant ce hurlement épouvantable, qui signifierait que... Oh, seigneur, que Marcus se trouvait dans les parages? Non, c'était par trop invraisemblable. Delaney avait raison. Il était impossible qu'il se soit transformé en loup. Mais Marcus était si doué... Il était bien capable d'avoir réussi ce prodige. Et elle ne permettrait pas qu'un chasseur détruise son frère.

L'aube se levait.

Assis sur la barrière de ce qui avait été autrefois un enclos, dans lequel son père gardait quelques brebis lorsqu'il se retirait au beau milieu de la forêt pour l'été, Delaney buvait une tasse de café.

Après l'alerte qui les avait conduits dehors, Laura et lui, la nuit s'était révélée calme. Mais il n'avait fait que somnoler, sans cesse aux aguets. Il n'avait pas dit toute la vérité à Laura. Oui, il avait relevé maintes empreintes, preuve manifeste du passage du loup. XYZ était venu. Et, bien qu'il ait affirmé le contraire à la jeune femme, ne s'était pas enfui à son approche. Il avait vu luire ses yeux dans le *noir*, entendu son souffle rauque, senti son odeur de fauve. L'animal avait tourné autour de lui, à bonne distance, mais assez près néanmoins pour qu'il soit bien conscient de sa présence. Comme s'il le narguait. Comme s'il le mettait au défi de l'abattre, et lui faisait savoir que le vainqueur de l'affrontement ne serait peut-être pas celui qui possédait un fusil.

Il ne comprenait pas les manœuvres de son adversaire. Ce dernier semblait agir sous l'influence d'une véritable intelligence. En fait, il avait l'impression que ce n'était pas lui qui le suivait, mais le loup qui restait sur ses traces. Et cette sensation le mettait infiniment mal à l'aise. Il devenait gibier au lieu de prédateur. Et découvrait en lui une émotion inconnue jusqu'alors, même au temps des plus durs entraînements des Marines : la peur. Il se prenait à accorder crédit à l'histoire rocambolesque de Laura, à envisager que le loup soit son frère, que son esprit humain habite la tête allongée qui s'achevait sur des mâchoires d'une puissance redoutable.

Non, ce n'était pas possible. Bon, d'accord. Il y avait peut-être en liberté dans la forêt un animal génétiquement modifié, d'une taille anormale, au pelage trop noir. XYZ existait sans doute. Mais il était seul. Nul loup-garou ne l'escortait. Ce genre de monstre ne peuplait que la littérature, pas les bois. Et il se devait d'en convaincre Laura, afin qu'elle cesse de l'importuner avec ses prétentions à endormir l'animal. Ce qu'il voulait, c'était tuer ce loup, pour venger son père, et débarrasser la région d'un égorgeur de brebis. Que Laura rengaine donc son arme.

D'un pas décidé, il revint vers le chalet, où il l'avait laissée endormie. Il entra, remplit une nouvelle

tasse de café, et s'approcha du lit.

— Debout, Belle au bois dormant, lança-t-il.

Elle ouvrit les yeux et il lui tendit la tasse.

Comme elle était jolie au réveil... Elle cillait, étouffant un bâillement, s'étirant doucement, et il ne réussit à empêcher sa main de se poser sur ses longs cheveux qu'en l'enfouissant dans sa poche.

Elle prit le café et le but avec un plaisir évident. Puis elle posa les pieds par terre, grommela quelques paroles inintelligibles et se dirigea vers la porte. L'instant suivant, elle franchissait la lisière de la forêt et disparaissait au milieu des arbres.

Delaney la regarda s'éloigner en faisant une grimace. Bien sûr, il aurait dû penser que, le chalet étant dépourvu de commodités, elle irait s'isoler à un moment quelconque. Mais sa promptitude l'avait pris au dépourvu et il n'avait pas eu le réflexe de lui dire d'emporter le fusil.

Les mâchoires crispées sous l'effet de l'angoisse, il demeura sur le seuil, priant pour que Laura revienne sans tarder et, miracle, elle fut là.

— Brrr..., dit-elle en se frictionnant les bras. Il fait un froid de canard.

Elle s'approcha de la cheminée et tendit les mains au-dessus des cendres incandescentes.

— Aujourd'hui, c'est moi le préposé au petit déjeuner, annonça Delaney tout en ouvrant un placard.

Il en sortit une boîte de céréales, du lait en poudre et du sucre, puis posa deux bols sur la table. Laura s'assit et se servit généreusement. Ce ne fut que la première bouchée avalée qu'elle lui accorda un sourire.

— Je ne suis jamais très loquace le matin, avoua-t-elle. Il faut d'abord que je m'alimente pour que la machine redémarre et tourne rond.

— Le vrai chasseur est debout et à pied d'œuvre dès l'aube...

— Peut-être, mais je ne suis pas un vrai chasseur. Je m'efforce seulement de retrouver mon frère.

Mal à l'aise, il se détourna, affectant de fouiller dans le placard. Puis il recouvra le courage d'affronter le regard vert émeraude.

— Dès que vous serez prête, nous repartirons.

Trente minutes plus tard, du haut d'une colline, ils balayaient du regard la cime des érables et des chênes dont les branches s'entremêlaient. Les empreintes les avaient conduits jusque-là. A présent, elles apparaissaient à peine sur le sol rocheux de la butte. Simples traces de terre séchée, elles ne permettaient plus de discerner quelle direction avait empruntée le loup.

— A votre avis, Delaney, combien y a-t-il d'animaux?

— Un seul. Toujours le même. Et j'ai la sensation qu'il s'est assis là une partie de la nuit pour ne pas

perdre de vue le refuge de mon père. Regardez : on distingue quelques poils noirs accrochés aux anfractuosités du roc. Le loup s'est couché là. De ce point de vue, il pouvait parfaitement surveiller la clairière.

Effectivement, le chalet apparaissait bien en évidence. A vol d'oiseau, il ne devait pas se trouver à plus d'un kilomètre.

— On dirait qu'il nous attend, remarqua Laura d'un air songeur.

— C'est exactement la conclusion à laquelle je suis arrivé. Il calque son rythme de marche sur le nôtre, de façon que nous ne le perdions pas. C'est stupéfiant. Pas une fois, je n'ai vu de traces anciennes. Elles étaient vieilles de tout au plus une demi-heure chaque fois que je les ai relevées.

— Delaney... que nous veut-il?

Il se rendit compte que Laura frissonnait. Et il ne se sentait guère en mesure de la rassurer.

— Du diable si je le sais..., murmura-t-il.

En fin de matinée, Delaney condescendit à faire une pause. Laura se laissa tomber dans l'herbe et s'adossa à un tronc d'arbre. Elle était épuisée. Ce qu'elle avait pris pour de la fatigue la veille n'était rien comparé à ce qu'elle ressentait maintenant. Delaney la faisait marcher à une cadence infernale. Elle en avait été réduite à le supplier de s'arrêter, et il n'avait accédé à sa demande que parce qu'il était 13 heures et qu'il commençait sans doute à avoir faim.

Il lui offrit un sandwich au pâté, qu'il avait dû confectionner ce matin avant qu'elle se réveille. Elle mordit dedans sans conviction. Elle était si lasse qu'elle aurait échangé tous les sandwiches du monde contre une sieste. Mais Delaney semblait pressé de repartir. C'était à se demander s'il envisagerait un jour de rebrousser chemin. Il paraissait prêt à suivre sa proie jusqu'au bout du monde. En ce qui la concernait, elle allait mettre ses pas dans les siens deux jours encore. Dès la fin de la pleine lune, elle rentrerait à Moosehead Falls. A condition qu'elle retrouve sa route. Le loup progressait en zigzag, et Delaney l'imitait. A force, elle avait perdu le sens de l'orientation. Elle s'était rendu compte qu'il regardait fréquemment sa boussole. Ce geste la soulageait de ses angoisses. Si elle, elle était perdue, lui connaissait leur position exacte.

— Nous sommes loin de tout, constata-t-elle en soupirant lourdement.

— Non. Il y a une exploitation agricole à dix minutes devant nous. Un jeune couple s'en occupe.

— Oh, non! gémit Laura. Ne me dites pas qu'il existe une route en parfait état conduisant jusque-là.

— Bien sûr que si. Quoi que vous en pensiez, à aucun instant nous n'avons été égarés dans la nature. Il y a toujours eu la civilisation à côté. Mais je vous rappelle que nous suivons les traces du loup, ce qui suppose que nous n'empruntons pas la route.

— Hmm. Evidemment.

Le sarcasme perçait dans le ton de Delaney, et Laura n'apprécia pas. Mais n'en laissa rien paraître.

Elle ne pouvait pas prendre le risque d'une dispute. Delaney la renverrait, et alors, Dieu seul savait ce qui arriverait à Marcus.

— Bien. Mademoiselle la citadine a-t-elle fini son repas? Il est temps de repartir.

Etouffant un gémissement de douleur, elle se releva. Oh, sapristi, même deux heures de massage ne suffiraient pas à faire céder la douleur qui élançait ses membres et son dos.

Bravement, elle s'engagea dans un sous-bois à la suite de Delaney. L'expérience venait. Elle savait maintenant éviter les branches basses en progressant tête baissée, presque à l'aveuglette, se fiant pour la direction à suivre au crissement produit par les semelles de Delaney sur le sol. De longues minutes durant, elle avança ainsi, le regard rivé sur les cailloux et les mottes de terre. Puis, soudain, elle buta contre Delaney.

Il s'était immobilisé et elle comprit pourquoi lorsqu'elle releva les yeux.

Ils venaient de pénétrer sur une propriété, sans doute la ferme qu'il avait mentionnée. Le toit de quelques bâtiments se dessinait en contrebas d'une colline. En face d'eux s'étendait un pré enclos de barrières. Au milieu de la pâture, un couple allait et venait en agitant les bras. Leur comportement trahissait le désespoir. Horrifiée, Laura découvrit plusieurs formes blanches allongées, inertes, sur l'herbe.

— Oh, mon Dieu ! Des brebis !

— Massacrées, oui. A l'évidence, notre cher XYZ les a tuées pour le plaisir et non pour se nourrir, sinon il n'en aurait égorgé qu'une et l'aurait emportée plus loin pour la dévorer.

Le couple, les ayant aperçus, vint à leur rencontre. Laura se rendit compte que la femme pleurait à chaudes larmes, et que l'homme avait les yeux rougis.

— C'est un loup qui a fait ça! s'écria-t-elle dès qu'ils furent à portée de voix.

— En effet, confirma Delaney. Je suis sur ses traces depuis plusieurs jours.

— Mon mari vient de téléphoner au shérif, mais Randall dit que cela ne le regarde pas, que cela concerne notre assureur. Seulement, nous ne sommes pas assurés contre ce genre de catastrophe ! Nos plus belles bêtes. Plusieurs d'entre elles attendaient des petits. Notre troupeau allait s'agrandir et... Oh, je ne peux pas croire qu'un tel malheur soit arrivé...

L'homme s'approcha à son tour. Il posa une main sur l'épaule de sa femme qui sanglotait de plus belle, et tendit l'autre.

— Je suis Frank Spelling, et voici mon épouse Melinda. Nous sommes nouveaux dans le coin. Nous nous sommes endettés pour acheter cette ferme et... Voilà le résultat : des mois de travail perdu.

Delaney se présenta et serra la main tendue pendant que Laura, le cœur serré, regardait le jeune couple. Vingt-deux, vingt-trois ans au grand maximum, et tous leurs espoirs réduits à néant. Par la faute de Marcus. Il faudrait qu'elle l'en avise et qu'il dédommage ces gens. S'il revenait un jour...

— Le loup... l'avez-vous vu? demanda-t-elle.

— Aperçu alors que nous nous garions dans la cour. Nous revenions de la ville où nous étions allés faire quelques courses. L'animal était encore dans le pré. Il a dû tuer nos brebis comme s'il s'amusait à un jeu de massacre. Les unes après les autres en quelques minutes. Quelle horreur...

— Vous l'avez vu, dites-vous, insista Laura. Comment était-il?

— Hein ? C'était un loup comme ceux qui sont dans les zoos... mais beaucoup plus gros. Et tout noir.

Laura soupira. Quel gâchis ! La créature démoniaque de Marcus avait ruiné les Spelling en un clin d'œil.

— J'aimerais relever les empreintes, annonça Delaney. Pouvez-vous me montrer où se trouvait le loup quand vous êtes arrivé, monsieur Spelling?

Il semblait s'être mieux remis que sa femme. Pourtant, ce fut elle qui proposa à Laura d'une voix hachée de sanglots :

— Puis-je vous offrir une tasse de thé, mademoiselle?

— Avec plaisir.

Laura la suivit jusque dans la maison, qui sentait encore la peinture fraîche. Les parquets étaient neufs, le papier peint aussi, ainsi que le mobilier de bois clair, de style Scandinave. Les Spelling avaient admirablement restauré la vieille ferme. Ils devaient former de nombreux projets d'avenir, et se préparer à mener une vie laborieuse et heureuse. Pourquoi avait-il fallu que XYZ vienne saccager ce bonheur?

Infiniment triste, Laura s'assit à la table de la cuisine et attendit en silence que la maîtresse de maison la rejoigne, une fois le thé mis à infuser.

— Le monsieur qui est avec vous, il a dit qu'il poursuivait ce loup depuis quelques jours, déclara Melinda Spelling en posant une tasse devant Laura. C'est donc un chasseur. Est-ce que vous chassez aussi ?

— Je l'accompagne, oui.

— Vous aimez ça ? Marcher des heures durant, dormir à la belle étoile?

— Non. Pas du tout. Je viens de New York, voyez-vous. Là-bas, je passe mes soirées autrement que devant un feu de camp.

Oui, au théâtre, au cinéma... mais seule. Pour la première fois, elle se rendait compte qu'elle appréciait de partager la vie d'un homme. Même si le destin l'avait mise face à un spécimen aussi atypique que Delaney. Mais n'était-ce pas cette sorte d'être qu'elle avait toujours espéré voir surgir dans son existence si bien ordonnée? Quelqu'un qui l'arrache à sa routine, à son travail trop absorbant? Ce serait bon de s'installer dans une ferme, comme ce jeune couple, d'y vivre à deux en attendant que la famille s'agrandisse...

Hélas, Delaney ne faisait pas partie de ceux qui cherchait l'âme sœur. C'était un loup solitaire. Exactement comme XYZ.

— Vous prenez du lait?

Laura sursauta. Melinda Spelling venait de l'arracher à ses songes.

— Non, merci. Euh... Madame Spelling, je sais que ce qui vous arrive est terrible et vous met dans une mauvaise situation financière. Mais je vous en prie, ne capitulez pas. Le loup ne reviendra pas et il vous reste des brebis qui...

— Comment savez-vous que le loup ne reviendra pas?

Prise au dépourvu, Laura garda le silence. Comment avouer aux Spelling que XYZ n'était venu à leur ferme que parce que Delaney le traquait, qu'il n'avait tué leurs moutons que pour signifier son mépris au chasseur et à sa compagne, que s'ils avaient rebroussé chemin, le loup aurait fait pareil et ne serait pas venu semer le malheur dans leur pré ? C'était par trop invraisemblable. Et pourtant... Il n'avait pas tué poussé par la faim, mais le plaisir de défier ses poursuivants. Pour que les Spelling n'aient plus à le craindre, il fallait qu'ils rentrent à Moosehead Falls. XYZ ferait alors de même.

Apparemment, Delaney en était arrivé à une conclusion similaire, car il lança, lorsqu'il pénétra dans la cuisine :

— Vous allez être satisfaite, Laura : vous n'aurez plus à marcher. Frank va nous raccompagner en ville avec sa voiture.

Ainsi, ils rentraient. Pourtant, elle ne parvenait pas à croire que Delaney s'avoue battu. Sans doute préparait-il déjà mentalement la deuxième manche.

Remerciant Melinda Spelling pour le thé, elle suivit Frank et Delaney jusqu'à un break garé dans la cour.

Le trajet qui avait pris deux jours par la forêt ne dura guère plus de trente minutes en voiture, par la route. Lorsque les premières maisons de Moosehead Falls apparurent, Laura poussa un soupir de plaisir. Encore quelques instants, et elle pourrait prendre une douche, et ensuite s'étendre sur le canapé...

Frank Spelling s'arrêta devant chez Delaney, puis fit demi-tour, et reprit la direction de sa ferme.

— Je vais vous conduire chez votre frère, dit Delaney.

— Parfait. A quelle heure viendrez-vous me chercher demain matin? Car j'imagine que vous n'abandonnez pas définitivement la chasse.

Delaney la regarda d'un air las.

— Laura, je n'ai pas besoin de vous pour courir les bois.

— Nous en avons déjà discuté! A quelle heure, demain matin?

— Si vous voulez me voir, il faudra que vous fassiez le trajet jusqu'au lac du Pélican.

— Jusqu'au... Pourquoi cela? Et d'abord, où est-ce?

— A dix kilomètres au nord. Je serai au bord du lac parce que j'y possède une auberge fermée en cette saison.

Laura le fixa avec des yeux arrondis d'étonnement.

— Une auberge? Vous?

— Eh bien, oui, moi ! De quoi pensiez-vous que je vivais? De mes indemnités de garde-forestier? Elles me laisseraient à peine de quoi m'acheter une pomme par jour. J'ai cette auberge parce qu'à la belle saison, j'y accueille des touristes qui veulent découvrir la nature. J'organise des expéditions de plusieurs jours. Des safaris-photos.

— Vous... vous ne chassez pas tout le temps, alors ?

— Non. Je préfère faire découvrir des animaux vivants plutôt que morts.

— Mais le loup...

— Le loup, je veux sa peau pour venger mon père. C'est tout. Il s'agit d'une affaire entre lui et moi. Mais une fois débarrassé de XYZ, je laisserai en paix ses congénères... normaux, qui n'approchent jamais l'homme. Si votre frère n'avait pas joué à l'apprenti-sorcier, je serais tranquillement chez moi, occupé à peindre.

— Peindre?

— Des tableaux, pas des panneaux publicitaires ou des façades ! Ma parole, vous m'avez pris pour un sauvage, Laura Kincaid.

Il éclata de rire.

— Mais quand vous dites « auberge », vous parlez réellement d'un hôtel?

— Eh oui. Qui emploie deux cuisiniers, des femmes de chambre, mais aussi deux guides de montagne, et un pilote d'hélicoptère pour ceux qui veulent aller se faire déposer très loin, au cœur de la forêt...

Laura n'en croyait pas ses oreilles. Pas une seconde, elle n'avait imaginé Delaney en homme d'affaires gérant un établissement de l'importance de celui qu'il lui décrivait. Le loup solitaire se muait en chef de meute, et elle ne parvenait pas à se faire à cette idée. Elle ne l'avait cru ni liant, ni intégré socialement. Le découvrir à la tête d'une exploitation commerciale qui exigeait qu'il sourie, soit aimable en permanence, à l'écoute de ses clients, la stupéfiait. Et puis, n'avait-il pas parlé de peinture ?

— Je n'arrive pas à vous voir sous l'apparence d'un peintre du dimanche.

— C'est parce que je n'en suis pas un. Mes toiles se vendent fort bien. J'ai même exposé plusieurs fois dans des galeries connues.

Il prenait plaisir à l'étonner. Pourvu que, dans un deuxième temps, l'admiration suive et il serait le plus heureux des hommes. Impressionner Laura Kincaid devenait soudain son but principal. Qu'elle le respecte lui paraissait vital.

Et cette nécessité l'inquiétait. Pourquoi tenait-il tant à intéresser cette jeune femme? Ne s'était-il pas juré que, de sa vie, il n'aurait plus une seule liaison amoureuse, de crainte d'en sortir désespéré?

Si. Et pourtant, voilà qu'il s'entendait offrir :

— Accompagnez-moi donc à l'auberge. Soyez mon invitée.

Il la vit hésiter, comprit qu'elle était tentée.

— Je crois que j'aimerais bien, oui. Mais Marcus... Nous ne pouvons pas abandonner les recherches.

— Nous aviserons demain matin.

— Entendu. Je monte dans ma voiture et je vous suis. Mais j'aurais préféré prendre une douche d'abord.

— Je vous promets de l'eau bien chaude ainsi que des serviettes propres et moelleuses dans la chambre que je vous donnerai. Une suite, en fait. Est-ce que cela vous convainc?

«Suivez-moi!» avait dit Delaney. Elle avait acquiescé, sans envisager qu'il puisse conduire aussi vite sur cette route tortueuse en pleine nuit. Arc-boutée sur son volant, elle négociait les virages avec peine, ses roues mordant parfois le talus ou s'approchant dangereusement du fossé. Elle scrutait les feux arrière de la jeep, craignant de les perdre de vue et de se retrouver égarée au milieu de cette forêt si dense qu'on eût dit, de part et d'autre du ruban de goudron, un rempart noir.

Bon sang, pourquoi Delaney roulait-il comme s'il participait à un rallye ? Evidemment, il était en terrain de connaissance. La moindre courbe, le plus infime dos d'âne, la direction à prendre lors des intersections lui étaient familiers. Mais pour elle qui, habituellement, ne conduisait que dans New York et sa banlieue, c'était là autant de pièges à éviter, sous peine de perdre le contrôle de sa voiture.

Par instants, elle se prenait à regretter d'avoir accepté l'invitation. Elle aurait mieux fait de rester chez son frère. S'il se manifestait, il ne trouverait qu'une porte close et un téléphone muet. La curiosité l'avait emporté sur son inquiétude à propos de Marcus, et elle se le reprochait. Continuer à chercher son frère était une priorité. La pleine lune allait s'élever dans le ciel. S'il avait vraiment réussi à se transformer en loup-garou, il ne tarderait pas à partir en chasse. Ces hurlements qui ressemblaient à des plaintes, elle était quasiment persuadée que ce n'était pas un banal loup qui les avait poussés. Quoique... XYZ n'avait rien d'un loup ordinaire. A plusieurs reprises, il avait fait montre d'une intelligence retorse.

Cet animal existait réellement. Même une profane comme elle avait pu identifier ses empreintes. Impossible de les confondre avec celles d'un autre prédateur. Mais pas une seule fois, il n'avait semblé qu'un deuxième loup l'accompagnait. Donc, Marcus ne se trouvait pas avec lui. Le mystère demeurait entier. Où était-il? Au début, elle avait cru qu'il suivait XYZ, sa créature. Maintenant, elle doutait. Si son frère s'était trouvé dans les parages, ses traces seraient apparues.

Restait donc l'hypothèse que celui que Delaney et elle prenaient pour XYZ fût Marcus... C'était à cause de cette possibilité qu'elle voulait empêcher Delaney de tirer sur la bête. Le loup qui s'était échappé de la cage dans le laboratoire errait peut-être à des kilomètres de Moosehead Falls. Et celui qui était resté dans les environs n'était autre que son frère, dramatiquement métamorphosé...

A cette idée, elle frissonna et, par réflexe, monta l'intensité du chauffage dans la voiture. Pourtant, elle ne tremblait pas de froid, mais de peur. Elle se sentait si seule pour affronter son problème... Delaney s'était finalement laissé convaincre par les écrits de Marcus. Il admettait dorénavant que l'apparence et le cerveau de XYZ aient pu être modifiés, mais pas que le jeune scientifique soit devenu un loup-garou. De cela, il ne démordait pas. Elle en était réduite à réfléchir par elle-même, et son trouble s'accroissait d'heure en heure.

Comment savoir ce qu'avait fait Marcus après avoir quitté la maison ? Elle aurait dû aller à la bibliothèque pour consulter les livres traitant des loups-garous. Mais Moosehead Falls était une si petite commune que les seuls volumes mis à disposition du public étaient sans doute des romans et des traités de chasse. A New York, elle aurait pu compulsé des dizaines d'ouvrages...

Inutile de s'attarder sur ce regret : elle n'avait pas le temps de faire un aller-retour. La pleine lune finissait demain. Et puis maintenant, le village était loin derrière elle. Selon Delaney, son hôtel se situait à une quinzaine de kilomètres. Mais c'était faux. Ils roulaient depuis déjà une demi-heure et... il venait d'emprunter un chemin forestier sur sa gauche ! Heureusement qu'il avait mis son clignotant, sinon elle ne s'en serait pas rendu compte, perdue comme elle l'était dans ses pensées.

Elle s'engagea à son tour sur la voie de terre battue et, quelques centaines de mètres plus loin, découvrit l'auberge.

Construite au sommet d'une colline d'où la vue devait être merveilleuse dans la journée, elle était illuminée par de puissants projecteurs. Tout en longueur, avec ses murs de rondins et de granité, elle avait indéniablement belle allure. Elle évoquait une immense maison de trappeur. Deux voitures étaient garées devant le vaste perron abrité d'un auvent. Delaney immobilisa sa jeep à côté des autres véhicules, et Laura l'imita.

Elle ne quitta pas tout de suite son siège, prenant le temps d'examiner la maison. Si Delaney avait voulu l'impressionner, il avait réussi. Un hôtel de grande classe, voilà ce que possédait celui qu'elle avait pris pour un sauvage !

— Vous êtes vraiment propriétaire de tous ces bâtiments ? demanda-t-elle après être descendue de voiture.

— Oui. Avec mon banquier... Venez.

Gravissant les marches du perron à sa suite, elle entra dans le hall. Mon Dieu ! que c'était beau ! Bois cirés, cuivres, canapés de cuir, lampes Tiffany... rien ne manquait pour créer une ambiance chaleureuse. La décoration était à la fois rustique et luxueuse, sans ostentation et d'un goût exquis.

Delaney s'était glissé derrière le comptoir de la réception. Le dos tourné, il examinait les clés — une douzaine — suspendues au tableau. Il en décrocha une.

— Je vous donne la suite numéro quatre, dit-il. En plus de la chambre, vous disposerez d'un petit salon avec une cheminée. Georges va vous y allumer un feu. Pendant ce temps, sa femme Lucy va nous préparer à dîner. Retrouvez-moi à la salle à manger dans trois quarts d'heure. Lucy va vous apporter des vêtements de rechange et s'occupera de nettoyer les vôtres.

Laura hocha la tête en silence, puis se dirigea vers le couloir qui, à l'évidence, conduisait aux chambres. La porte numéro quatre se trouvait tout au bout. Elle ouvrit le battant et chercha le commutateur. Après l'avoir actionné, elle découvrit une pièce à l'ameublement ravissant, composé d'un lit aux montants de cuivre, d'une commode en sapin naturel, et d'une armoire assortie. Le parquet disparaissait presque entièrement sous des tapis de haute laine aux discrets motifs floraux qui rappelaient ceux des rideaux et de la courtépointe. L'ensemble fleurait bon la cire à la lavande.

Elle avisa une petite porte. Sans doute donnait-elle sur le petit salon dont avait parlé Delaney. Elle la

poussa et pénétra effectivement dans une pièce au plafond de poutres apparentes, comportant une cheminée, un canapé et deux fauteuils. Devant l'âtre, des peaux de bête et plusieurs coussins invitaient à s'étendre. Elle revint dans la chambre, la traversa et entra dans la salle de bains. Rien n'y manquait. Pas plus les serviettes moelleuses que les petits savons d'hôte, ni les eaux de toilette et les sels. Elle regarda avec envie la grande baignoire d'angle et se prit à rêver d'un bain moussant.

Elle commençait à se déshabiller quand on frappa à la porte. En hâte, elle renfila son T-shirt.

— Entrez.

Une dame entre deux âges, petite et boulotte, s'avança vers le lit, une pile de vêtements sur le bras. Elle déposa sa charge, puis sourit à Laura.

— Bonjour. Vous êtes la petite amie de M. Thomas?

— Oh, non, je ne suis pas sa petite amie. Je m'appelle Laura Kincaid. Je suppose que vous êtes Lucy?

— Oui. Je vous ai apporté quelques habits. Ma petite-fille en laisse toujours ici, ça lui évite d'apporter des valises quand elle vient nous rendre visite. M. Thomas m'a dit que vous étiez à peu près de la même taille.

Tout en parlant, elle avait déplié une jupe courte, plissée, un chemisier blanc à col rond et un chandail aux motifs rebrodés. A la vue de ces effets, Laura arrondit les yeux de stupéfaction.

— Quel âge a votre petite-fille, Lucy ?

— Seize ans.

Evidemment. Il ne manquait que des socquettes blanches pour parfaire la tenue d'écolière... Mais elle n'allait pas faire la fine bouche. Son T-shirt et son jean étaient sales et l'idée de les remettre après son bain lui était insupportable.

— Tenez, il y a aussi ces jolis mocassins, pointure trente-neuf.

Laura ne put s'empêcher de rire. Elle ne s'était pas vue dans ce genre de tenue depuis le lycée. Mais par chance, son poids n'avait pas varié d'un iota. Elle entrerait sans peine dans les vêtements de la jeune fille.

— Donnez-moi vos affaires, mademoiselle Kincaid. Je vais les nettoyer. Vous avez un peignoir dans le placard de la salle de bains.

Se dissimulant derrière la porte entrouverte, Laura. se déshabilla.

— Tout sera prêt demain matin. Je connais M. Thomas, il risque de vouloir partir à la chasse dès l'aube. D'après ce que j'ai compris, la bête qu'il traque depuis deux jours lui joue des tours. Mais il l'aura. Il gagne toujours. Quoique... un loup, ce n'est pas un gibier courant. C'est malin, et rapide. On le croit là et il est ailleurs. Ainsi, hier soir, j'ai entendu de drôles de plaintes. C'était la première fois et j'en ai eu la chair de poule. Georges m'a dit que ce devait être un loup. C'est très bizarre. Jamais on n'en a eu dans le coin avant.

Laura sursauta. Ce ne pouvait pas être XYZ que Lucy avait entendu, puisqu'il était resté à proximité

du chalet du père de Delaney. Marcus? Oh, Mon Dieu... Mais pourquoi se serait-il autant éloigné de sa maison ? Parce qu'il avait pressenti qu'elle viendrait à l'auberge? Absurde. Elle-même l'ignorait jusqu'au moment où Delaney l'avait invitée.

Tout à ses réflexions, elle ne se rendit pas compte tout de suite que Lucy avait quitté la chambre. Elle se glissa dans la baignoire pleine d'eau merveilleusement chaude dans laquelle elle avait généreusement versé des sels, puis s'allongea et ferma les yeux. Voilà comment elle concevait une expédition de chasse. Avec des haltes non pas dans des refuges inconfortables, mais dans des hôtels quatre étoiles! Dommage que Delaney lui ait demandé de descendre dîner à la salle à manger. Elle aurait apprécié de se faire servir dans la chambre. Elle aurait pu rester en peignoir au lieu d'enfiler ces vêtements de gamine.

Hélas, elle n'était pas une cliente de l'hôtel, mais l'invitée de Delaney. Elle se devait donc de lui obéir.

En soupirant, elle s'habilla, puis se regarda dans la glace en pied. Seigneur... Il ne lui manquait que des couettes. Si seulement elle avait pu se maquiller. Cela l'aurait fait paraître plus âgée. Mais sa trousse était restée chez Marcus. Elle n'avait même pas de rouge à lèvres.

Dans ce cas, autant assumer jusqu'au bout!

Elle releva ses cheveux en queue-de-cheval et les noua avec l'une des faveurs qui entouraient la boîte de savonnettes. Maintenant, elle paraissait vraiment avoir seize ans.

Amusée, elle quitta la suite et longea le couloir. Elle entra dans la salle à manger, impatiente de découvrir quelle serait la réaction de Delaney, mais il n'y avait personne. Une seule des tables était dressée, sans doute à leur intention. Au passage, elle admira la nappe de linon qui descendait jusqu'au sol, la vaisselle de porcelaine et l'argenterie. Elle remarqua aussi le chandelier. Aurait-elle droit à un vrai repas pris à la douce lumière des bougies? Elle l'espérait. Elle avait eu son content de sandwichs avalés sur le pouce depuis quarante-huit heures.

— M.Thomas est dans son bureau, annonça une voix qu'elle ne connaissait pas.

Pivotant sur elle-même, elle se trouva face à un homme de petite taille mais à la carrure imposante. Sa figure tannée, sa peau bronzée, trahissaient une vie passée au grand air.

— Je suis Georges, enchaîna-t-il. Bienvenue à l'auberge.

— Merci. Où se trouve le bureau?

— Suivez-moi.

Georges la pilota à travers une partie de l'hôtel dans laquelle elle n'avait pas encore pénétré. Puis il s'immobilisa devant une porte marquée « Privé ».

Elle frappa quelques coups sur le battant.

— Entrez!

Delaney était assis derrière un imposant bureau de chêne, un ordinateur portable ouvert devant lui et

le téléphone à la main. Lui aussi s'était changé, et sa métamorphose laissa Laura sans voix. Plus de treillis par-dessus un jean et une chemise de trappeur, mais un blazer de velours prune sur une chemise de soie blanche. Et finis, les cheveux en désordre hâtivement repoussés en arrière de la main. Ils étaient bien lissés, séparés par une raie parfaitement nette, tandis que la fragrance d'une délicate eau de toilette flottait dans l'air.

D'un signe, il indiqua à Laura de s'asseoir, puis revint à sa communication. Elle s'installa alors dans l'un des deux fauteuils de cuir de style Chesterfield placés devant le bureau.

— Non, shérif, je n'abandonne pas, disait-il. Ne serait-ce que pour que l'assurance des Spelling prenne en compte la réalité de ce loup. Si on ne peut pas la prouver, leur agent prétendra qu'il s'agit d'un chien errant et qu'ils n'ont qu'à retrouver ses propriétaires pour se faire dédommager. Après un silence, il reprit :

— Randall, vous me connaissez, je ne déclare jamais forfait. Dussé-je y passer des mois, j'aurai cette bête. Oh, à propos... Non. Je m'exprime mal. Il n'y a pas de rapport mais, avez-vous du nouveau concernant Marcus Kincaid ? Rien ? Et les battues, quand les organiserez-vous ? Quoi ? Oh, allez au diable !

Il raccrocha violemment, puis se tourna vers Laura.

— Pas de battues. Randall prétend que votre frère étant adulte, il a le droit de disparaître si bon lui semble. Et il persiste à dire qu'il n'existe pas de lien entre sa disparition et les actes de vandalisme commis dans la maison. Il s'entête à affirmer que des gamins désœuvrés ont pénétré dans les lieux après le départ de Marcus. Je suis désolé, Laura. Nous avons affaire à un policier borné. Il ne réagira que dans un mois, délai légal pour juger qu'une absence est anormale. Pour l'instant, selon lui, Marcus se balade dans la forêt avec son fusil.

— C'est bien ce que j'avais compris après avoir discuté avec lui. Il n'entreprendra rien.

Elle marqua un temps, puis ajouta à voix basse :

— Il n'y a que vous qui puissiez faire quelque chose.

— Laura, je vous ai déjà expliqué que je cherchais un loup, un vrai loup, et non pas un homme qui se serait inoculé une maladie appelée lycanthropie. Je n'y crois pas une seconde. Mais j'admets que ma traque peut faire d'une pierre deux coups. Qui sait si, à force de battre les bois, nous ne finirons pas par découvrir votre frère ?

— C'est là-dessus que je table.

Il repoussa son fauteuil et se leva.

— Excusez-moi pour ce mauvais jeu de mots, mais à propos de table, j'aimerais que nous allions dîner.

Laura sourit et se leva à son tour. La décontraction de Delaney la surprenait agréablement.

Il contourna le bureau et lui offrit son bras.

— Je crains de commettre une infraction en invitant une adolescente, ajouta-t-il après un coup d'œil à la jupe plissée qui dévoilait les genoux de Laura. Je n'aimerais pas être accusé de détournement de mineure.

— Vous avez l'autorisation de mes parents ! riposta Laura en riant.

— Dans ce cas, plus de problème.

Il l'escorta jusqu'à la salle à manger. Là, devant la table dressée pour deux, il la fit s'asseoir, puis prit place en face d'elle. Les bougies étaient allumées et un bouquet de roses trémières avait été disposé au centre de la nappe. Un instant plus tard, Lucy servait un potage au cresson aussi léger que goûteux, ainsi que put le constater Laura dès la première cuillerée.

— Délicieux. Lucy semble être une excellente cuisinière.

— Attendez de déguster son rôti de veau farci aux champignons.

— C'est elle qui fait face à tout lorsque l'hôtel est complet ?

— Oui. J'embauche deux aides, mais c'est elle qui cuisine. Et elle prépare les paniers de pique-nique, ainsi que les denrées pour ceux qui partent en expédition plusieurs jours d'affilée. Georges s'occupe de l'approvisionnement. Uniquement des produits frais, qu'il achète dans les fermes environnantes. Nos clients le savent et en sont fort satisfaits.

— En saison, combien avez-vous d'employés ?

— Une douzaine. Ils sont logés dans de petits bungalows situés derrière l'hôtel. Georges et Lucy sont les seuls qui restent ici à l'année. Quant à moi, je viens le plus souvent possible. J'aime la paix qui règne ici. Et puis, je me sens en famille.

— Pourtant, jusqu'à la semaine dernière, vous aviez votre père...

— Si l'on peut dire. J'allais le voir chaque week-end. Je lui faisais ses courses et je venais vérifier que tout allait bien. Mais en réalité, tout allait de travers : il était ivre du matin au soir.

— Etait-il alcoolique depuis longtemps ?

— Il a toujours eu un penchant pour la bouteille. Mais il ne s'est vraiment mis à boire que lorsque je me suis engagé dans les Marines. Livré à lui-même, dégagé de toute responsabilité, il a succombé à ses démons. Pourtant, il a toujours été un bon père. Ma mère étant morte quand j'avais six ans, c'est lui qui m'a élevé. Avec affection et gentillesse. Je n'ai rien à lui reprocher, et il me manque beaucoup. Je voulais qu'il s'installe ici. J'aurais été plus tranquille de le savoir sous surveillance, mais il n'a jamais accepté : il voulait rester chez lui, dans sa ferme, avec ses brebis. Et c'est pour les sauver qu'il est mort. Pour les protéger du loup, il est resté dehors des heures durant par un froid polaire, et il a eu un arrêt cardiaque.

Delaney baissa soudain la tête, et Laura comprit qu'il était submergé par l'émotion. Sans réfléchir aux conséquences que pourrait avoir son geste, elle tendit la main par-dessus la table et la posa sur la sienne.

— Delaney, je comprends votre tristesse. Perdre son père est affreusement douloureux. J'imagine ce que vous ressentez, parce que la disparition de mon frère représente, pour moi, une torture de chaque instant.

Il leva sur elle un regard humide qui la bouleversa.

— Je survivrai, Laura, affirma-t-il. Je suis un grand garçon. Mais il faut que je tue ce loup, sinon je ne connaîtrai pas la paix.

— La tâche paraît difficile, si j'en crois ce que nous avons vécu ces deux derniers jours.

— Effectivement. Il devance nos mouvements, et prend bien garde de ne pas commettre la moindre imprudence. Avec n'importe quel autre loup, je me serais contenté d'installer des appâts et d'attendre. Un bon quartier de bœuf et le tour aurait été joué. Mais si l'animal est bien ce XYZ, nous ne sommes pas au bout des difficultés. En principe, un loup a un territoire et n'en sort guère que poussé par la faim, lorsque les proies viennent à manquer, à l'arrivée de l'hiver par exemple, ou en cas de sécheresse. Si XYZ s'était installé aux alentours de la ferme des Spelling, je leur aurais proposé de laisser la carcasse d'une de leurs malheureuses brebis dans le pré, puis je me serais construit un affût et j'aurais patienté jusqu'à ce que le loup vienne manger. Mais XYZ est un sacré lascar. Il ne tombera pas dans le panneau. De surcroît, il n'a pas de gîte dans le coin, puisque nous avons vu ses traces où que nous allions.

— Lucy m'a dit qu'elle avait entendu d'étranges hurlements, la nuit dernière. Mais il ne peut s'agir de notre loup, puisque celui-ci se trouvait à proximité du chalet de votre père.

— Elle m'a parlé de ça, oui. Contrairement à ce que vous pensez, l'animal peut fort bien être XYZ. A vol d'oiseau, le chalet n'est guère à plus de huit kilomètres. Une promenade de santé pour un loup. Il peut couvrir cette distance en quarante-cinq minutes.

— Donc, il aurait fait l'aller-retour dans la nuit?

— Probablement. Il est venu humer l'air. Il savait que nous viendrions ici.

— Delaney, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Vous refusez la possibilité que mon frère se soit changé en loup, mais vous pensez que XYZ possède un don — appelons ça un sixième sens — qui lui permettrait de deviner ce que nous allons faire avant même que nous y ayons songé. Avouez que c'est curieux.

— Hmm. Disons que je conçois qu'une bête puisse être extraordinairement intelligente et intuitive, mais pas qu'un homme puisse se changer en bête.

Laura poussa un lourd soupir.

— Je suis désolée que vous ne partagiez pas mon point de vue, Delaney. Si vous connaissiez mon frère, vous sauriez qu'il est capable de réaliser des prodiges. Pour le meilleur et pour le pire, d'ailleurs.

— Ecoutez, Laura, je ne veux pas vous offenser en vous traitant d'utopiste, mais je crois que vous avez lu trop de romans. D'ailleurs, votre frère vous en a fait implicitement le reproche...

Laura se crispa. Ce que lui disait Delaney était exact. Du moins, partiellement, car si elle avait quelque chose à se reprocher, ce n'étaient pas ses lectures, mais le fait de les avoir racontées à Marcus au temps de son enfance. C'était elle qui lui avait induit les hantises dont il souffrait. A une époque où son cerveau était malléable, alors qu'il était incapable de faire la part entre le réel et l'imaginaire. Mais il semblait si heureux qu'elle lui narre toutes ces histoires ! Chaque soir, il en demandait une nouvelle, et quand elle le voyait frémir, elle pensait que c'était de plaisir. A plusieurs reprises, elle avait tenté d'abandonner sorcières, vampires et loups-garous au profit de Robin des Bois ou Zorro. Mais ébranlée par ses protestations et ses supplications, elle avait cédé et les monstres étaient revenus. Si elle avait su les dégâts qu'elle faisait dans cet esprit immature... Oh, Seigneur, si elle avait su...

— Laura, je suis désolé d'avoir remué le couteau dans la plaie.

— Ne vous excusez pas. Et croyez bien que je m'en veux à mort d'avoir si mal influencé mon frère. Mais je n'étais qu'une gamine, et les enfants sont souvent attirés par les légendes morbides. Après tout, les contes de fées qu'on leur raconte lorsqu'ils sont petits ne sont guère plus charmants que l'histoire de Frankenstein. Les psychanalystes se sont d'ailleurs penchés dessus et ont dit que cela permettait aux gosses de rationaliser leurs peurs et de canaliser leurs angoisses.

— C'est vrai. N'empêche que votre frère a mal réagi.

Laura jugea que Lucy arrivait à point avec le dessert : elle allait pouvoir changer de sujet de conversation.

— J'adore les myrtilles ! lança-t-elle en découvrant le gâteau couronné de petites baies noires.

Elle se servit une large part, puis but une gorgée de vin. Delaney s'était mis en frais pour elle : cuisine raffinée, vins rares... Décidément, l'image d'homme des bois un peu rustre qu'elle s'était faite de lui se révélait totalement fausse. Car non content d'avoir la classe d'un prince, il en avait le charme et la beauté altière.

Le regardant à la dérobée pendant qu'il piquait un morceau de gâteau au bout de sa fourchette, elle ne put s'empêcher d'éprouver un délicieux frisson. Sa bouche avait un goût sucré. Ce serait si agréable de la goûter de nouveau...

Et puis, il y avait ses mains. Grandes, puissantes, à la peau dorée recouverte d'un duvet blond à peine visible. Par leur finesse, les doigts contrastaient avec l'impression de force qui s'en dégageait. C'étaient des doigts de pianiste, longs et déliés.

Elle se prit à rêver qu'il les glisse dans ses cheveux, puis sur sa nuque, qu'il caresserait longuement, avant de descendre vers ses épaules. Il en entourerait l'arrondi de sa paume tiède tandis qu'elle se pencherait vers lui, lui offrant ses lèvres. H s'en emparerait et... Oh, Seigneur, assez de fantasmes ! Elle ne se trouvait pas dans cette auberge pour y partager une nuit d'amour avec un amant. Elle était là parce qu'elle ne voulait pas quitter Delaney le chasseur d'une semelle, de crainte qu'il ne tire sur Marcus. Tant que son frère n'aurait pas été retrouvé, elle laisserait sa vie entre parenthèse, ne songerait pas à elle, repousserait ses désirs.

Oui, mais... dès que Marcus serait enfin là, elle n'aurait plus de raison de rester à Moosehead Falls.

Elle rentrerait à New York.

Quelles que soient les circonstances, il ne se passerait rien entre elle et Delaney.

Laura repoussa les couvertures et s'assit sur le lit. Il faisait trop chaud dans la chambre. Cela l'empêchait de s'endormir, en dépit de la fatigue qu'elle ressentait. Une heure durant, elle s'était tournée et retournée entre les draps, à la recherche d'une position confortable qui détendît ses muscles contractés. En pure perte. La sensation d'avoir été rouée de coups ajoutée à la touffeur qui régnait dans la pièce la tenaient éveillée. L'inquiétude, aussi.

Elle ne cessait de songer à Marcus. Qu'était-il devenu? Il n'avait pas pu disparaître de la surface de la Terre sans laisser de traces !

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Là, les mains plaquées sur la vitre, elle scruta la nuit étoilée. La pleine lune baignait la forêt d'une clarté laiteuse. On y voyait presque aussi clair qu'en plein jour.

Si Marcus se déplaçait dans les sous-bois, quelqu'un finirait par l'apercevoir. Exactement comme le père de Delaney avait vu XYZ. Mais il fallait espérer qu'il n'y aurait pas d'autre mort d'homme à cause du loup-garou.

Elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur. Si Marcus était vraiment atteint de lycanthropie, il était dangereux. Poussé par la faim, ou l'attrait du sang, il pouvait mordre, déchirer des chairs, infliger de graves blessures...

Alors elle songea aux Spelling. Pourvu que Frank ne se mette pas en tête d'éradiquer le prédateur de ses brebis et ne passe pas la nuit à le guetter. Ce ne serait peut-être pas XYZ qui surgirait devant lui, mais une autre créature, infiniment plus redoutable.

Une vision traversa son esprit. Celle du jeune Frank, la gorge arrachée, gisant dans son pré au milieu de ses moutons. Elle la chassa en secouant la tête. Non, Marcus ne pouvait pas commettre une telle folie. Dans son cerveau d'humain devait subsister une intelligence intacte, avec la notion du bien et du mal. Il ne s'attaquerait à personne. Sagement, il se terrait quelque part, attendant la fin de la pleine lune pour rentrer chez lui et se soigner. Ensuite, plus aucun élément ne l'attirant à l'extérieur, il resterait cloîtré dans le laboratoire jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'antidote à son mal.

Pour l'élaborer, il fallait que XYZ soit tué, hélas. Marcus aurait sans doute besoin de procéder à de nouvelles expériences à partir du sang et de l'ADN du loup. Elle avait donc tort d'empêcher Delaney de tirer sur l'animal. Mais elle s'obstinait parce que la possibilité — oh, infime, elle en convenait — que Marcus et XYZ ne soient qu'une seule et unique créature ne quittait pas son esprit.

Portée par une vague d'angoisse, elle décida de sortir et d'aller écouter les bruits de la nuit. Qui savait si elle ne percevrait pas un souffle, une plainte, un appel au secours? Lucy avait affirmé avoir entendu d'étranges hurlements la veille.

La chambre se trouvant au rez-de-chaussée, la porte-fenêtre s'ouvrait sur une petite terrasse. De là, si elle enjambait la barrière basse qui la délimitait, elle pourrait marcher jusqu'à la lisière de la forêt.

Elle enfila le peignoir de bain et fut dehors quelques secondes plus tard. Le froid la saisit aussitôt et elle serra autour d'elle les pans du vêtement. Puis elle s'approcha de la barrière.

Delaney sursauta. Le chuintement qu'il venait d'entendre, c'était celui produit par le coulisement d'une baie vitrée. Et il provenait de l'arrière de la maison. Or une seule chambre était occupée dans ce secteur. Celle qu'il avait donnée à Laura.

D'un bond, il fut hors du lit. Il sortit sur sa propre terrasse et balaya du regard la pelouse qui entourait les bâtiments. Laura marchait lentement sur l'herbe, en direction des bois. Enveloppée dans son peignoir blanc, elle évoquait un fantôme.

Mon Dieu, il ne pouvait pas la laisser s'approcher de la forêt. Le danger était trop grand ! La gorge nouée par l'anxiété, il courut la rejoindre.

Lorsqu'il surgit devant elle, elle plaqua une main sur sa poitrine.

— Oh, c'est vous... Vous m'avez vraiment fait peur!

— Oui, c'est moi. Mais c'aurait pu être le loup, y avez-vous songé?

Elle baissa la tête.

— J'y ai songé, oui, murmura-t-elle. En fait, c'était même ce que j'espérais.

— Mais vous êtes folle !

Du bout de l'index, il lui releva le menton et scruta son expression. Et comprit tout quand il lut l'espoir sur ses traits.

— Vous vouliez vraiment que la bête vienne vers vous, c'est ça? Parce que vous persistez à croire que c'est votre frère! Oh, Mon Dieu, Laura, votre comportement est suicidaire ! XYZ est un loup, un vrai. Marcus ne se cache pas sous son apparence. Et le sort qui vous attend s'il se jette sur vous sera terrible.

Il glissa son bras sous le sien et l'amena à pivoter sur elle-même.

— Venez, Laura. Rentrons.

Elle ne résista pas et, quelques instants plus tard, il l'aidait à enjamber la barrière de sa propre terrasse.

Une fois à l'intérieur, elle s'immobilisa derrière la vitre.

— Je sais que mon attitude vous paraît aberrante, Delaney, aussi ne m'efforcerai-je plus de vous convaincre que Marcus a mené avec succès son épouvantable expérience. Mais vous ne m'empêcherez pas d'essayer d'entrer en contact avec lui. J'aime trop mon frère pour l'abandonner.

— Si, je vous en empêcherai... comme ça.

D'un bras ferme, Delaney entoura les épaules de Laura et l'attira contre lui. Elle se crispa, et il crut qu'elle allait le repousser. Alors, il se pencha sur son visage et posa ses lèvres sur les siennes.

Dans un premier temps, elle les garda serrées. Elle ne voulait pas de ce baiser, elle ne voulait pas que Delaney se serve de sa séduction pour la contraindre à rester auprès de lui. Il fallait qu'elle sorte, qu'elle guette Marcus et... Seigneur, comme la chaleur de cette bouche était excitante. Ne pouvait-elle, oh rien qu'un peu, la laisser se communiquer à la sienne. Un baiser n'engageait pas à grand-chose. Elle pourrait l'interrompre quand elle le souhaiterait.

A condition qu'il retire sa main de l'échancrure de son peignoir : ce contact la troublait tant qu'elle se sentait flageoler sur ses jambes. Mais cette caresse aussi, elle pouvait la faire cesser. Il suffisait qu'elle se recule d'un pas et resserre les deux pans de tissu autour de sa poitrine.

L'ennui, c'était qu'il avait posé sa main sur son sein, dont elle sentait durcir la pointe. Non, son corps n'allait pas la trahir! Il resterait indifférent et froid.

Mais dans ce cas, pourquoi ressentait-elle cette exigence au creux de son ventre, pourquoi percevait-elle ces battements de cœur désordonnés dans ses tympan? Et pourquoi sa main s'insinuait-elle sous le haut du pyjama de Delaney ?

Comme dédoublée, elle se regardait agir. Et comprit qu'elle ne saurait résister au désir qui l'envahissait. Elle avait envie de consteller de petits baisers la peau de Delaney. Avec gourmandise, elle posa ses lèvres au creux de son cou et le titilla du bout de la langue. Une saveur sucrée se répandit dans sa bouche, tandis qu'un parfum viril de musc et d'herbe humide montait à ses narines. Puis elle laissa courir ses doigts le long du dos de Delaney, et sentit frémir ses muscles durs. Cette étreinte était trop exquise pour qu'elle y mît un terme. Ces baisers recelaient tant de promesses de bonheur qu'elle ne pouvait plus revenir en arrière. Emportée par une vague de désir, elle se pressa contre ce corps d'homme, dur et doux à la fois, et se rendit compte qu'il partageait son excitation. Il s'était fait exigeant, plaquant ses reins contre les siens, embrasant tous ses sens. Alors, à pas lents, elle le contraignit à une danse amoureuse dont l'aboutissement serait le lit.

Dans ce qui évoquait un slow langoureux, étroitement enlacés, leurs bouches scellées l'une à l'autre, ils basculèrent sur la courtepoincte.

Insoucieuse de la clarté de la lune qui baignait la chambre, Laura se débarrassa du peignoir, révélant son corps nimbé de nacre. Puis elle s'agenouilla au-dessus de Delaney. Ses seins frôlaient son torse, effleuraient le fin duvet doré de sa poitrine. Il avait posé ses mains viriles de part et d'autre de ses hanches et les faisait osciller avec une lenteur voluptueuse. Puis il les amena contre les siennes. Là, elle put prendre la mesure de son désir. Impérieux, puissant, il la troubla si fort qu'écartant les coudes, elle se fit pesante sur lui. Un râle lui échappa quand, de la bouche, il se mit à suivre l'arrondi de son épaule avant de s'arrêter à la naissance de son cou. D'une rotation du bassin, il la renversa sur le côté, lui bloqua les poignets d'une main ferme, puis reprit la lente progression de ses baisers. Frémissante, elle s'abandonna aux sensations étourdissantes qu'ils déclenchaient.

Qu'il l'empêche de le toucher en retour décuplait son plaisir. Elle gémissait, s'arc-boutait contre lui, vibrant comme une corde tendue. Elle haletait sous le contact de ces lèvres brûlantes qui semblaient

déterminées à ne pas omettre la moindre parcelle de sa peau, la plus intime partie de son corps. Et brûlait de pouvoir rendre la pareille. Delaney dut le comprendre, car il lui libéra les mains. Avidement, elle les laissa partir à la découverte de ce superbe corps d'homme qui tremblait de désir. Elle caressa le dos aussi lisse que du satin, la cambrure des reins, la concavité du ventre. Puis elle enserra la taille à la finesse presque féminine, et l'attira vers elle. Alors, emprisonnant ses jambes entre les siennes, elle s'arqua, pour qu'il comprenne qu'elle était prête à le recevoir. Elle renversa la tête en arrière afin que son souffle haletant puisse s'exhaler, et attendit une fraction de seconde, comme suspendue dans l'air.

Un cri lui échappa quand il vint en elle. Cri de bonheur, cri d'extase, cri d'amour... elle se rendait compte qu'elle exprimait les sensations les plus profondes de son être par cette exclamation. Et aussi, que jamais elle ne les avait éprouvées aussi intensément.

Le plaisir afflua en elle par vagues. Elles montaient, telle une marée de jouissance, refluaient, et la submergeaient encore, chacune plus puissante que la précédente. Jusqu'à l'instant où elle se sentit comme portée par un raz-de-marée. Ce qu'elle éprouva alors fut si fort qu'elle ramena sa tête vers Delaney et chercha ses lèvres pour lui dire par le biais d'un baiser qu'elle était heureuse et qu'elle l'aimait. Elle fouilla sa bouche si profondément que la respiration lui manqua. Il lui semblait voir des étoiles filantes, des couleurs époustouflantes tant par leur éclat que par leur brillance. Elle vogua sur une mer de félicité jusqu'à ce que l'ultime déferlante d'extase la ramène sur la rive de l'apaisement et l'y dépose avec douceur. Là, son cœur ralentit ses battements, les derniers spasmes du plaisir s'éteignirent, et elle soupira profondément.

Sa main se posa sur le torse mouillé de transpiration de Delaney. Il la prit, la porta à ses lèvres et en embrassa les doigts les uns après les autres.

— Merci pour ce bonheur, Laura.

Elle le sentit s'agiter contre elle.

— Il faut que je me lève, annonça-t-il.

Joignant le geste à la parole, il roula au-dessus d'elle, puis se dressa devant le lit dans sa splendide nudité.

— Où vas-tu? demanda-t-elle dans un murmure.

— Chasser.

Elle se redressa contre les oreillers, puis s'étira.

— Je t'accompagne. Attends-moi.

— Ce n'est pas la peine. Je vais emporter ta carabine à seringues. Je te promets que c'est d'elle que je me servirai en priorité si je vois ce damné loup.

— C'est vrai? Tu me le jures?

— Je te le jure.

Bien que seulement à demi convaincue, elle se rallongea. Elle était trop délicieusement épuisée pour quitter le lit.

— Bien. A demain matin, alors, dit-elle d'une voix ensommeillée.

Delaney n'avait pas menti. Il avait emporté la carabine armée de seringues hypodermiques, mais il l'avait mise en bandoulière sur son épaule. C'était son fusil qu'il tenait à la main, sécurité débloquée. Il n'allait pas prendre de risque pour satisfaire aux lubies de Laura. La thèse selon laquelle Marcus était devenu loup lui paraissait toujours aussi fumeuse. L'animal qu'il pistait était un vrai loup et non un homme métamorphosé. Les loups-garous n'existaient pas.

Il se le répéta pour la énième fois, tout en faisant taire la petite voix qui lui disait que Marcus Kincaid avait peut-être réussi son expérience. De toute façon, il n'avait pas à l'écouter car, s'il épargnait la bête, l'un des chasseurs de Moosehead Falls se chargerait de la tuer. Avertis par les Spelling, ils avaient dû d'ores et déjà organiser des battues. Les jours de XYZ étaient comptés. Et il voulait être celui qui l'abattrait. Entre le loup et lui, c'était une affaire personnelle. Il ne souhaitait pas la mort de l'animal à cause des brebis. C'était dans les gènes d'un loup d'égorger des moutons.

En revanche, il ne lui pardonnait pas d'avoir causé la mort de son père. S'il avait la possibilité d'endormir XYZ, il le ferait. Mais s'il n'avait d'autre solution que le tuer parce que sa propre vie se trouvait en péril, alors il l'abattrait. Sans état d'âme. Ensuite, Laura n'aurait qu'à le faire autopsier pour obtenir les réponses aux questions qu'elle se posait.

Il savait néanmoins que la jeune femme serait désespérée s'il lui annonçait que le loup était mort, et cela le perturbait. Il ne voulait pas qu'elle soit malheureuse. Il tenait trop à elle désormais. En dépit de sa détermination à ne plus jamais tomber amoureux, voilà que son cœur avait flanché. Laura était entrée dans sa vie, allait en sortir d'ici peu, car il ne représentait qu'un intermède dans son existence de citadine déracinée, et lui resterait dans son coin isolé à pleurer son amour perdu.

De rage, il se mordilla l'intérieur de la joue. Quel gâchis ! En quelques jours, Laura avait saccagé le semblant de sérénité qu'il était parvenu à instaurer. Après son départ, plus rien ne serait jamais pareil. Les arbres ne lui sembleraient plus aussi verts, le ciel aussi bleu, le lac aussi limpide. Il n'aurait, de nouveau, plus goût à rien.

Mais pour l'instant, elle était encore là. Elle l'attendait à l'hôtel, confiante, persuadée qu'il ne tuerait pas le loup. Si elle avait su qu'il se préparait à la trahir...

Non. Il n'était pas ce genre d'homme de peu de parole.

Il s'immobilisa quelques instants. Le temps de passer le fusil sur son épaule et de prendre l'inoffensive carabine à la main. Puis il s'enfonça dans la forêt.

L'arôme du café guida Laura jusqu'à la salle à manger. La table de la veille était dressée pour le petit déjeuner, et Delaney y était installé, en treillis, coiffé de son inévitable casquette.

— Bien dormi? demanda-t-il en souriant.

— Oh, oui ! Quelle heure est-il ?

— 7 heures. Je rentre à l'instant.

L'expression de Laura trahit aussitôt son angoisse.

— Alors?

— Alors, rien. Mais il a rôdé autour de l'auberge. J'ai relevé ses empreintes. Et il s'est livré à un véritable massacre pendant la nuit. Des lièvres, des mouffettes, un chevreuil, des ragondins... C'était affreux. Il y avait des cadavres déchiquetés partout dans la forêt. Massacrés pour le plaisir. Et abandonnés à découvert, comme s'il avait fait en sorte que je les voie. Cela m'a brisé le cœur. Et plongé dans l'angoisse. Parce que j'ai eu peur de découvrir les restes d'un être humain.

Laura plaqua une main sur sa bouche, l'air épouvantée.

— Mon Dieu... Je n'avait pas pensé à ça.

— Depuis le début, pourtant, il est évident que le loup risque de s'attaquer à quelqu'un. Pourquoi crois-tu que, hier soir, quand je t'ai vue t'aventurer seule en direction des bois, je suis venu te chercher ?

L'expression de Laura changea radicalement, se faisant mutine.

— Je croyais que c'était parce que tu attendais quelque chose de moi...

— Hmm. Effectivement, le doute est permis. Cependant, je n'avais rien prémédité.

Elle se leva, contourna la table, et vint nouer ses bras autour du cou de Delaney.

— Préméditation ou pas, vous êtes pardonné, cher monsieur. Et même... félicité. Et aussi, remercié!

Il fronça les sourcils.

— Dois-je entendre « remercié » dans le sens de « congédié » ?

— Certainement pas ! Je voulais dire que tu as droit à toute ma gratitude pour m'avoir offert la plus belle nuit de mon existence.

Elle marqua un temps, puis ajouta :

— J'espère que ce ne sera pas la dernière.

Delaney ferma brièvement les yeux, prit une longue inspiration, puis murmura :

— Moi aussi, j'espère qu'il y en aura d'autres.

Une note de tristesse perçait dans son intonation. Elle n'échappa pas à Laura.

— Pourquoi cette soudaine mélancolie?

— Euh... Pour rien. La fatigue, sans doute. Mais revenons au loup. Nous allons reprendre notre chasse, et cette fois, mettre tous les atouts de notre côté. Au lieu de suivre ses traces, nous tenterons

de le faire aller là où nous voulons. Puisqu'il semble connaître nos destinations avant même que nous les ayons envisagées, alors jouons son jeu, et énonçons clairement où nous allons nous rendre.

— Oui? Où cela?

— Vers le ranch de Cordel Michaels. Il possède des moutons, des chevaux, des vaches... Bien des victimes en puissance, fort tentantes pour un loup sanguinaire.

— Est-ce loin d'ici?

— Il faut contourner le lac, prendre vers le nord, et ensuite marcher deux ou trois heures.

— Evidemment, il y a une route...

— Evidemment. Mais nous la négligerons, tu t'en doutes bien.

— Je ne sais même pas pourquoi j'avais évoqué l'éventualité de l'emprunter, répliqua Laura d'un ton malicieux.

Georges venait d'entrer dans la salle à manger, un plateau chargé de beignets, crêpes et autres pâtisseries dans les mains. Il le posa sur la table, puis se recula d'un pas.

— Le loup, je l'ai entendu moi aussi, cette nuit, dit-il. Lucy ne s'était pas trompée. Il hurle bizarrement. Par moments, on dirait un gosse qui pleure. Ça m'a fichu la trouille.

Alarmée, Laura demanda :

— Dans quel secteur semblait-il être? Je n'ai rien entendu, moi.

— Derrière les bungalows du personnel. Et très près. Comme s'il marchait de long en large à proximité des chalets. Je n'y comprends rien. Nous n'avons là aucune proie susceptible de l'attirer.

— Des poubelles, peut-être?

— Non. Pas à l'air libre. Elles sont enfermées dans un local spécial, sans fenêtre pour éviter les odeurs nauséabondes.

— Je ne comprends vraiment pas, dit Laura, perplexe.

— Attendez la suite, et vous verrez que c'est à y perdre son latin. Sur le coup de 4 heures, j'ai entendu gratter. Un animal griffait la porte. J'ai d'abord cru que c'était mon chat qui voulait entrer. Et puis je me suis rendu compte que le crissement était trop fort pour être produit par la patte d'un matou de cinq kilos! Alors je me suis levé et j'ai regardé par la fenêtre. Et là, je n'en ai pas cru mes yeux. J'ai vu détalé une espèce d'énorme chien noir. Un berger allemand monstrueux et...

— Ce n'était pas un chien, Georges, coupa Delaney. C'était le loup.

— Quoi? Mais un loup, c'est gris et pas très grand !

— Celui que je poursuis correspond à cette description.

— Alors il n'est pas normal. C'est un croisement de... de... je ne sais pas quoi.

Laura détourna son visage pour que Georges ne voie pas les larmes qui coulaient sur ses joues. Oui, la bête était un croisement. D'homme et de loup. Il ne s'agissait pas de XYZ mais de son frère, elle le sentait jusque dans le tréfonds de son âme.

Elle essuyait furtivement ses yeux quand un grand cri l'amena à se retourner.

— Grominou ! Oh, Georges, le pauvre Grominou...

Lucy venait d'entrer dans la salle à manger, en sanglots. Elle se jeta dans les bras de son mari, qui s'efforça de l'apaiser en lui tapotant le dos.

— Calme-toi, Lucy, calme-toi... Que se passe-t-il?

— Notre chat... Il a été... Oh, c'est trop affreux !

Laura vit Georges blêmir.

— Parle, Lucy! Qu'est-il arrivé à Grominou?

— Il est mort! Egorgé! Quelle horreur... Je l'ai trouvé devant la voiture de M. Thomas. Comme si on l'avait posé là exprès. Il était étendu au soleil. De loin, j'ai cru que c'était sur une couverture rouge. J'ai pensé que M. Thomas avait laissé tomber un chandail et qu'il s'était couché dessus. Tu sais comme Grominou aime les pulls en laine bien chaude. Je me suis dit qu'il dormait. Je me suis approchée pour le caresser et ramasser le pull et... il ne dormait pas, Georges. Il était mort. Vidé de son sang. Il y en avait toute une mare.

Les sanglots de Lucy redoublant, son mari l'entraîna hors de la pièce. Delaney regarda Laura.

— Il a sévi de nouveau. Et la menace se rapproche. Il s'en prend encore indirectement à moi, mais la prochaine fois...

— Tu es sûr que c'est le loup qui a fait ça?

— Sans l'ombre d'un doute. Il sème le mal sur son passage. C'est un animal démoniaque. Mais il va le payer. Oh, il va le payer !

Il se mit si brusquement debout que sa chaise se renversa.

— Allons nous préparer, Laura. Il faut partir sans tarder. Je suis sûr que ce salaud est déjà chez Michaels et qu'il a commencé son carnage.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais », Laura. Les Michaels ont des enfants. Ils jouent tout le temps dans les bois alentour.

Laura alla s'habiller dans sa chambre. Tout en enfilant sa salopette, elle soupira. Quand donc ce rait-elle de porter cet inconfortable vêtement? Et quand donc rangerait-elle définitivement au fond d'un placard ces brodequins qui lui brisaient les chevilles tant il fallait les lacer serrés? Elle en avait

assez de cette traque, assez de crapahuter dans la forêt, sans résultat. Marcus semblait s'être évaporé. Et elle se demandait si elle le reverrait jamais.

Elle n'avait pas encore prévenu ses parents. Par chance, ils se trouvaient à Londres pour un congrès, et ils n'avaient probablement pas essayé de téléphoner à leur fils, ignorant ainsi sa disparition. Mais dès leur retour, prévu dans une semaine, il faudrait bien qu'elle leur dise tout. A moins que, d'ici là, Marcus soit revenu.

Allons, si dans sept jours le mystère demeurerait, elle aviserait. Dans l'immédiat, elle allait recommencer à marcher des heures durant derrière Delaney.

Il l'attendait devant la jeep. Immobile à côté de la portière, il fixait le sol où s'étalait une tache ocre. Le sang séché du chat. La gorge nouée, elle s'approcha.

— Il n'y a pas d'empreintes, n'est-ce pas? s'enquit-elle en désignant du doigt la surface dallée.

— Hélas, non. Mais j'ai vu le corps de Grominou. Il a été égorgé par des dents acérées. Sa nuque était brisée. Des mâchoires puissantes l'ont broyée. C'est indéniablement l'œuvre d'un animal.

— Un chien errant, peut-être?

Elle voulait espérer. En dépit des évidences.

— C'est possible, bien sûr. Mais je n'en crois rien. Le chat a été déposé devant ma voiture en guise d'avertissement. Un chien l'aurait laissé n'importe où. Il ne se serait pas donné la peine de le charrier jusqu'ici pour que je le voie.

— Delaney, tu prêtes de bien subtiles réflexions à ce loup. J'ai du mal à l'imaginer aussi intelligent et aussi machiavélique.

— C'est parce que tu ne t'es pas trouvée face à lui, comme moi le jour où je suis arrivé chez mon père. Il m'a affronté du regard. Et depuis, il se joue de moi. Je sais que cela semble aussi invraisemblable que ton histoire de loup-garou, mais je persiste à croire que ce loup m'a déclaré la guerre. Alors je relève le défi. Es-tu prête?

— Oui.

Il lui tendit la carabine équipée de seringues, puis ramassa son fusil, qu'il avait posé contre le capot de la jeep.

— Dans ce cas, en route.

— Attends.

Elle l'avait arrêté en posant la main sur son bras.

— Tu n'as pas la moindre intention de me laisser me servir de ma carabine, n'est-ce pas?

— Partons.

— Réponds-moi! Si nous nous trouvons face au loup, vas-tu tirer sur lui sans sommation ?

— Hmm.

A deux mains, elle agrippa les revers de son treillis.

— Je t'en prie, patiente jusqu'à la fin de la pleine lune. S'il s'agit d'un vrai loup, il continuera à sévir au-delà des trois prochains jours. Mais... si les carnages dont nous avons été témoins sont le fait de Marcus, ils ne se reproduiront pas. Ne peux-tu attendre soixante-douze heures?

— Laura, ce serait inutile. Des battues vont être organisées car les Spelling ont prévenu le shérif. Le loup n'aura plus aucune chance quand des homme» et des chiens se lanceront sur sa piste. A ta place, je souhaiterais que ce soit nous qui le trouvions les premiers. Au moins, il aurait une mort nette et sans bavure, tandis que si ce sont des molosses qui le débusquent, il se fera déchiqueter. Un frisson traversa Laura.

— Es-tu certain qu'une expédition a été organisée à partir de Moosehead Falls ?

— Certain. Alors tout ce que je peux te suggérer, c'est que nous gagnions les autres chasseurs de vitesse.

Cette fois, Laura n'émit aucune objection. Sa carabine sur l'épaule, elle contourna l'auberge et, à la suite de Delaney, s'engagea sur le sentier qui se dirigeait vers la forêt.

9.

Le spectacle qui les attendait à la ferme des Michaels était dantesque. Des cadavres de moutons et de veaux, ainsi que celui d'un poulain, jonchaient les pâtures autour de la maison. Visiblement, Michaels s'efforçait d'éloigner ses deux enfants en pleurs des dépouilles des malheureuses bêtes.

Laura et Delaney regardaient la scène du haut de la colline qui leur offrait une vue panoramique.

— Il me semble que nous arrivons trop tard, murmura-t-elle.

— Hélas, oui. Mais il s'est bien passé ce que je supposais : le loup a prévu la direction que nous allions prendre. Hier soir, quand je t'ai dit que nous irions chez Michaels, il m'a entendu. Et il s'est débrouillé pour arriver avant nous.

Il commença à descendre le long du flanc escarpé de la colline.

— Allons voir Michaels. Je veux relever les empreintes et suivre l'animal.

Laura jeta un coup d'œil en direction du soleil qui quittait déjà le zénith.

— Que se passera-t-il si nous nous avançons trop loin dans la forêt et sommes rattrapés par la nuit ?

— Je resterai éveillé.

— Mais... les duvets. Nous ne les avons pas emportés. Nous aurons froid.

— Je vais m'en faire prêter par Michaels.

Dès que le fermier fut à portée de voix, il le héla.

— Salut, Michaels ! Tu tiens le coup ?

— Ouais. Je vais atteler la charrue au tracteur et faire une tranchée. J'y jetterai les cadavres.

Laura évitait de regarder les corps allongés. Un début de nausée s'était emparé d'elle dès qu'elle avait entendu le vrombissement des mouches.

Par chance, les enfants de Michaels se précipitèrent vers elle, lui apportant une diversion bienvenue. Les deux garçonnetts âgés d'environ cinq et six ans, paraissaient bouleversés. Ils se pressèrent contre ses jambes, qu'ils entourèrent de leurs petits bras.

— Madame, le loup, il est méchant. Il a fait du mal partout. Tu vas le punir ? s'enquit le plus grand d'une voix tremblante.

Laura s'agenouilla puis s'obligea à sourire.

— Oui, mon chéri. Je vais m'occuper de lui.

— Mais j'ai peur. Il va venir dans ma chambre et me manger !

— Non, ton papa l'en empêchera. H veillera sur toi et ton frère, sois tranquille.

Le gamin sembla rasséréiné. Il sourit à son tour. Mais son frère, qui suçait nerveusement son pouce, tremblait toujours.

— Vous pouvez dormir tranquilles tous les deux, assura Laura. Le loup ne reviendra pas.

Non. Il ne reviendrait pas si Delaney et elle quittaient cet endroit. Du moins, si comme le pensait son compagnon, le fauve n'exerçait sa violence que dans les lieux où ils projetaient de se rendre.

Jusqu'à cet instant, elle avait jugé sans fondement les assertions de Delaney, selon lesquelles le loup se tenait au courant de leurs projets. Sur le chemin de la ferme de Michaels, elle s'était persuadée qu'ils ne découvriraient rien d'alarmant une fois arrivés. Mais la vue des bêtes égorgées l'avait amenée à changer d'avis. Peut-être Delaney avait-il raison. Le loup les écoutait quand ils parlaient. Ou bien, doué d'un sixième sens, il pressentait leurs décisions.

Parce qu'il ne s'agissait pas d'un loup normal, songea-t-elle pour la énième fois, mais de Marcus. Qui commettait ces exactions apparemment préméditées pour les alerter, pour leur faire comprendre que, sous le pelage noir, se dissimulait un cerveau humain.

Mais si tel était le cas, pourquoi se livrait-il à de tels massacres ? Pourquoi ne se contentait-il pas d'entrer en contact avec eux sans avoir recours à la violence ?

Parce qu'un instinct plus fort que la raison le poussait à tuer. L'instinct du loup-garou. Et ses pulsions mortelles cesseraient dès la fin de la pleine lune. Oh pourquoi Delaney n'acceptait-il pas de patienter quelques heures encore ? Le monstre se rendormirait alors et Marcus pourrait, de retour dans son laboratoire, s'occuper de le neutraliser.

— Le plus étrange, c'est que cette saleté d'animal tue par plaisir, entendit-elle Michaels déclarer à Delaney.

— Tu es sûr qu'il n'a dévoré aucune bête ?

— Sûr. Je les ai comptées. Il n'en manque pas une. On dirait qu'il se délecte de leur ouvrir la gorge et de les saigner. Il ne se comporte pas comme un loup ordinaire.

Il marqua un temps, puis ajouta, visiblement furieux :

— Damné shérif ! Quand je l'ai appelé ce matin, il était parfaitement au courant des méfaits du loup. Spelling lui avait déjà téléphoné. Eh bien, tu ne me croiras pas : il a refusé que des battues soient organisées. Et tout ça parce que le représentant local de la Ligue des Ecologistes a fait un raffut pas possible, exigeant que les fermiers soient indemnisés et le loup laissé en paix. Espèce protégée, paraît-il ! Et mes gosses à moi, il ne faut pas les protéger aussi ? Du traumatisme qu'ils ont subi en voyant ce massacre, mais également parce qu'ils pourraient être les prochaines victimes ! Je vais te

dire, Delaney : si dans deux ou trois jours ce loup n'a pas été éliminé, shérif ou pas shérif, j'organise la plus grande battue de la décennie dans ce comté. On s'y mettra tous. Les habitants de Moosehead Falls, ceux des autres bourgades, ceux des fermes isolées. Et on l'aura ! Avec des pièges, même s'ils sont interdits. Ou des chiens. Que ça plaise ou non aux écolos !

— Michaels, je crois que Randall a réagi comme il l'a fait parce qu'il pense que ce loup est un spécimen rare. Il ne veut pas qu'on le détruise.

— Je sais. Il m'a même assuré que ses copains protecteurs de la nature allaient essayer de l'endormir avec des appâts mélangés à un soporifique. La belle affaire ! Le temps qu'il les ait trouvés et mangés, il aura encore réussi à bousiller un ou deux troupeaux. Et le temps que les assurances se décident à m'indemniser, j'aurai une longue barbe blanche !

Laura jugea qu'il était temps pour elle d'intervenir.

— Monsieur Michaels, le shérif a raison. Il ne faut pas tuer ce loup, mais effectivement le capturer. Je m'y emploie avec Delaney. Regardez !

Elle brandit sa carabine et le fermier examina avec attention la seringue qui dépassait du canon.

Puis il ramena son regard sur elle.

— Qui êtes-vous ? Une de ces fichus écologistes ?

— Non. La sœur de l'un de vos concitoyens, Marcus Kincaid.

— Le fou ? Ça ne m'étonne pas que vous ayez envie de jouer aux fléchettes sur ce fumier de loup. Il faut être dingue pour vouloir faire ça. Le temps que vous visiez, il vous sautera dessus, et adieu Mlle Kincaid !

Laura recula d'un pas, frissonnante. Les deux enfants s'étaient réfugiés derrière elle et elle entendait le plus petit sangloter.

— Mlle Kincaid ne milite pas pour la sauvegarde des loups, Michaels, intervint Delaney. Ce sont des raisons personnelles qui font qu'elle souhaite garder en vie celui que nous recherchons.

— Ah ouais ? Pour l'apprivoiser et le faire dormir au pied de son lit ? Grand bien lui fasse !

Le fermier s'éloigna d'un pas vif tout en grommelant. Arrivé devant son tracteur, il se retourna.

— Si je trouve le loup, moi, je ne ferai pas de quartier, lança-t-il.

Puis il grimpa sur son engin et le fit démarrer. Les deux enfants le rejoignirent et se juchèrent à leur tour sur la machine.

— Viens, Laura, dit Delaney en la prenant par la main. Allons accomplir notre mission.

Ils marchaient sans dire un mot depuis une vingtaine de minutes quand Laura rompit le silence.

— Delaney, tu aurais peut-être dû parler à Michaels des expériences de Marcus et de la possibilité

que le loup soit un mutant...

— Tu perds la tête ! S'il avait ensuite divulgué cette information, tous les journalistes de la région auraient rappliqué ici. Ainsi que quelques psychiatres... Et tout ça pour quoi ? Pour finir par découvrir que ton frère se terre depuis plusieurs jours dans une grotte ou une mesure abandonnée ! Il ne s'est pas changé en loup-garou, Laura. Il est tout bonnement devenu aussi fou que les habitants du coin le pensent. Mais je te concède que la bête que nous traquons peut être le désastreux résultat des manipulations auxquelles s'est livré Marcus. Il est donc urgent et vital que nous arrêtons sa furie criminelle.

Comme pour ponctuer son affirmation, Delaney accéléra le pas, et Laura peina pour le suivre.

Depuis ce matin, Delaney se comportait de nouveau en chasseur obsédé par sa traque, froid et peu loquace. Plus rien de la tendresse dont il avait fait montre la veille ne subsistait, et elle se prenait à se demander si elle n'avait pas rêvé la merveilleuse nuit d'amour qu'ils avaient passée. Elle aurait aimé entendre un mot gentil, le voir sourire ou sentir sa main sur la sienne. Au lieu de cela, il n'avait fait que lui donner des ordres, l'exhorter à se presser. Au moment du petit déjeuner, il n'avait même pas eu un élan de tendresse, ne l'avait pas embrassée... Que devait-elle en déduire ? Que leur histoire n'avait été que l'affaire d'une nuit, qu'une fois son désir satisfait, il n'entendait pas aller plus loin ?

Oui, sans doute. Et elle ne devait pas pleurer. Après tout, il ne lui avait rien promis. Si elle avait nourri des illusions, elle n'avait qu'à s'en prendre à elle-même. Mais ravalerses larmes lui semblait au-dessus de ses forces.

Elle le laissa la distancer. Ainsi, il ne verrait pas ses yeux humides. Quoique... pour cela, il eût fallu qu'il se retourne. Or il marchait droit devant lui sans jamais regarder en arrière. Comme si sa vie avait été en jeu.

Mais peut-être était-ce le cas. Peut-être le loup lui avait-il vraiment lancé un défi implicite... qu'il avait relevé.

Delaney mâcha la dernière bouchée de son sandwich et acheva de vider sa canette de jus d'orange.

Depuis qu'ils s'étaient arrêtés pour déjeuner, Laura n'avait pas émis la moindre remarque, et ce silence le stupéfiait. Il s'était attendu, après la nuit qu'ils avaient passée, qu'elle l'interroge sans relâche sur ses sentiments, ses projets à son égard. Mais non. Elle se taisait, assise contre un arbre, les jambes croisées en tailleur, le regard perdu dans le vague. A quoi, ou plutôt, à qui songeait-elle ? A lui, ou à son frère ? Soudain, il se sentit jaloux. Ce Marcus ne méritait pas qu'elle s'inquiète de son sort. C'était un fou dangereux. Comment avait-il pu laisser ce loup s'échapper dans la nature ? Et surtout, de quel droit s'était-il permis d'en faire une machine à tuer ?

Mais quels que soient ses sentiments, il ne pouvait pas les exprimer. Laura se serait fâchée. Ce qu'elle attendait de lui, c'était qu'il épargne le loup, parce qu'elle restait persuadée qu'il s'agissait de son frère. Et il s'avérait qu'il était le seul à pouvoir le protéger. En effet, si Michaels mettait ses menaces à exécution. Marcus Kincaid, sous quelque apparence que ce soit, connaîtrait une fin tragique. Les pièges se refermaient aussi cruellement sur les membres des humains que sur les pattes des animaux. Et les chiens de meute, excités et volontairement affamés, attaquaient tout fuyard, même

s'il courait sur deux jambes au lieu de quatre.

Soudain apitoyé, Delaney éprouva le besoin d'être aimable.

— Encore un sandwich au poulet? proposa-t-il.

— Non, merci.

— Ils sont pourtant délicieux.

— Je reconnais que Lucy est une excellente cuisinière. Cette salade au thon était un régal.

Du doigt, elle désigna la boîte hermétiquement refermée qui contenait la préparation. Puis elle ajouta d'une voix triste :

— Je me demande ce que mange Marcus depuis quatre jours.

— Moi aussi. A mon avis, il serait dans son intérêt que nous le retrouvions le plus tôt possible. Le hasard nous mettra peut-être sur ses traces.

— Peut-être y sommes-nous déjà.

— Non, Laura. Les empreintes que nous suivons sont celles d'un loup.

Elle se renfroga, visiblement contrariée.

— Je n'arriverai décidément pas à te convaincre que Marcus pourrait être ce loup.

— Non.

— Tu es exactement comme tous les agnostiques qui ont nié les découvertes de la science au fil des siècles. Galilée en a fait les frais et...

— Oh, allons donc, Laura ! Tu ne vas quand même pas comparer ton frère à Galilée. Découvrir que la Terre tourne et transformer un loup en égorgeur compulsif, ce n'est pas pareil. Et surtout, cela ne présente pas le même intérêt pour l'humanité. Au niveau de la science, Marcus n'est qu'un sorcier illuminé qui détruit au lieu de réparer.

Laura se sentit blêmir. Qui était-il pour se permettre de formuler ce jugement lapidaire? Un être terre à terre incapable de rêver! Marcus, lui, vivait dans un monde à part, un monde qu'il espérait améliorer par ses recherches.

— Tu oublies que le but final de mon frère, en plus de prouver l'existence des loups-garous, était de trouver un remède à la lycanthropie. S'il avait réussi, il aurait pu devenir aussi célèbre que Pasteur. Hélas, il a été dépassé par les résultats de ses recherches et...

— Comme le type qui avait mis au point le virus de la myxomatose, coupa Delaney. Il pensait éradiquer les lapins d'Australie, et il a contaminé ceux du monde entier. Il a failli exterminer la race !

— La science commet parfois des dérapages.

— Ce n'est pas une excuse.

— Ah non? Alors pour qu'il n'y en ait pas, il faudrait renoncer à chercher. Car on procède par tâtonnements. On n'est jamais sûr de rien. Même moi, à mon niveau, j'ai dû travailler quatre années durant pour mettre au point une simple crème cosmétique !

— Elle ne risquait pas de tuer quiconque.

— Sans doute pas, mais mal élaborée, elle aurait pu induire des allergies mortelles, des eczémas, des dépigmentations irréversibles... Oh, et puis zut! Je ne vais pas m'user la voix à te convaincre. Tu es fermé au progrès, Delaney Thomas. Voilà tout. Si tu avais vécu il y a quatre siècles, tu aurais voté pour que mon frère soit brûlé sur un bûcher en place publique !

Elle se mit debout, épousseta sa salopette, puis ramassa sa carabine.

— Assez perdu de temps, monsieur le chasseur. Partons !

Amusé et troublé en même temps, Delaney réunit en silence les reliefs du repas et les rangea dans son sac à dos. Puis, fusil en main, il reprit sa marche.

Le crépuscule tombait quand Laura adressa de nouveau la parole à Delaney. A plusieurs reprises, il avait fait des tentatives pour renouer le dialogue, qui l'avaient laissée de glace. Alors, las de ce mutisme empreint d'animosité, il s'était tu lui aussi.

— Tu as emprunté les duvets à Michael ? demanda-t-elle soudain.

— Non. Ce n'était pas la peine. Tu ne t'en es peut-être pas rendu compte, mais nous avons tourné en rond. Nous n'allons pas tarder à arriver à l'auberge.

— A l'auberge?

— Eh oui. Les empreintes du loup nous y ramènent.

— Je n'en ai vu aucune !

— Moi, si. Il y en avait des dizaines. Ainsi que cela.

Il lui tendit une touffe de poils noirs.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Accroché à des ronces.

— On dirait des cheveux.

Elle marqua un temps, puis ajouta d'une voix étouffée :

— Aussi noirs que ceux de Marcus.

— Ce sont des poils de loup.

— Comment peux-tu en être sûr?

— A cause de l'odeur.

Il brandit ce qui ressemblait à une longue mèche sous le nez de Laura. Elle grimaça.

— Pouah... Ça sent le fauve.

— Exactement. Je ne crois pas que ce soit le cas de la chevelure de Marcus.

Elle hésita.

— Imaginons qu'il ait dormi dans une grotte où avaient vécu des animaux. Et qu'il ne se soit pas lavé depuis qu'il a quitté la maison...

— Non. J'ai dit non! Et maintenant, on rentre. Parce que le loup a décidé que nous devions revenir à l'hôtel. Pour y commettre quelle monstruosité ? Nous ne tarderons pas à le savoir.

Leurs pas les ramenèrent effectivement à l'auberge. Au lieu d'y entrer, Laura s'arrêta devant la jeep de Delaney.

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je préférerais aller dormir chez Marcus. J'ai été absente trop longtemps de la maison. Il faut que j'écoute le répondeur, et aussi que je fasse acte de présence au moins pendant quelques heures, au cas où mon frère essaierait de me contacter.

Delaney n'opposa pas d'objection. Mais ne précisa pas non plus s'il passerait la nuit avec elle. En revanche, il annonça :

— Pendant que nous serons à Moosehead Falls. J'irai voir Randall et quelques fermiers grands chasseurs devant l'éternel. Pour t'être agréable, je veux les convaincre de ne rien entreprendre avant la fin de la pleine lune.

Laura le remercia d'un large sourire, puis monta dans la voiture. Trois quarts d'heure plus tard, Delaney gara la jeep devant le chalet de Marcus.

— Je te dépose. Je te rejoindrai plus tard.

Il démarra, la laissant seule devant le petit portillon de bois blanc. Elle n'avait pas osé le retenir, lui dire qu'elle aurait bien aimé qu'il reste avec elle. Qu'allait-elle découvrir à l'intérieur? Retenant son souffle, elle s'obligea à avancer un pied devant l'autre jusqu'au perron. Cette fois, constata-t-elle avec soulagement, la porte était verrouillée. Elle fit jouer sa clé, poussa le battant et se hâta d'allumer le plafonnier. Apparemment, personne n'était venu en son absence. Du moins, pas les vandales supposés être les auteurs du saccage. Mais Marcus... S'il avait fait un saut jusque chez lui, il avait dû travailler au laboratoire. Pour essayer de neutraliser les effets du meurtrier cocktail qu'il s'était injecté.

Elle descendit à la cave, regrettant d'avoir laissé sa carabine dans la jeep. Sa main tremblait quand elle la posa sur le commutateur. Mais la clarté des néons, quand ils se déclenchèrent, ne montra rien de suspect. Il n'y avait pas non plus trace du passage de Marcus. Tout était dans l'état où elle l'avait laissé. Et l'ordinateur toujours débranché. Hélas. Marcus brillait par son absence qui, de jour en jour, devenait plus tragique.

Puisqu'elle était seule, elle allait en profiter pour laisser couler ses larmes. Elle ne voulait pas montrer à Delaney sa tristesse, ni l'abattement qui la gagnait chaque soir davantage. Encore une nuit en perspective. Illuminée par la pleine lune. Où se terrait Marcus ?

Elle remonta d'un pas lourd l'échelle de meunier. Une bonne douche. C'était ce qu'il lui fallait. Ensuite, enveloppée dans la robe de chambre de son frère, elle s'assierait au coin du feu, qu'elle aurait allumé, et relirait de bout en bout son journal. Dans l'espoir d'y déceler une information qui lui aurait échappé jusque-là.

Quelques minutes plus tard, ses cheveux humides enserrés dans une serviette, elle s'installait devant une flambée et ouvrait le carnet de Marcus. Peut-être recelait-il un code, ou des signes qu'elle n'avait pas encore remarqués...

Elle commença à déchiffrer son écriture qui devenait de plus en plus brouillée vers la fin. Les yeux lui faisaient mal à force de scruter les pattes de mouches griffonnées par son frère alors qu'il était déjà en proie aux effets de ses dernières injections. Certaines phrases n'avaient ni queue ni tête, trahissant une confusion mentale extrême. Ce devait être à ce moment-là qu'il lui avait téléphoné à New York. Et ensuite, il était parti.

Selon Delaney, après avoir saccagé la maison, parce que la vue de son apparence physique dans le miroir de la salle de bains l'avait rendu fou de désespoir. Sans doute avait-il envisagé de se suicider. Mais il n'avait pas mis son funeste projet à exécution. A la place, il avait commencé son errance dans la forêt. Du moins, supposait-elle que c'était là ce qu'il avait fait. Le doute persistait, mais elle n'avait d'autre choix que continuer à poursuivre, accrochée aux basques de Delaney, ce loup qui, sous sa fourrure, cachait peut-être l'âme de Marcus.

C'était abominable. Elle ne pouvait rien pour son frère, hormis empêcher Delaney de tirer sur le fauve jusqu'à la fin de la pleine lune.

Se savoir aussi impuissante la plongeait dans une profonde dérégulation. De nouveau, les larmes envahirent ses yeux, et elle les laissa couler, la tête appuyée au dossier de son fauteuil. Roulant de ses joues, elles s'écrasaient sur les pages du carnet, produisant des cloques sur le papier. De crainte qu'elles ne rendent réécriture de Marcus illisible, elle le referma, et courut jusqu'à la chambre d'amis.

Delaney passa la tête par l'entrebâillement de la porte. Etendue sur le lit, Laura semblait dormir. En dépit de l'envie qu'il en avait, il n'osa pas la réveiller. La clarté de la lampe de chevet révélait son visage ravagé par le chagrin. Elle avait pleuré et cela le bouleversait, n brûlait de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui, en lui murmurant des mots de réconfort à l'oreille. Mais il savait que, quoi qu'il dise il ne réussirait pas à chasser sa peine. Tant qu'elle n'aurait pas découvert ce qu'il était advenu de son frère, elle souffrirait, et il n'y avait rien qu'il puisse faire pour la soulager de sa détresse.

Si. Lui faire part du succès de sa démarche auprès des fermiers. Elle serait heureuse d'apprendre qu'il les avait convaincus, qu'aucun d'entre eux n'organiserait de battue avant soixante-douze heures. Pour les circonvenir, il n'avait pas usé des mêmes arguments que le représentant des écologistes. Il n'avait pas parlé d'espèce protégée, ni de loi interdisant la chasse au loup. Il avait simplement

déclaré que l'éradication de la bête qui causait tant de dégâts dans le cheptel des habitants de Moosehead Falls lui revenait de droit parce qu'elle avait provoqué la mort de son père. Il voulait le venger, lui et lui seul. Ce serait sa main qui mettrait fin à la vie de l'égorgeur de moutons. Il devait cela à Nevil Thomas. Mais s'il échouait dans sa mission, alors il donnerait le feu vert aux fermiers. A eux de faire justice. Pouvaient-ils seulement patienter deux jours encore ? Ce marché leur semblait-il acceptable ?

Les fermiers s'étaient longuement concertés et avaient fini par acquiescer. Pendant deux nuits de plus, ils veilleraient sur leurs troupeaux, laissant les chiens dehors et se couchant toutes fenêtres ouvertes, fusil à portée de main, prêts à bondir au moindre bruit suspect. Et ils garderaient leurs enfants à l'intérieur des maisons pendant la journée. Ils acceptaient par amitié pour le vieux Nevil et par respect pour Delaney. Ils comprenaient qu'il veuille châtier le loup lui-même.

Delaney avait serré les mains tendues, scellant l'accord et, un quart d'heure après, il entra chez Marcus, pressé d'annoncer la bonne nouvelle à Laura. Un frisson l'avait traversé lorsqu'il s'était rendu compte qu'elle n'avait pas verrouillé la porte. Quelle imprudence ! A grands pas, il était passé de pièce en pièce, jusqu'au moment où il avait vu la jeune femme étendue sur le lit. De soulagement, il avait manqué défaillir. Et maintenant, il restait là^ appuyé au chambranle, se repaissant de la vue de sa chevelure étalée sur l'oreiller, formant une auréole, et de ses joues sur lesquelles reposaient ses cils si sombres qu'on eût dit des ailes de papillon de nuit.

Il dut produire un léger son, car elle entrouvrit soudain les yeux.

— Mar... Oh, Delaney... C'est toi.

Il s'approcha et s'agenouilla à son chevet.

— C'est moi, Laura. Tout va bien. J'ai gagné deux jours. Il n'y aura pas de battue avant après-demain.

— Oh, merci ! Tu es vraiment généreux d'avoir accédé à mon souhait. Je sais que tu me trouves ridicule, que tu juges stupide mon hypothèse à propos de Marcus et du loup-garou... Et pourtant, tu as fait en sorte que personne n'autre que nous ne se lance à ses trousses. Merci, Delaney.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Sais-tu pourquoi j'ai fait ça, Laura ?

Elle se releva sur un coude et le regarda droit dans les yeux.

— Non, Delaney, je ne le sais pas.

— Parce que... parce que je suis amoureux de toi. Je ne supporte pas que tu sois malheureuse.

Elle cilla, visiblement désorientée.

— Tu es... amoureux de moi ?

— Oui. Je m'en suis rendu compte il y a un moment déjà. Mais je me refusais à l'admettre. C'est en voyant ton visage rougi par les larmes que je me suis décidé à affronter la vérité. Je t'aime, Laura Kincaid. Même si tu es aussi folle que ton frère !

Il avait souri, espérant détendre l'atmosphère. Mais au fond de lui, l'angoisse grondait. Qu'allait-elle répondre à son aveu?

— Delaney... je t'aime aussi, chuchota-t-elle.

Retenant à grand-peine une exclamation de joie, il lui tendit les bras. Elle s'y lova et chercha sa bouche. Pendant qu'il l'embrassait passionnément, une question l'obsédait néanmoins : que se passerait-il lorsqu'ils auraient retrouvé Marcus? Ferait-elle ses bagages et repartirait-elle vers la grande ville? Ou bien... Non. Cela ne servait à rien de se torturer maintenant. Demain était un autre jour, et surtout, il allait falloir affronter la nuit qui commençait.

Une nuit éclairée a giorno par la pleine lune.

10.

L'aube faisait pâlir le ciel quand ils rentrèrent, épuisés et crottés, après une nuit à marcher dans les bois.

Redevenu le chasseur indifférent à tout ce qui n'était pas sa proie, Delaney avait entraîné Laura dans des -entes à peine esquissées au travers de ronciers, des combes au sol rocailleux sur lequel elle se tordait les pieds, et des lits de ruisseaux desséchés, marqués de fondrières et barrés d'amas rocheux qui rendaient la progression périlleuse. A aucun instant, il ne s'était enquis d'elle, ne se souciant pas de ce qu'elle suive avec peine ou non. Il ne retenait pas les branchages qui la fouettaient, ne lui signalait pas les pièges que représentaient les flaques d'eau ni les brusques dénivelés. Il marchait, visage baissé, allumant sa torche de temps à autre pour vérifier que les empreintes du loup marquaient toujours la terre humide, sans prononcer un mot.

Et tout cela pour quoi ? Pour revenir à 6 heures du matin à l'auberge, où un coup de fil du shérif leur apprit que le loup avait encore sévi, dans une ferme avoisinante. Il avait commencé par exécuter les deux chiens de garde, attachés près de leur niche selon le souhait de Delaney qui refusait que quiconque, homme ou animal, le concurrence dans sa traque. Ensuite, il s'était acharné sur une dizaine de brebis et leurs agneaux.

La voix de Randall tremblait dans le téléphone, et Laura courbait le dos en entendant les intonations horrifiées qui arrivaient jusqu'à elle. Elle se sentait coupable. C'était pour se conformer à ses vœux que Delaney avait demandé aux villageois de le laisser agir seul deux jours de plus. Ils lui avaient accordé ce délai, et le loup en avait profité, se jouant encore de lui. La situation devenait intenable. Chaque lever de soleil apportait son lot d'abominations, et Laura n'en pouvait plus. Que cette pleine lune finisse... et que Marcus rentre au bercail.

Delaney venait de repartir pour aller se rendre compte sur place des nouvelles exactions du loup. Elle n'avait pas voulu l'accompagner. La perspective de se trouver face à des chiens massacrés la rendait malade. Pour tenter de laver l'odeur du sang qu'il lui semblait percevoir malgré l'éloignement, elle s'était réfugiée sous la douche, faisant alterner de longues minutes durant le jet d'eau glacée et celui d'eau bouillante. Mais elle avait l'impression que même si elle s'était lavée sans discontinuer des jours entiers, elle n'aurait pu se défaire du parfum de mort qui l'environnait.

Delaney referma le carnet de Marcus. Lui aussi l'avait relu. Sans plus de profit que Laura.

— C'est désespérant. Je donnerais n'importe quoi pour qu'une lumière jaillisse d'ici après-demain. Les gens de Moosehead Falls ne patienteront pas au-delà. Tous les chasseurs vont venir à l'auberge et discuter de l'organisation de la battue.

— Nous pourrions nous procurer d'autres carabines équipées de seringues hypodermiques et leur demander de tirer des anesthésiques sur le loup.

— Ils n'accepteront pas. Ils jugeront que ce serait trop dangereux pour eux. Ils ne connaissent pas la rapidité d'action du produit. Ils auront peur que le loup ne s'endorme pas tout de suite et attaque l'un d'eux.

Laura soupira, tout en tapotant la couverture du livre qu'elle avait feuilleté pendant que, de son côté, Delaney parcourait les notes de Marcus.

— Tu exclues toujours la possibilité que mon frère et le loup ne fassent qu'un?

— Toujours. Je n'en démordrai pas.

— Tu devrais jeter un coup d'oeil à cet ouvrage.

— Qu'est-ce que c'est?

— Je l'ai trouvé chez Marcus. Il traite des métamorphoses chez l'humain. Vampires, zombies, succubes et... loups-garous.

— Balivernes.

— Delaney, même s'il n'existe qu'une chance sur un million que mon frère soit devenu un loup-garou, tu ne peux pas la rejeter.

Il secoua la tête.

— Je la rejette. Point final.

— Tu pourrais néanmoins te servir de la carabine au lieu de ton fusil. Ce serait plus efficace si c'était toi qui faisais usage de cette arme. Tu tires assez bien pour faire mouche au premier coup, droit dans la jugulaire du loup. Il s'effondrera immédiatement.

— Pourquoi sembles-tu aussi convaincue que je ne manquerai pas ma cible?

— Parce que j'ai pris quelques renseignements sur toi auprès de Georges. Il m'a dit que dans les Marines tu étais tireur d'élite. Il m'a montré le coffret où tu ranges tes médailles et le meuble dans lequel sont alignées tes coupes. C'est impressionnant. Tu es aussi efficace sur un objectif en mouvement qu'immobile. Ton taux de réussite est de cent pour cent. Dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi tu estimerais que tirer sur le loup une seringue au lieu d'une balle serait difficile et dangereux.

Delaney se leva et alla se poster devant l'une des portes-fenêtres du salon. L'aube paraît l'herbe d'une douce teinte vert bronze. Il appuya son front à la vitre et parut s'absorber dans la contemplation de la pelouse qui s'étirait jusqu'à la forêt.

Au-delà, commençait un univers végétal dense, hostile à l'humain. C'était celui de cet animal cruel et intelligent. Un animal qu'il préférerait ne pas voir mort. Le capturer permettrait de découvrir sa nature véritable. Marcus en avait fait une sorte de mutant, accentuant ses capacités intellectuelles, mais aussi sa force physique et sa propension à la férocité. Le regarder droit dans les yeux, l'observer, pourrait

être passionnant. Laura avait raison, il fallait à tout prix éviter de le tuer. Non pour les motifs qu'elle invoquait, à savoir que Marcus se cachait sous son pelage, mais parce que XYZ appartenait dorénavant à la science.

— Je vais réfléchir à ta suggestion, Laura. Mais en attendant, dînons et allons nous coucher. La nuit dernière a été rude, et quelques heures de repos ne nous feraient pas de mal.

Ils avaient de nouveau quitté l'auberge aux environs de midi, sac au dos et armes à la main. Les yeux braqués sur le sol, ils suivaient les empreintes du loup, qui paraissait s'être encore aventuré dans les environs immédiats de l'hôtel, comme s'il avait voulu rester auprès d'eux pendant qu'ils dormaient. Avant de partir, Delaney avait appelé le shérif, qui lui avait fait part d'un autre massacre. Cette fois, il s'agissait de deux poneys laissés au pâturage dans un champ simplement entouré d'une clôture électrique, que XYZ avait franchie sans mal, sans doute d'un bond.

— C'est stupéfiant, avait déclaré Randall. Je n'aurais jamais cru qu'un loup pouvait s'attaquer à des chevaux. D'accord, ceux-là n'étaient pas très hauts au garrot. Mais tout de même ! Il a réussi à leur ouvrir la gorge apparemment en un seul mouvement des mâchoires. Cela témoigne d'un mordant inouï. Et anormal. En principe, un loup déchire les chairs. Il ne parvient pas à les sectionner aussi nettement que s'il utilisait une tronçonneuse !

— J'avoue que c'est troublant.

— En tout cas, les gens dû coin ne te laisseront pas les coudées franches un jour de plus, Delaney. Ils en ont assez. Tu vas les voir débarquer ce soir chez toi. Je sais que Michaels a demandé un hélicoptère de la protection civile. Il va commencer à tourner au-dessus des fermes demain à l'aube.

— Ça ne servira à rien. Le loup se déplace à couvert.

— Peut-être, mais quand il s'attaque aux troupeaux, il se trouve dans des prés, donc des espaces dégagés. C'est là que l'hélico peut intervenir.

Un frisson traversa Delaney. Dans ces conditions, il ne pourrait rien faire pour que l'animal soit épargné. Il ne disposait plus que de vingt-quatre heures pour le capturer.

— Nous reparlerons de tout ça ce soir, Randall. Dans l'immédiat, je repars. Dis aux chasseurs que je serai de retour au crépuscule.

— Entendu.

Epuisée et déprimée, Laura monta prendre une douche dès qu'ils revinrent de leur expédition diurne. Une nouvelle fois, le loup s'était montré plus malin qu'eux. Ses traces les avaient conduits tout autour du lac, puis à proximité d'une rivière où il s'était abreuvé, les profondes marques imprimées dans le sable en témoignaient. Toujours aussi peu loquace lorsqu'il chassait, Delaney avait marché à un train d'enfer, et elle l'avait suivi sans mot dire, trop fatiguée pour tenter de rompre le silence. Ils n'avaient même pas pris le temps de s'arrêter pour déjeuner, mâchonnant un sandwich et se passant la gourde d'eau sans ralentir le rythme. Le soleil disparaissait derrière les collines quand ils regagnèrent

l'auberge.

Une demi-douzaine de voitures étaient garées dans le parking, ainsi que celle du shérif.

— Alors, ça y est? demanda-t-elle à Delaney. La battue va être organisée?

— Oui. Le délai est expiré. Et je ne peux rien dire pour que l'on m'octroie un jour supplémentaire. Ces gens m'ont fait confiance et j'ai failli. Je suis désolé, Laura.

La réunion se déroula dans le salon de l'hôtel. Debout devant la monumentale cheminée, Delaney essayait de gérer les débats, mais chacun y allait de son idée, et personne ne l'écoutait. Ces gens étaient à bout, songea Laura quand elle descendit les rejoindre. Et elle les comprenait. Ils avaient peur. Et puis, tout ce sang qu'avait répandu le loup commençait à les exciter. Ils lui faisaient l'effet de prédateurs encore plus féroces que le fauve.

A plusieurs reprises, Delaney tenta de les convaincre de l'intérêt qu'il y avait à capturer le loup vivant plutôt que de le tuer. Pour la science, affirmait-il. Et pour ne pas se mettre à dos les associations écologistes.

Mais il se fit rabrouer, traiter d'homme faible, trop sensible, et il se tut, non sans avoir lancé un regard malheureux à Laura.

Alors elle décida d'intervenir. Jusqu'à maintenant, elle était restée silencieuse dans un coin.

— Pourrais-je donner mon opinion? s'enquit-elle en s'immisçant au milieu du cercle formé par la douzaine de chasseurs.

— Mademoiselle, sans vous offenser, ceci est une affaire d'homme, lui rétorqua l'un des participants. En revanche, si vous vouliez aller nous préparer quelques sandwiches, nous n'y verrions pas d'inconvénient...

Un rire général punctua la réflexion, et Laura se sentit rougir. De colère. De frustration. Mais comprit qu'elle n'avait aucune chance de s'exprimer devant cette assemblée de machos. Elle se retira donc dans la cuisine.

— Georges, je viens d'être déclarée persona non grata. M'acceptez-vous dans vos quartiers?

— Evidemment, mademoiselle ! Mais M. Thomas n'a pas dû apprécier que l'on vous traite comme ça. Il a tellement de cœur qu'il doit être désolé.

— Il a du cœur, dites-vous ?

— Oh, oui! Il a été si bon pour Lucy et moi, et aussi notre fils qui avait fait des bêtises. Quand Clint a été arrêté pour avoir vendu de la drogue, le juge l'a condamné à un an de prison. Eh bien, M. Thomas est allé au tribunal et l'a convaincu de changer la peine de prison en travaux d'intérêt général. Et ensuite, M. Thomas, en tant que garde forestier, a pris Clint sous son aile, l'a surveillé comme la prunelle de ses yeux pendant douze mois, et lui a confié des débroussaillages, lui a fait empierrer des chemins, renforcer les digues des ruisseaux... A la fin, Clint aimait tellement le boulot qu'il s'est fait embaucher comme cantonnier par le comté voisin. Et il n'a plus jamais touché à la drogue. Lucy et moi, on sera reconnaissants notre vie durant à M. Thomas.

— Vous ne lui êtes pas seulement reconnaissants, n'est-ce pas? Vous l'aimez aussi.

— « Ah, ça oui ! Vous savez, quand il nous a engagés ici, nous étions presque à la rue. Nous avions autrefois une petite ferme, mais je n'ai pas été très prévoyant. J'ai emprunté des fortunes à la banque pour acheter des engins agricoles. Je voulais faire pousser du blé plutôt qu'élever des bêtes. Alors je me suis équipé d'un tracteur dernier cri, d'une moissonneuse-batteuse, d'un camion pour livrer ma production...

« Mais je n'avais pas prévu la sécheresse. Elle s'est abattue sur la région dès ma première année d'exploitation, ruinant tous mes espoirs. Après, ça a été le ballet des huissiers. On m'a tout saisi. Tout. Même mon toit. Si ça n'avait pas été M. Thomas, nous aurions fini, Lucy et moi, sous un pont. Il a appris ce qui nous était arrivé par le maire de Moosehead Falls, qui cherchait comment nous donner un coup de main. Le bureau d'aide sociale s'était penché sur notre cas, mais sans grand espoir car nous aurions touché à peine de quoi manger. C'est là que M. Thomas est entré en scène. Il venait d'acheter ce terrain et avait commencé les travaux : il faisait construire un hôtel.

« Aussitôt, il a confié à ses maçons l'édification d'un bungalow, le premier de la série qui allait suivre et, deux mois après, nous étions logés et embauchés. Lucy comme cuisinière, moi comme homme à tout faire. Un an après l'hôtel ouvrait, et depuis nous n'avons jamais quitté cet endroit. Nous adorons notre travail et le cadre dans lequel nous vivons. M. Thomas est notre bienfaiteur. Il a sauvé la vie de notre fils et changé la nôtre. Et tout ça, sans cesser un seul instant de s'occuper de son vieux papa avec un dévouement sans faille. Je vous assure, mademoiselle, Lucy et moi, on rêve qu'il rencontre une jeune femme qui l'aimera et lui fera de beaux petits, n a besoin d'une famille. Parce que même s'il dit qu'avec nous il en a trouvé une, il est très solitaire. Je me demande si notre vœu sera exaucé... »

Georges se tut, puis regarda Laura d'un air inquisiteur. Elle comprit qu'il lui posait une question muette : serait-elle cette femme dont il espérait qu'elle deviendrait Mme Delaney Thomas ?

Mal à l'aise, elle se détourna, mais Lucy, qui venait d'entrer, ne lui laissa aucun répit.

— C'est vrai que l'influence d'une femme ne ferait pas de mal à cette maison. Cela changerait l'ambiance et aussi la clientèle. Elle n'est quasiment formée que d'hommes. Ils viennent chasser, pêcher, marcher dans les forêts... mais si des dames les accompagnaient elles pourraient profiter du lac à la belle saison, faire des promenades, aller à la découverte de la faune ou de la flore. Je vous vois très bien en train d'organiser ça, mademoiselle Kincaid. Vous travaillez avec des plantes, non?

— C'est exact. Je fabrique des crèmes et des sérums à visée cosmétologique.

— Vous pourriez cueillir tous les simples dont vous avez besoin ici. Et vous installer un laboratoire dans l'un des bungalows!

Laura se sentit rougir. Tout à coup, la vision de ce laboratoire lui apparaissait, aussi nette et précise que sur un écran de cinéma. Elle voyait également des enfants qui couraient sur les pelouses, canotaient sur le lac, apprenaient la pêche au lancer ou le ski nautique. Us avaient des vélos tout-terrain, des poneys... Oh, ce serait tellement plus plaisant d'élever une famille au milieu de cette nature riche et belle qu'au cœur de Manhattan !

Mais à quoi bon se repaître de chimères? Delaney ne lui avait rien proposé. Il était amoureux d'elle, mais cela n'impliquait pas qu'il veuille l'épouser. Peut-être, lorsqu'il lui avait fait sa déclaration, sous-entendait-il qu'il viendrait la voir de temps à autre à New York, et qu'elle pourrait lui rendre visite en retour à Moosehead Falls. Pas une seule fois, il n'avait fait allusion à autre chose qu'une tendre liaison, qui durerait jusqu'à ce que s'installe la lassitude.

En ce qui le concernait. Parce qu'elle, elle était certaine de ne jamais cesser de l'aimer. Pour la première fois de son existence, elle connaissait la passion, savait désormais ce qu'était le grand amour, le seul, l'unique, celui qui habiterait son cœur jusqu'à son dernier souffle. Mais Delaney ne lui avait pas donné l'occasion d'exprimer ce qu'elle éprouvait. Et ne la lui donnerait sans doute pas. Une amourette, voilà ce qu'elle devait représenter pour lui. Une idylle sans lendemain qui la laisserait brisée et désespérée. La chasse au loup terminée, il lui dirait au revoir.

— Qu'est-ce que vous allez faire quand le loup aura été abattu, mademoiselle Kincaid? demanda Lucy, comme si elle avait lu dans ses pensées. Vous ne comptez pas nous quitter, tout de même?

De nouveau, son visage s'empourpra, et le phénomène n'échappa pas à la cuisinière.

— Vous avez trop chaud, mademoiselle ? Eloignez-vous donc du fourneau. J'ai mis un gigot au four. Ça doit être sa faute si vos joues sont rouges.

Une pointe de malice transparaissait dans l'intonation de Lucy, et Laura comprit que la brave femme n'était pas dupe. Néanmoins, elle se réfugia dans le coin opposé à l'énorme gazinière en fonte.

— C'est vrai qu'il fait chaud, confirma-t-elle en s'essuyant le front à l'instant où Delaney entra.

Elle avait entendu claquer son pas sur le carrelage et ne tenait pas à ce qu'il se répande, lui aussi, en commentaires sur son teint cramoisi.

— Lucy, dit-il sans même lui jeter un regard — ce qui la déçut et la soulagea en même temps —, pourriez-vous apporter quelques biscuits secs à ces messieurs dans le salon?

— Bien sûr. Ils vont rester pour dîner?

— Non. Je prendrai mon repas en tête à tête avec Mlle Kincaid.

Le cœur de Laura fit un bond dans sa poitrine. Elle s'était déjà résignée à une soirée de solitude dans sa chambre, supposant que Delaney préférerait parler chasse avec ses amis, et voilà qu'il choisissait sa compagnie !

— Je m'occuperai de dresser la table dans la salle à manger, Lucy, annonça-t-elle dès que Delaney se fut retiré, deux assiettes pleines de petits feuillettes salés, préparées par la prévoyante cuisinière, dans les mains.

— Les couverts sont dans le grand buffet, le linge dans les tiroirs du bas, les verres dans le vaisselier et les fleurs encore sur leurs tiges, dans le jardin.

— Parfait. Je me débrouillerai.

— Je vous découperai le gigot et...

— Inutile, coupa Laura. Je le ferai.

Delaney avait dit « en tête à tête », eh bien, il en serait ainsi. Personne ne viendrait rompre leur intimité et... pourquoi ne pas rêver? Peut-être se confierait-il, avouerait-il avoir formé des projets les concernant tous deux...

Evidemment, tant que Marcus n'aurait pas été retrouvé, elle n'avait pas le droit de songer à elle. Son objectif principal restait le sort de son frère. Mais la pleine lune finissait demain. Il pourrait donc rentrer chez lui et...

Mon Dieu, elle devrait retourner au chalet ! A partir de l'aube, il faudrait qu'elle s'installe dans la maison et attende, guettant le moindre froissement de branches au fond du jardin. Marcus n'entrerait certainement pas par la porte principale, au vu et au su de tous. Et Dieu seul savait dans quel état il serait. Plus exactement, quelle serait son apparence...

L'idée qu'il puisse être dangereux l'effleura. Elle la chassa aussitôt. Jamais il ne s'en prendrait à elle. Et pourtant, elle l'aurait mérité, car le drame qu'il traversait trouvait son origine dans les histoires que, gamine inconsciente, elle lui avait racontées autrefois. Elle était responsable. Et si, encore animé de pulsions meurtrières, Marcus lui faisait payer son inconséquence, elle ne subirait qu'un juste châtiment.

Pour parer à toute éventualité, elle se munirait de la carabine à seringues hypodermiques.

Une heure plus tard, assise devant la table qu'elle avait dressée avec soin, elle contemplait le bouquet de narcisses qui en ornait le centre. Les chasseurs n'étaient pas encore partis. Elle entendait leurs éclats de voix, et subodorait que Delaney, incapable de déclarer forfait, s'escrimait à les convaincre de ne pas tuer le loup.

Finalement, elle perçut un bruit de chaises repoussées, puis celui de la porte principale. Enfin, ils s'en allaient ! Mais elle doutait que la réunion se soit achevée sur le succès de Delaney. Elle le comprit dès qu'il pénétra dans la salle à manger : ses épaules voûtées et sa tête basse trahissaient sa défaite.

— Ils n'ont rien voulu savoir, murmura-t-il. Demain, ils vont lâcher leurs chiens, emporter des pièges...

Il releva le regard sur Laura.

— Je suis désolé. J'ai fait ce que j'ai pu. Mais il faut les comprendre. Ils ont trop perdu pour se montrer coopératifs. Et aussi...

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Il alla décrocher le poste du vestibule.

— Oui? Quoi? Oh, Mon Dieu...

Après avoir reposé le combiné, il revint à pas lents.

— C'est abominable. La vieille Julie Osmond... Elle vivait seule dans une ferme délabrée à la sortie

du village. L'épicier s'est inquiété qu'elle ne soit pas venue chercher ses provisions en fin d'après-midi. Il a attendu d'avoir fermé sa boutique à 20 heures pour aller aux nouvelles. Il l'a trouvée... morte. La gorge broyée. Dans son jardin potager. Elle avait encore sa serpette à la main. La rangée de haricots dans laquelle elle travaillait a été comme labourée par d'énormes pieds munis de griffes.

Il se laissa tomber sur une chaise et prit sa tête entre ses mains.

— C'est ma faute, Laura. Je n'aurais jamais dû retarder le moment d'organiser une battue. Par orgueil, j'ai causé la mort de cette femme. Je voulais avoir raison de ce loup. Il fallait que ce soit moi qui le tue. Pour venger mon père, et parce que l'animal semblait se moquer de moi, j'ai fait de tout ça une affaire personnelle. Et voilà le résultat. Des dizaines de bêtes massacrées, et maintenant, une charmante vieille dame que tout le monde aimait. Je ne me le pardonnerai jamais.

Lentement, il se redressa. Ses yeux cherchèrent ceux de Laura.

— Je suis navré, mais il est dorénavant impossible que je fasse en sorte d'épargner le loup. Il faut qu'il meure. Et tant pis si, comme tu l'as dit, il y a une chance sur un million que ce soit ton frère.

11.

Delaney fixait le point qui allait s'agrandissant dans un nuage de poussière. Une voiture. Qui donc pouvait arriver chez lui à cette heure matinale? Le ciel n'avait commencé à pâlir que quelques minutes auparavant, et le soleil n'était même pas encore levé. Puis soudain, il reconnut le 4x4. Un vieux pick-up rouillé, celui de Glen Barnes.

— Voilà des ennuis en perspective, murmura-t-il.

Debout à côté de lui, Laura regarda le véhicule qui s'arrêtait dans un crissement de pneus.

— Pourquoi, des ennuis?

— Parce que notre visiteur, Glen Barnes, est le pire fauteur de troubles du comté. Le shérif l'a sous sa garde, en cellule, un mois sur deux. Il ne pense qu'à se bagarrer, à semer la discorde, et à exercer sa violence. D a dû entendre parler de la battue et exige d'en être.

— Mais il peut aller chasser par lui-même. D n'a pas besoin de se joindre à quiconque !

— Effectivement, il va partir de son côté et essayer de prendre les autres de vitesse. Pour prouver à tous qu'il est le meilleur. Pour lui, le loup est un animal mythique, le seul qu'il soit digne d'affronter. Il passe son temps à abreuer Randall d'injures parce que ce dernier ne veut pas déroger aux lois de la protection de la nature et le laisser aller traquer les quelques meutes qui habitent encore nos forêts. Mais maintenant qu'il sait qu'il y a un loup redoutable à abattre, il veut être celui qui accrochera le trophée dans son salon. Et puis, une belle peau de loup se vend cher. Barnes est un braconnier. Il vit du commerce d'animaux tués clandestinement. Il se fait attraper régulièrement, il récolte des amendes qu'il ne verse jamais parce qu'il est insolvable, alors on l'envoie en prison, et dès qu'il ressort, il remet ça. S'il existait beaucoup de gens comme lui, il n'y aurait plus une bête dans les bois. Il tue même les femelles pleines. C'est un salaud de première.

Alors qu'elle s'attendait que le visiteur indésirable saute à bas de son siège, Laura le vit baisser sa vitre et tendre le bras en un geste de défi, tout en lançant :

— Thomas, garde forestier à la manque ! Tu étais censé débarrasser le coin du tueur de moutons, mais tu as échoué. Tu as perdu la main, depuis l'armée. Moi, je vais réussir. Je vais te ridiculiser. Tu vas sentir passer ta douleur, je te le promets. Je baladerai le cadavre du loup au bout d'une fourche !

Il redémarra, et partit en trombe.

— Mais... où va-t-il? demanda Laura, ébahie et inquiète à la fois.

— Chercher XYZ, à partir du dernier endroit où il a été signalé, c'est-à-dire chez Julie Osmond. Et

ça va nous créer un sacré problème.

— Pourquoi ? H n'est pas certain qu'il sache exactement où se trouve le loup. Après tout, ses empreintes sont à peu près partout.

— Il ne saura pas où il se trouve, c'est vrai. Mais cela ne l'empêchera pas de tirer sur tout ce qui bouge, y compris toi ou moi. Il va boire plus que de raison et. à partir du moment où il sera fin soûl, il nous confondra avec du gros gibier. Et il fera un carton sur nous.

Sur ces mots, Delaney ouvrit la portière de la jeep et s'assit au volant. Laura s'installa à côté de lui.

— Si je te demandais de rester ici, tu refuserais, n'est-ce pas? interrogea-t-il..

— Effectivement.

— Hmm. C'est bien ce que je craignais.

Il mit le contact et tourna la clé.

— Il faut que nous nous débarrassions de Barnes avant de nous consacrer au loup. Comme je te l'ai dit je suppose qu'il va commencer sa traque du côté de chez la pauvre Julie. Les autres aussi, d'ailleurs : c'est sans doute de là que va partir la battue. Mais je suis persuadé que l'animal s'est hâté de fuir et qu'il rôde exactement là où personne ne l'attend, juste pour le plaisir de n'y amener que moi. Ça, en revanche, je ne l'ai pas dit aux gens du village. La tactique du loup est un secret entre lui et moi. Ses empreintes vont duper les chasseurs qui procéderont, selon leur l'habitude, en les suivant, certains que XYZ se comporte comme un loup normal. Ils en seront pour leurs frais, et cela nous donnera un avantage sur eux, et une ultime chance de l'attraper sans le tuer.

Comme prévu, le pick-up de Barnes était garé derrière la ferme de Julie. Aucune autre voiture n'était arrivée. Les chasseurs s'étaient donné rendez-vous à 7 heures, et seulement 6 heures venaient de sonner an clocher. Delaney immobilisa la jeep à côté du véhicule du braconnier, puis en descendit, imité par Laura. Il se chargea de la carabine et lui tendit le fusil. Elle le remercia d'un regard reconnaissant.

Les empreintes menaient vers un chemin carrossable, qui se mua en sentier à peine tracé au bout d'un kilomètre. Delaney qui, jusque-là, avait marché selon son rythme habituel, c'est-à-dire très vite, ralentit soudain.

— Je veux être sûr de ne pas perdre les traces de Barnes, expliqua-t-il.

— Je ne comprends pas. Je croyais que c'était le loup que nous traquions.

— Je veux d'abord ramener Barnes en ville. Il n'a pas le droit de chasser. Randall a donné l'autorisation d'organiser une battue à une douzaine de gars, avec mon assentiment. Il ne l'a pas accordée à cette tête brûlée. Je vais donc lui intimer de rengainer son arme, de relever les pièges qu'il aura déjà installés et de rentrer chez lui. Et ce ne sera pas chose aisée. C'est pour cela que j'aurais préféré que tu restes à l'auberge.

— Nous allons perdre l'avance que nous avons sur les autres, remarqua Laura.

— Je sais, et j'en suis navré. Mais je dois faire respecter la loi. Je ne peux pas être sur les talons de Barnes toutes les nuits quand il braconne, mais je me dois de le neutraliser quand je le sais à l'œuvre. Comme en ce moment. Je suis un garde forestier assermenté, ne l'oublie pas.

— Mais le loup..., insista Laura.

— Le loup aura changé de secteur, je te le répète. Pour l'instant, notre gibier est à deux pattes, mais est potentiellement aussi dangereux que XYZ. Dans une heure ou deux, après force bières, il sera même encore plus redoutable, et totalement incontrôlable. C'est pour cela que je me hâte.

La piste laissée par Barnes se révéla d'autant plus facile à suivre qu'il avait semé des canettes de bière vides tout le long de son parcours. Laura songea qu'il s'agissait là d'une version bien navrante du Petit Poucet. Ils marchaient depuis à peine trois quarts d'heure, et elle avait déjà compté cinq emballages tordus par des doigts nerveux avant d'être jetés dans les buissons.

Elle en vit d'autres un quart d'heure plus tard, près d'une mare au bord de laquelle se mêlaient les marques des pattes griffues du loup et des semelles crantées de Barnes.

— Quelque chose me tracasse, déclara soudain Delaney en s'immobilisant, les yeux rivés au sol. Tu vois les dessins dans la boue? On dirait que le loup suivait Barnes au lieu du contraire...

— Comment cela?

— La trace des pieds du loup est incrustée dans la terre par-dessus celle des chaussures. Ce devrait être l'inverse.

— Tu crois que le braconnier est passé d'abord, et le loup ensuite?

— Oui. Et cela m'inquiète vraiment.

Une petite colline surplombait la mare. Apparemment, l'homme et la bête l'avaient gravie.

Mais l'homme n'était pas allé au-delà de l'autre versant.

Sur la pente, se détachait la silhouette d'un corps allongé dans une posture anormale. La tête formait un angle obtus avec l'épaule, et avait l'air de s'être détachée du cou.

Delaney se mit à courir. Laura s'élança aussi, mais demeura à quelque distance. Le spectacle qui lès attendait n'aurait rien d'engageant, pensait-elle, la gorge nouée.

Et effectivement, il fut aussi horrible que ce qu'elle avait imaginé. Barnes avait été égorgé par un être d'une telle force que sa tête avait quasiment été arrachée.

Surmontant sa répulsion, Delaney s'agenouilla auprès du cadavre et tâta son pouls. Barnes ne pouvait qu'être mort, bien sûr. Mais il était de son devoir de s'en assurer.

Comme il s'y attendait, son pouls ne battait plus. Mais son poignet était encore chaud, preuve de ce que son décès ne remontait qu'à quelques minutes.

Cette évidence l'amena à prendre conscience du danger. Laura et lui se trouvaient en terrain découvert. Le loup pouvait se jeter sur eux à tout instant. Où qu'il soit, il les avait dans son champ de vision. En quelques bonds, il jaillirait du sous-bois et les égorgerait eux aussi, si l'envie lui en prenait.

Seulement, il ne le ferait pas, Delaney en était convaincu. Il devait les observer, bien à l'abri d'un taillis, savourant le plaisir de son forfait.

Allons, un loup ne se délectait pas de ses tueries ! Il agissait mû par l'instinct, et décampait ensuite. Oui, mais pas XYZ. Il n'était pas un loup comme les autres. Probablement avait-il entendu Delaney qualifier Barnes de braconnier sans scrupule, et s'était-il hâté à sa poursuite, bien décidé à débarrasser la forêt d'une engeance de son espèce, un viandard sans morale qui dépeuplait la faune. XYZ avait délivré la communauté de sa brebis galeuse. Et au fond de lui, Delaney se sentait incapable de le lui reprocher. Pourtant, que le loup raisonne en termes de morale lui paraissait inconcevable. Bon sang, voilà que Laura l'influçait ! Il finissait par se dire qu'après tout, un être humain se cachait peut-être dans le corps du fauve...

— Va prévenir Randall, proposa Laura. Je t'attendrai ici.

— Non, Laura. Je ne veux pas que m prennes le risque de te faire attaquer.

— Personne ne m'attaquera.

Elle avait dit « personne », et non pas « aucun animal », preuve qu'elle envisageait toujours que Marcus soit un loup-garou.

— Vas-y, Delaney. Il ne m'arrivera rien, insista-t-elle avec tant de conviction qu'il céda.

Restée seule, elle s'éloigna du corps de Barnes et alla s'asseoir sur un tertre moussu. Là, elle ferma les yeux et se mit à murmurer des mots tendres, des paroles rassurantes, à l'intention de son frère.

S'il venait la retrouver, elle le conduirait clandestinement jusqu'au chalet. Il pourrait alors s'enfermer dans la cave à l'insu de tous, et s'efforcer, avec son aide, d'inverser les effets de sa formule. Il redeviendrait homme, et le cauchemar serait oublié.

Mais une demi-heure s'écoula sans qu'aucun bruit ne signale une présence d'une taille supérieure à celle d'un lapin, qui détala quand elle le regarda. Et les voix qu'elle perçut ensuite appartenaient à Delaney et au shérif. Dépitée, elle se releva et marcha à leur rencontre.

— Pauvre bougre, dit Randall en découvrant le corps. Qu'est-ce qui lui a pris de partir seul aux trousses de cette bête démoniaque?

— L'orgueil l'y a poussé. Il voulait être celui qui éradiquerait un loup en passe de devenir mythique. Et il y a aussi l'alcool. Il avait bu plus que de raison. L'ivresse a levé ses inhibitions, sa méfiance, et il s'est cru invincible.

— Eh bien, il ne l'était pas, grommela Randall tout en étalant une couverture sur le cadavre.

Puis il entreprit de délimiter le secteur à l'aide de rubans de plastique orange.

— Je procède comme chaque fois qu'il y a un crime, mais c'est superflu. Nous savons tous qui est le coupable et de quoi la victime est morte... Je vais attendre les ambulanciers ici. Ils enlèveront la dépouille de Barnes, et ensuite j'irai rédiger mon rapport. Tu vas participer à la battue, Delaney?

— Oui.

— Moi aussi ! s'écria Laura.

— Pas toi, non. Je veux que tu ailles attendre chez Marcus et...

— Il n'en est pas question, coupa-t-elle.

La veille, elle avait décidé de rester chez son frère. Mais les événements qui venaient de se produire l'avaient amenée à changer d'avis. Maintenant qu'il y avait eu mort d'homme pour la deuxième fois, les chasseurs allaient redoubler d'acharnement. Si elle voulait que le loup ait une chance, il fallait qu'elle participe à la battue. Et prie pour que ce soit devant elle que l'animal surgisse.

— Laura, je ne peux pas te laisser prendre des risques, argua Delaney. Reste bien à l'abri dans la maison de Marcus.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et le fixa d'un regard dur.

— Si tu ne veux pas de moi auprès de toi, alors je partirai de mon côté. Tu n'as pas le pouvoir de m'emprisonner, que je sache. J'irai donc seule à la chasse.

Delaney poussa un lourd soupir, puis hocha la tête, visiblement vaincu.

— D'accord, Laura, d'accord. Tu viens avec moi. Mais cela ne me plaît pas du tout. Je te dis oui simplement parce que tu viens de me faire du chantage. Si tu dois errer dans la forêt, j'aime mieux te savoir à mon côté que seule. Pourtant, j'avoue que si Randall m'y autorisait, je te bouclerais dans une cellule...

Les ambulanciers enlevèrent le corps de Barnes sur un brancard. Le shérif repartit avec eux, et les alentours de la mare reprirent leur aspect bucolique. Etes oiseaux venaient y boire et le soleil, maintenant haut, jouait sur l'eau. N'eût été le ruban orange et le dessin à la craie du corps de Barnes sur l'herbe, nul n'aurait pu imaginer qu'un drame venait de se dérouler.

— On y va? demanda Delaney.

— Je suis prête.

Leurs armes étaient posées contre un arbre. Avec soulagement, Laura vit Delaney ramasser la carabine et lui laisser le fusil.

— Les empreintes partent en direction des montagnes, dit-il après avoir examiné le sol. Mais je crois qu'il s'agit encore d'un leurre. Et nous n'allons pas tomber dans le panneau. Je ne veux pas passer des heures et des heures à marcher dans les bois en pure perte. Je veux avoir ce loup vivant. Alors je vais lui adresser un message. Qu'il sache que s'il continue à courir la forêt, il va tôt ou tard rencontrer les autres chasseurs. Et que je ne donne pas cher de sa peau. Ils n'ont pas de carabines armées

d'anesthésiques, eux. Donc, nous allons faire ce que tu avais projeté, Laura. Nous retirer chez Marcus et attendre. Je n'ai pas voulu le dire devant Randall pour ne pas alerter sa curiosité et subir une salve d'interrogations. Mais c'est chez ton frère que nous allons passer le reste de la journée, et de la nuit s'il le faut. Nous attendrons. Et pour ne pas perdre patience, nous lirons et relirons ses notes.

Des heures plus tard, Delaney refermait en soupirant le livre traitant de la lycanthropie qu'il avait trouvé dans la bibliothèque de Marcus.

L'affection était connue depuis la Rome antique. Et elle était si impressionnante dans sa pathologie que les êtres frustes y avaient vu la marque du diable. Au fil des siècles, les malheureux atteints de ce syndrome s'étaient vus pourchassés et abattus, brûlés, torturés par des bourreaux ignares, lesquels cherchaient à exorciser le démon qui, selon eux, possédait ces malades au corps recouvert de longs poils gris, aux mâchoires et à la denture déformée. Ce n'était que tardivement, à la fin du XIX^e siècle, que la lycanthropie avait été classifiée comme une maladie génétique et qu'on s'était efforcé de soigner ceux qui en souffraient. Mais les cas étant rares, la science ne s'était jamais attentivement penchée sur ce trouble. Les remèdes connus consistaient donc en de simples palliatifs : tranquillisants, cortisone et neuroleptiques. E n'y avait rien d'étonnant à ce qu'un chercheur comme Marcus, passionné par le sujet, se soit consacré à cette affection délaissée de la médecine.

Ayant enfin saisi ce qui avait motivé le jeune homme, dont la démarche était somme toute louable puisqu'il avait voulu traiter un mal encore sans thérapeutique, Delaney se sentit mieux. Avoir voulu contre vents et marée épargner le loup sous prétexte qu'il s'agissait peut-être de Marcus ne lui paraissait plus du tout absurde. Ni la possibilité que XYZ et le jeune homme ne fassent qu'un.

— Laura, je comprends comment tu as fini par être convaincue, dit-il en levant les yeux vers elle.

— Pardon?

Elle était assise en face de lui dans un fauteuil, un listing d'ordinateur déroulé sur ses genoux.

— Excuse-moi, Delaney, enchaîna-t-elle. J'étais absorbée dans l'étude de ces calculs.

— Quels calculs?

— Ceux que Marcus a élaborés pour changer la formule sanguine du loup. Il pensait que si on injectait à un lycanthrope quelques centimètres cubes de sang de loup modifié, le malade guérirait.

— Pour prouver sa thèse, il a donc procédé en sens inverse. Dans ses veines d'homme normal et en bonne santé, il a transfusé ce sang artificiel, partant du principe qu'il allait devenir un lycanthrope. C'est bien ça ?

— Exactement. Mais je ne peux pas croire qu'il l'ait fait sans avoir au préalable mis au point un antidote capable de neutraliser le processus. Il ne voulait certainement pas rester lycanthrope sa vie durant. Il avait dû prévoir le moyen de guérir. Oh, Delaney. il faut absolument que je comprenne à quelles manipulations il s'est livré ! Il faut que je déchiffre ces formules, que je découvre la bonne, et que j'en réalise la composition chimique au laboratoire.

— C'est une excellente idée. Mais dans tout ça, je ne vois pas comment Marcus aurait pu devenir un loup-garou. Ni être XYZ. Qu'il se soit retrouvé couvert de poils, admettons. Mais de là à se muer en bête féroce qui tue moutons, chevaux et êtres humains, non. Même si cela te déçoit, je persiste dans mon idée première : XYZ est le résultat des expériences de ton frère. De loup normal, il est devenu loup fabuleusement intelligent. Et particulièrement redoutable. Mais il est resté un loup. Quant à Marcus, je te parie qu'il se cache, terrorisé par cette bête dont il a modifié le comportement. Ou alors, il gît sans connaissance quelque part dans la forêt, et ça, c'est l'hypothèse la plus grave. Il n'a rien mangé depuis une semaine, et il est malade. Cela m'inquiète vraiment et m'amène à dire que, finalement, j'ai eu tort de vouloir venir ici. Nous ferions mieux de repartir dans les bois, pour le retrouver.

Laura secoua la tête.

— Tu t'enfermes dans ton idée. Selon toi, il y a le loup *et* Marcus. Moi, je dis qu'il n'y a que le loup. Que mon frère *est* le loup. Que son expérience a pris un tour pour le moins inattendu et qu'il ne sait plus comment s'en sortir.

— Laura, commença Delaney d'un ton patient, sois logique. Tu as lu comme moi dans ses notes que Marcus gardait un loup dans la cage que nous avons vue en bas, et que cet animal s'en était échappé en faisant preuve d'une grande intelligence. Pourquoi voudrais-tu que ce loup soit Marcus, que ce dernier se soit lui-même enfermé dans la cage, pour s'en évader ensuite? Ça n'a pas de sens. Il y a bien eu deux êtres dans le laboratoire. Un loup et un homme. Et maintenant, ils sont tous les deux dans la forêt.

Laura parut ébranlée. Elle hocha lentement la tête, une main plaquée sur le front.

— Tu as peut-être raison, Delaney, dit-elle après un temps. Il est possible que je me sois abusée. Mais il y a un point dont je ne démords pas : il ne faut pas tirer sur XYZ, parce qu'il appartient dorénavant à la science. Quant à Marcus, effectivement, Dieu seul sait où il se trouve. Et dans quelle condition physique.

Delaney se leva et s'approcha de Laura. Il s'assit sur l'accoudoir de son fauteuil et la serra contre lui.

— Ma pauvre chérie... Tu souffres vraiment, n'est-ce pas?

Elle ouvrit sur lui des yeux étonnés.

— Evidemment. J'aime tant mon frère! C'est une torture de ne pas pouvoir lui venir en aide.

— Il faut me pardonner de ne pas être capable de te consoler comme il le faudrait, Laura. Mais je n'ai jamais eu de famille à part mon père. Un enfant unique a du mal à concevoir clairement la notion de frère ou de sœur. J'ai focalisé mon amour sur papa. Et j'ai passé ma vie dans une solitude somme toute guère pesante puisque ce qu'on n'a jamais connu ne peut pas manquer. Je m'efforce néanmoins de me mettre à ta place, et j'y arrive quand je pense au désespoir qui a été le mien au moment où mon père a rendu le dernier soupir. De même que toi, tu veux retrouver la formule qui sauvera Marcus, moi je voudrais tuer ce loup qui a fait mourir le seul être que j'aimais.

Il marqua un temps, puis ajouta :

— C'est pour cela qu'il m'a été si difficile d'abandonner la traque de XYZ. Il était de mon devoir de l'abattre. Ne pas l'avoir fait me désespère. Car mon père doit être vengé et... et je ne veux pas laisser tomber, Laura.

Brusquement, il se mit debout et commença à faire les cent pas dans la pièce.

— Laura, je n'en peux plus de rester ici à attendre. Le loup ne viendra pas. Je me suis trompé. J'ai préjugé de sa capacité de compréhension. S'il avait saisi ce que nous attendions de lui, il se serait déjà manifesté. Au heu de cela, il est resté dans la forêt où, à l'heure qu'il est, les chasseurs l'ont peut-être déjà tué. Si tel est le cas, je ne me le pardonnerai jamais. C'était à moi de l'exécuter. A moi !

— Delaney, tu t'étais reproché d'avoir fait une affaire personnelle de la capture de ce loup. Ne reviens pas sur ce que tu as dit ! objecta Laura.

Il parut se calmer. S'immobilisant devant la porte-fenêtre, il désigna le jardin du doigt.

— Il fait presque nuit. Nous n'allons pas tarder à avoir des nouvelles des chasseurs et...

La sonnerie du téléphone arrêta les mots sur ses lèvres. Le front barré d'un pli soucieux, il s'approcha de Laura quand elle décrocha.

— Bonsoir, shérif... Oui, nous avons préféré rester chez mon frère, au cas où il se serait manifesté... Pardon? Les chasseurs sont rentrés bredouilles? Oh, merci de nous avoir avertis.

Elle leva sur Delaney un regard brillant de satisfaction.

— Tu as entendu? Ils ne l'ont pas trouvé! s'exclama-t-elle d'un ton triomphant. A nous déjouer ! Nous avons toute la nuit.

— Bien. Mais je te préviens, Laura, cette histoire de carabine est finie. Je veux mon fusil. Et je m'en servirai. Je dois cela à mon père.

12.

Le crépuscule s'était depuis longtemps installé quand ils furent prêts à partir. Laura commençait à haïr cette salopette vert-de-gris et ces chaussures montantes qui lui faisaient l'effet de brodequins de toiture. Et par-dessus tout, elle détestait cet énorme fusil que Delaney venait de charger sous ses yeux. Pourquoi fallait-il qu'il rende la mort pour la mort ? Et surtout, pourquoi ne voulait-il plus prendre en considération cette infime possibilité que Marcus fut le loup qu'il traquait sans relâche depuis une semaine ?

Oublieux de ses résolutions précédentes, il voulait tuer l'animal. Alors même que ce dernier avait fait preuve d'une intelligence quasi humaine. Certes, son père était mort à cause du loup. Mais pas parce que la bête l'avait attaqué, non ! C'était une crise cardiaque qui l'avait tué. Et tout cela parce que, trop imbibé d'alcool, le vieil homme ne s'était pas rendu compte qu'il gelait à pierre fendre et que, s'il persistait à rester dehors à l'affût, son corps usé ne résisterait pas. Décidément, celle idée de tuer le loup pour venger Nevil était illogique.

Elle avait été tellement heureuse le jour où Delaney avait enfin délaissé son fusil au profit de la carabine. Maintenant, sa déception était à la hauteur de sa joie passée. Hélas, elle n'avait plus d'argument pour le convaincre.

Excepté un. Ce cri qu'elle venait d'entendre, en provenance du jardin. Le loup ! Il s'était approché de la maison et gémissait faiblement, comme un animal blessé. Des trémolos faisaient vibrer sa voix, qui soudain enfla et se mua en un hurlement aigu.

— Bon sang, il est là, murmura Delaney en attrapant son fusil.

— Attends. Laisse-moi faire.

En deux enjambées, elle atteignit la porte qui donnait sur l'arrière de la maison. Elle l'ouvrit et se glissa à l'extérieur, dans le noir, sans arme.

— Laura ! Tu ne vas pas...

— Chut. Reste sur le seuil. Je veux tenter quelque chose.

— Il va te sauter dessus.

— Non. Je sais que non.

Lentement, elle s'avança jusqu'au milieu de la pelouse, puis s'immobilisa, mains tendues en avant, paumes ouvertes. La peur la glaçait, mais elle se refusait à y céder. Toutes les manœuvres pour abattre ou capturer le loup avaient échoué. Peut-être parce que personne n'avait tenté de faire appel à

la douceur... Si l'animal était aussi intelligent qu'elle le pensait, il saurait faire la différence entre une femme inoffensive et un homme armé.

Mais la vieille Julie Osmond... Ce n'était tout de même pas sa serpette qui avait amené le loup à croire qu'elle représentait un danger pour lui? Or il l'avait égorgée !

Laura pivota sur elle-même puis courut jusqu'à la maison. Delaney l'accueillit dans ses bras.

— Oh, Laura, tu es folle !

— C'est ce que je me suis soudain dit, murmura-t-elle en tremblant.

Repoussant Delaney, elle rentra dans la cuisine, où elle se servit un grand verre d'eau qu'elle avala d'un trait.

— Tu avais raison quand tu affirmais qu'il reviendrait rôder dans le coin, reprit-elle lorsque son souffle fut redevenu normal. Que vas-tu faire? Essayer de le suivre?

— Non. De nuit, ce serait trop risqué. Si j'étais parti plus tôt, je me serais mis à l'affût quelque part et je n'aurais plus bougé. Là, marcher dans l'obscurité serait du suicide. Il pourrait m'attendre n'importe où. Mais j'ai une autre idée. Je vais aller chez Clint, l'un des organisateurs de la battue, lui demander quel parcours il a suivi. Puis je passerai chez moi, pour prendre une carte d'état-major. La moindre grotte, le plus petit accident de terrain y figure. Je pourrai essayer de deviner quel est le gîte de ce loup. Quand il se sent en danger, il doit s'y réfugier et attendre que le calme soit revenu pour ressortir.

Quelques instants plus tard, Delaney quittait la maison. Laura prit la précaution d'allumer toutes les lampes extérieures, celles des porches avant et arrière, mais surtout les petits lampadaires qui, cachés dans des massifs, éclairaient le jardin. Puis elle revint s'asseoir sur le canapé et, une fois encore, ouvrit le carnet de Marcus.

Elle lut quelques pages, puis le referma, découragée. Elle avait l'impression de connaître par cœur le contenu du volume. Il n'y avait aucun secret à déceler entre ces lignes de la main de Marcus. Rien qui puisse la mettre sur une piste.

Le désir de revoir son frère lui vint soudain. Contempler son merveilleux visage toujours souriant, croiser son regard brillant d'intelligence et d'humour lui parurent nécessaire. Il fallait qu'elle se le représente vivant, et non plus sous l'aspect d'un lycanthrope. Elle songea alors à l'album de famille. Elle savait que son frère le gardait précieusement. Quand il avait emménagé à Moosehead Falls, il lui avait demandé si elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il l'emporte...

L'album se trouvait dans la bibliothèque du salon. Elle parcourut les rayonnages du regard, et reconnut tout de suite sa couverture de cuir rouge orné de doré.

Lorsqu'elle se rassit sur le canapé, elle frissonnait d'émotion. Les photos allaient la plonger dans un passé de bonheur peut-être révolu à jamais.

Elle commença à tourner les épaisses pages cartonnées dont le contenu racontait sa vie en même temps que celle de Marcus. Là, il posait déguisé en corsaire. Agenouillée devant lui, elle brandissait

des bijoux, le butin supposé du pirate. Sur un autre cliché, costumée en lutin, elle lui tenait la main alors qu'il souriait à l'objectif, habillé en homme de cro-magnon d'une fourrure jetée sur l'épaule.

Ces souvenirs de carnavals joyeux l'émouvaient. Ils témoignaient d'une enfance heureuse.

Mais celui qu'évoquait cette photo où, seule, elle grimaçait sous une défroque fabriquée à partir d'une descente de lit et un masque en forme de tête de loup lui arracha un frisson. Elle l'avait si souvent portée, cette tenue épouvantable, jouant au loup-garou avec force hurlements. Elle ne la revêtait qu'à la nuit tombée, les soirs de pleine lune. Et menaçait Marcus de lui arracher la gorge s'il n'entrait pas dans son jeu. Elle le contraignait à enfiler un vieux manteau en fourrure de loup déniché au grenier, et le poursuivait des heures durant à travers la maison et le jardin, sous l'œil amusé de leurs parents. Mon Dieu... Si elle avait su alors les dégâts irréversibles qu'elle occasionnait dans l'esprit de ce gamin hypersensible...

Les remords la bouleversaient avec tant de force qu'elle éclata en sanglots, et c'est le visage noyé de larmes que Delaney la trouva quand il rentra, un quart d'heure plus tard. Eperdu, il s'assit contre elle et la prit dans ses bras.

— « Laura, il ne faut pas te torturer comme ça. Ferme cet album et cesse de te dire que tu es responsable du comportement de ton frère ! De tous temps, les enfants ont été friands de contes morbides et cruels. Marcus ne faisait pas exception à la règle. Et il n'y avait rien d'anormal au fait que tu te délectes de ce genre d'histoire. Devenu adulte, il n'a peut-être pas bien su démêler l'imaginaire du réel, mais tu n'y es pour rien. Si ta ne les lui avais pas racontées, il aurait quand même eu connaissance de ces légendes de loups-garous par le biais de la télévision ou des bandes dessinées. Ou encore en jouant avec ses copains à l'école.

« En ce qui me concerne, je me souviens de l'un d'eux qui était obsédé par Godzilla, le monstre des films japonais. Il était persuadé qu'il allait pénétrer dans sa chambre pendant son sommeil et l'enlever. Sa hantise était si puissante qu'il prenait la précaution de s'attacher à son lit avant de s'endormir. Alors tu vois, Marcus n'est pas le seul à avoir été marqué par toute cette mythologie sinistre. Qu'elle l'ait poursuivi plus tard, au cours de sa vie d'adulte n'est pas, je te le concède, très normal. Mais Marcus est maître de son existence. Il est assez intelligent pour dominer ses obsessions enfantines. Il aurait dû les rejeter depuis longtemps. Ce n'est pas ta faute si elles le poursuivent actuellement. Il manque d'équilibre, Laura. Tu ne dois pas te sentir coupable. C'est d'un psychologue qu'il a besoin, pas d'une sœur qui se ronge de regrets. »

— Je... je le sais, Delaney, mais... je ne veux pas qu'il meure!

— Il ne va pas mourir.

— Mais tu vas lui tirer dessus !

— Pas sur lui, Laura. Sur le loup. Ensuite, je continuerai à battre les bois à la recherche de ton frère. J'ai rapporté la carte. Elle va nous servir à localiser la tanière de XYZ, mais aussi le refuge de Marcus.

Essuyant ses yeux, Laura soupira. Puisse Delaney ne pas se tromper en affirmant que deux êtres distincts hantaient la forêt...

La matinée était déjà bien avancée quand ils s'arrêtèrent sur une petite plage de sable fin au bord de la rivière. Dans ce lieu protégé du vent, il faisait très chaud, et Laura rêvait de se débarrasser de la salopette qui lui collait au corps.

Ils étaient venus dans ce secteur parce que Delaney avait vu sur sa carte que de nombreuses grottes jalonnaient les rives du cours d'eau. Ils en avaient visité une demi-douzaine, sans résultat jusqu'alors.

— Faisons une pause, Laura. Tu as l'air épuisée. Reste donc sur la plage pendant que j'irai explorer la caverne qui doit se situer là-haut.

Il avait désigné un point dans la falaise, qui les surplombait. Escalader les éboulis pour y accéder ne séduisait guère Laura, aussi s'assit-elle par terre sans discuter. Elle suivit Delaney du regard tandis qu'il s'attaquait à l'à-pic instable en haut duquel s'ouvrait la grotte. Elle entendait rouler les cailloux sous ses pieds, et le voyait progresser avec lenteur, s'accrochant aux buissons épars pour ne pas basculer en arrière.

Finalement, éblouie par le soleil, elle ferma les paupières. Delaney ayant emporté la carabine armée de seringues hypodermiques, elle avait posé le fusil derrière elle. Moins elle avait sous les yeux cet engin de mort, mieux elle se portait. Et puis, elle ne risquait rien : le terrain meuble ne portait aucune empreinte du loup. Evidemment, il n'était pas exclu qu'il ait marché dans l'eau, de manière que son passage reste indécélé. Mais non—Une telle tactique requérait une intelligence humaine. XYZ était remarquablement futé, mais ce n'était tout de même qu'un loup.

Elle dégageait son buste du carcan de la salopette, dont elle avait ouvert la fermeture Eclair, quand elle perçut un craquement. Si ténu que, tout d'abord, elle ne s'alarma pas. Puis il y en eut un deuxième. Cette fois, elle ouvrit grands les yeux et se tourna dans la direction du bruit

Un cri se forma dans sa gorge, sans réussir à s'en extraire. Le loup se tenait devant elle, à deux mètres à peine. Sorti du couvert du sous-bois, il semblait pétrifié sur ses hautes pattes musclées.

Mon Dieu... XYZ ! A n'en pas douter, il s'agissait de lui et non d'un autre animal. Anormalement grand, au pelage noir très fourni, il dardait sur elle un hypnotique regard vert foncé. Le même que celui de Marcus, pensa-t-elle soudain.

Pendant ce qui lui sembla durer une éternité, elle resta immobile, yeux dans yeux avec le loup. L'effroi le disputait en elle à la curiosité, une curiosité qui pouvait se révéler mortelle car plus elle attendrait avant de réagir, plus le loup aurait le loisir de bondir sur elle.

Mais les secondes s'égrenant elle éprouva la sensation qu'il n'était pas là pour l'attaquer, qu'il avait attendu que Delaney s'éloigne pour se retrouver seul avec elle. Peu à peu, sa tension se relâcha. L'animal ne lui voulait pas de mal. Elle le ressentait jusqu'au plus profond de son être. Ses babines frémissantes ne se relevaient pas sur ses crocs. Ses muscles ne semblaient pas bandés en préparation d'un bond puissant. Il restait là sans bouger, comme s'il tentait de lui communiquer un message muet.

Non. Elle était la proie d'une illusion. Le loup se contentait de l'observer parce qu'elle l'intriguait, mais il ne tarderait pas à se jeter sur elle. Il fallait qu'elle soit prête à se défendre, qu'elle s'arrache à cette sorte de transe qui l'avait amenée à se défaire de toute inquiétude. Delaney avait raison, elle

était aussi folle que Marcus. Comment pouvait-elle s'imaginer que le loup allait repartir comme il était venu, sans la toucher alors qu'il avait déjà tué des dizaines d'animaux et deux êtres humains? Elle perdait l'esprit !

Même si elle n'avait pas vraiment l'impression d'être en danger, elle tendit lentement la main derrière elle et chercha à tâtons la crosse du fusil.

Le loup suivit son geste du regard. Incrédule, elle le vit secouer doucement la tête, comme s'il lui faisait signe que, non, elle ne devait pas faire cela.

Mais peut-être n'avait-il fait que chasser une mouche importune? Oui, évidemment.

Elle déplaça encore sa main et exhala un soupir de soulagement quand ses doigts rencontrèrent le métal froid du canon. Malédiction! Le fusil était posé à l'envers. Le temps qu'elle s'en saisisse, le retourne dans le bon sens, vise et tire... elle se retrouverait dans le même pitoyable état que Barnes, le braconnier.

Alors elle interrompit son mouvement, ramena ses bras sur sa poitrine et les croisa. Le loup agita les oreilles. En signe d'assentiment?

Non. Parce qu'un son venait de l'alerter.

Il tourna sa tête massive et superbe en direction de l'origine du bruit. Laura l'imita et, le souffle coupé par l'horreur, aperçut Delaney qui s'approchait. Mon Dieu... le loup ne l'épargnerait pas, lui, son ennemi, celui auquel il avait lancé un défi...

D'une détente prodigieuse, il bondit, jaillissant sur le garde forestier de toute la puissance de son corps rompu à l'attaque.

Laura cria lorsqu'elle vit Delaney s'effondrer en arrière. De là où il se trouvait, il n'avait pas vu l'assaillant. Pris par surprise, il ne put que rabattre son bras sur sa gorge pour la protéger.

Une douleur inouïe le tétanisa une fraction de seconde. Le loup avec refermé sa mâchoire sur son poignet. Son couteau, vite. Il ne disposait que de cette arme, accrochée à sa ceinture. Rapide comme l'éclair, il l'enleva de son fourreau, et en plongeait la lame dans la poitrine de la bête.

Instantanément, le loup relâcha sa prise. Il se recula légèrement, les pattes bien calées de part et d'autre du corps de Delaney, puis relevant la tête, émit un hurlement, si long, si empreint de souffrance que Laura sentit son sang se glacer. Dieu du ciel, ce n'était pas là la plainte d'un loup, mais celle d'un être désespéré qui appelait à l'aide ! Sa main qui s'était serrée sur le canon du fusil faiblit. Elle se rendit compte que la crosse glissait entre ses doigts, que l'arme allait tomber par terre quand elle vit l'animal ramener son regard sur Delaney. Le temps parut soudain suspendu. Il y avait cet homme à terre, et le loup qui allait l'immoler. Et elle, qui demeurait figée, incapable de se décider à mettre la bête en joue.

Jusqu'à l'instant où Delaney s'écria :

— Laura, je t'en supplie !

L'appel, formulé d'une voix brisée, suffit à la ramener à la raison. Elle épaula, posa l'index sur la

détente, et appuya, à la seconde où le loup baissait la tête en grondant, le museau déjà sur la gorge de Delaney.

La détonation sembla faire trembler les falaises. D'un seul coup, les chants d'oiseaux se turent, et le soleil fut caché par un nuage de fumée. Lorsque le voile gris au parfum de poudre se dissipa, Laura, comme dans un état second, lâcha le fusil et vacilla. Ses jambes flageolèrent, et elle s'agenouilla sur le sable, tout en observant Delaney qui repoussait sur le côté la masse noire et inerte du loup.

Elle l'avait tué. Pour sauver l'homme qu'elle aimait, elle avait peut-être assassiné son frère. Et la douleur qui élançait dans son épaule, causée par le recul de l'arme, lui paraissait négligeable comparée à celle qui lui broyait le cœur.

Telle une somnambule, elle porta ses mains à son visage et se mit à pleurer.

Delaney se releva et s'approcha d'elle. Il gardait pressé contre sa poitrine son bras en sang.

— Laura, ma chérie, tu m'as sauvé la vie. Et je sais ce que cela te coûte. Mais ne sois pas désespérée. Ce loup n'est pas ton frère. J'ai lu les ouvrages concernant les loups-garous. On y raconte qu'à leur mort, ils retrouvent leur enveloppe humaine. Regarde. C'est toujours un loup qui gît là. Un vrai loup. Remets-toi, mon amour, je t'en prie.

Lentement, elle laissa retomber ses mains. Mais les larmes l'aveuglaient, l'empêchant de discerner autre chose qu'une forme sombre recouverte de fourrure.

— Mets-toi debout et examine-le, Laura. Il faut que tu aies les preuves dont tu as besoin.

Au bord de la nausée, elle obéit. Elle fit un pas, puis un autre, et s'accroupit devant le corps sans vie. Delaney avait raison. Elle avait sous les yeux un animal.

Mais son regard vert sombre, désormais fixe, la troublait toujours autant.

— De... de quelle couleur sont les pupilles d'un loup, d'ordinaire? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Je ne sais pas, avoua Delaney. Je ne me suis jamais approché assez près d'une de ces bêtes pour distinguer la teinte exacte de ses yeux.

— Oh, mon Dieu... Et si...

— Non, Laura Ne recommence pas. Cette bête est celle que ton frère avait baptisée XYZ. Elle a subi des mutations, c'est certain. Il y avait quelque chose d'humain en elle. Mais c'était toujours un animal !

Il lui prit la main, la força à se relever et à s'écarter du cadavre.

— Essaie de voir les choses du côté positif, Laura. Je sais à quel point il t'est pénible de penser qu'en définitive, c'est toi qui as tué le loup. Mais tu l'as fait pour me sauver. Et maintenant, tu peux voir qu'il ne s'agissait vraiment que d'un loup. Même exceptionnel, il a causé tant de malheurs... Pense aux Spelling, aux Michaels, à Julie Osmond, et même à Barnes. Aux moutons, aux poneys, aux biches que j'ai trouvées dans les bois. On ne pouvait pas le laisser vivre. C'était un tueur qui massacrait par

plaisir. Pas par besoin.

— Il était l'œuvre de Marcus.

— Une œuvre malfaisante. Une fois de plus, nous avons la preuve des catastrophes que peut occasionner la science quand elle se met à agir sur la nature. Elle la pervertit. D'une bête qui craint et fuit l'homme, ton frère a produit un monstre qui l'affrontait. H a transformé un animal qui ne meurt que pour se nourrir en bourreau sanguinaire. C'était un désastre, Laura. Il était inenvisageable de laisser une telle créature en liberté. Et quant à renfermer sa vie durant dans une cage, c'eût été plus cruel que de l'abattre.

Laura posa sur lui des yeux où, enfin, il lut quelque apaisement.

— Je... je crois que tu as raison, Delaney. Mais cela me fait beaucoup de peine d'avoir été celle qui a pressé sur la détente.

Elle marqua un temps, puis ajouta :

— Je préfère quand même que ce soit lui qui gise là plutôt que toi. A ce propos, comment va ton avant-bras ?

— Pas terrible, répondit-il en grimaçant. Je crois que je devrais aller me faire soigner.

Il pressait un pan de sa chemise sur la blessure, mais le sang transperçait le tissu. Laura l'écarta pour se rendre compte. Oh, Seigneur... les mâchoires de XYZ avaient broyé les chairs jusqu'à l'os.

— Revenons vite à la voiture, dit-elle en offrant son épaule à un Delaney chancelant. Ensuite, je te conduirai chez le médecin du village.

Une heure plus tard, l'hélicoptère de la protection civile s'envolait en direction de l'hôpital du comté, avec pour passagers Laura et Delaney. Le médecin de Moosehead Falls n'avait pu que parer à l'urgence en arrêtant l'hémorragie. Selon lui, l'os de l'avant-bras étant fracturé, une intervention chirurgicale s'imposait.

La nuit tombait quand Delaney entra au bloc opératoire. Le chirurgien l'y garda trois quarts d'heure, puis le fit installer dans une chambre. Laura l'y attendait, assise sur un siège inconfortable en plastique moulé. Elle se leva dès que le chariot apparut, poussé par une infirmière.

En dépit de ses paupières closes, Delaney sut qu'elle se précipitait près de lui. Il était conscient de sa présence grâce à la fragrance délicate de son parfum qui flottait dans la pièce.

— Tu pourras sortir demain soir, entendit-il.

Il sentit une main fraîche sur son front, puis le contact de lèvres douces et tièdes sur les siennes.

Encore dans les vapeurs de l'anesthésie, il grommela quelques mots inintelligibles. Il fit ensuite un effort visible pour se réveiller, et réussit à ouvrir les yeux.

— Ne reste pas ici, murmura-t-il.

— Bien sûr que si! Je vais me faire apporter une chaise longue et...

— Non. Rentre chez Marcus, Laura. Inutile de revenir ici demain.

— Mais je...

— Bonsoir, Laura.

Il se tourna sur le côté, lui dérobant son visage.

Elle faillit insister, puis jugea que dans son état, il ne répondrait pas de façon cohérente. Mais la sensation qu'il venait de la renvoyer définitivement la hanta pendant tout le trajet de retour en taxi.

Delaney ramena son regard sur la porte que Laura venait de refermer. Pourquoi avait-il rejeté la jeune femme alors qu'il avait tant besoin d'elle, que sans elle, il se sentait comme vidé de toute substance? Parce que la pleine lune arrivait à son terme. Cette nuit, probablement, Marcus reviendrait chez lui, et elle n'aurait plus de raison de rester à Moosehead Falls. Elle rentrerait à New York, là où se trouvait sa vie.

Demain, ou après demain, elle lui aurait annoncé que tout était fini entre eux et lui aurait dit adieu. Alors, par orgueil, il avait préféré rompre le premier. Au prix d'un désespoir qui n'allait dorénavant plus le quitter.

13.

Delaney traversa le vestibule désert puis se dirigea vers ses appartements privés. L'auberge, qu'il adorait pourtant, lui semblait soudain un endroit hostile, sans chaleur, dépourvu d'âme. Parce que Laura ne s'y trouvait plus.

Un instant, il songea à rentrer chez lui, dans sa charmante petite maison de Moosehead Falls, celle qui avait été autrefois son foyer familial. Mais qu'est-ce que cela aurait changé ? Sans Laura, il se sentirait seul où qu'il fût. Aussi seul qu'un loup mis au ban par sa meute. Il n'éprouvait qu'un désir : s'enfermer dans son bureau et ne plus en sortir. Seule la faim, à l'instar du loup, l'obligerait à quitter ses quartiers. Mais pas tout de suite. Le petit déjeuner que lui avait préparé Lucy refroidissait sur la table de la salle à manger, comme chaque matin depuis une semaine qu'il était sorti de l'hôpital. La cuisinière se désolait de son manque d'appétit, et s'escrimait à lui confectionner de délicieux repas, qu'il prenait avec Georges et elle dans la cuisine. Mais il chipotait sur sa nourriture, abattu et triste au point de ne même plus avoir envie de marcher dans les bois.

Il avait demandé à Randall de lui trouver un remplaçant qui effectue son travail de garde forestier, et Clint le fils de Lucy et de Georges, occupait cette fonction depuis plusieurs jours déjà. Cela le soulageait d'un grand poids, car il ne supportait pas l'idée de parcourir seul les sentiers qu'il avait suivis en compagnie de Laura. Oh, ça n'avait pas été des promenades de plaisir. Traquer le loup avait été long, pénible, et s'était soldé par ce que la jeune femme devait considérer comme un drame puisqu'elle avait tiré sur la bête. D'espérait l'avoir convaincue que XYZ était un animal et non pas son frère métamorphosé. Sans doute avait-elle réussi à faire taire son inquiétude à ce sujet, mais pas à lever celle qu'elle nourrissait à propos du sort de Marcus, qui n'était toujours pas rentré.

Par Randall, il savait qu'elle continuait à attendre, cloîtrée dans le chalet. Que les lumières brillaient nuit après nuit derrière ses fenêtres, et qu'elle guettait le moindre mouvement dans les feuillages à la lisière du jardin. A plusieurs reprises, il avait failli sauter dans sa voiture et conduire à tombeau ouvert jusque chez Marcus Kincaid. Là, il se serait précipité vers Laura. l'aurait prise dans ses bras et suppliée de ne pas repartir pour New York.

Mais il n'en avait rien fait, persuadé qu'elle refuserait, que leur relation ne pourrait avoir de suite, une fois Marcus revenu. Jamais elle ne s'accommoderait de la vie qu'il avait à lui offrir. Elle avait besoin de la grande ville, et ne supporterait pas de s'installer dans un coin retiré avec pour tout horizon des montagnes et des arbres au lieu des gratte-ciel. Il lui fallait un homme raffiné, pas un être aussi fruste que lui, qui n'avait quasiment pas fait d'études et qu'un père alcoolique avait élevé.

Alors il restait enfermé dans son hôtel, à ressasser sa peine et ses regrets de n'être pas à la hauteur de cette femme exceptionnelle, dont le courage l'avait impressionné. Et il priait pour qu'enfin Marcus réapparaisse et lui rende sa joie de vivre. Car lui n'y arriverait jamais.

— Vous pourriez la rendre heureuse, vous savez, lança une voix derrière lui.

Un instant, il crut qu'il avait pensé tout haut et qu'on lui répondait. Puis il comprit que Georges, en entrant dans le bureau, s'était exprimé par hasard sur ce qui le tracassait.

— Pourquoi dites-vous ça, Georges?

— Parce que c'est vrai. Vous êtes en train de gâcher quelque chose de merveilleux. Cette jeune femme vous aime, ça saute aux yeux. Et vous, vous restez là à broyer du noir pendant qu'elle attend que vous alliez lui demander sa main. Parce que vous l'aimez aussi, monsieur Thomas. Je le vois bien. Mais vous avez peur, alors vous fuyez. Ça ne vous ressemble pas, de déclarer forfait d'emblée.

— Georges, c'est moi qui ai mis un terme à une histoire qui ne conduisait nulle part.

— Que vous dites ! Vous n'avez même pas essayé de faire des projets d'avenir pour voir si un accord était possible. Posez-lui des questions, faites-lui part de vos souhaits, et vous verrez bien, bon sang ! Vous avez trente-six ans. Vous ne pouvez pas faire une croix sur l'avenir ! Qu'est-ce que vous envisagez ? De rester seul pour toujours, sans femme ni enfants ?

Delaney baissa la tête, puis agita la main en direction de Georges, lui signifiant ainsi de se retirer. Il ne voulait pas parler de Laura. Avec personne. Excepté avec Randall, qui le tenait au courant de ses agissements. Ainsi, il savait qu'elle avait demandé à ce que le sang de XYZ soit analysé. Les résultats n'étaient pas encore arrivés de New York. Sans doute espérait-elle, à partir de la formule sanguine détaillée, reprendre à zéro les expériences de Marcus et mettre au point un antidote qu'elle lui injecterait pour le guérir de sa lycanthropie.

A condition que le jeune scientifique en soit atteint, ce dont il doutait de plus en plus. Si Marcus s'était mué en monstre, XYZ mort, les massacres n'auraient pas cessé pour autant. D'après la littérature, un loup-garou pouvait commettre les mêmes carnages qu'un simple loup. Or les troupeaux du comté ne subissaient plus la moindre attaque de la part de prédateurs. Les fermiers dormaient de nouveau sur leurs deux oreilles.

Il avait cru que, la pleine lune finie, Marcus réapparaîtrait. Fatigué, affamé, méconnaissable avec sa barbe de dix jours et ses cheveux hirsutes, saie et dépenaillé. Mais les jours passaient, et le jeune homme ne se manifestait toujours pas. A croire qu'il avait eu raison d'imaginer que le malheureux avait tristement fini au fond d'un ravin ou d'une grotte.

Hélas, ce n'était pas ce que devait penser Laura. A force d'attendre en vain, elle s'était certainement remise à penser qu'en tuant le loup, elle avait exécuté son frère. Sinon, pourquoi ne serait-il pas revenu?

Alors, rongée de remords d'avoir appuyé sur la détente du fusil, elle vivait d'atroces moments, se répétant sans répit qu'elle n'aurait pas dû l'écouter, que même si elle s'était rangée à son avis parce que sa raisonnement lui semblait logique, elle n'était qu'une meurtrière, coupable de l'assassinat de Marcus.

Bon sang, n'eût été ce damné bras en écharpe qui l'empêchait de conduire et de tenir une arme, il serait reparti battre la forêt à la recherche du jeune homme.

Grâce à sa carte, il pouvait localiser le moindre accident de terrain susceptible de dissimuler un être vivant... ou un corps inerte.

De colère, il faillit arracher le plâtre qui maintenait sa fracture en place. Ensuite, il serait libre de monter dans sa jeep et de s'enfoncer au cœur des bois grâce aux quatre roues motrices du véhicule.

Puis il se calma. Il allait patienter vingt-quatre heures de plus. Au cas où demain serait enfin le jour où Marcus rentrerait au bercail. Dans le cas contraire, il aviserait.

Non. Il allait entreprendre quelque chose. Après tout, Laura et lui avaient peut-être fait fausse route depuis le début en s'imaginant que Marcus travaillait dans l'isolement le plus total. La possibilité qu'il ait été en contact permanent avec l'un de ses collègues existait. S'il était resté en relation avec un scientifique, il avait pu prévenir ce dernier que son expérience allait le conduire au désastre. Il ne fallait pas exclure que, affolé, il ait alerté l'un de ses amis par téléphone. Il avait occupé un poste de chercheur à Yale dans le département de physique-chimie. Laura le lui avait dit. S'il avait entretenu des liens avec quelqu'un, ce ne pouvait être qu'avec un membre de cette université.

Soudain excité, Delaney se précipita sur le téléphone et forma le numéro des renseignements.

Laura fixa le téléphone avec haine. Elle était si lasse de le voir posé sur la sellette et de ne jamais l'entendre sonner qu'elle brûlait de l'envie de le jeter contre le mur. Qu'il se brise donc, cet objet inutile qui ne lui apportait aucune bonne nouvelle !

Elle avait tant prié pour qu'il soit le vecteur de la voix attendue entre mille, celle de Marcus. Une voix qui lui aurait murmuré que tout allait bien, et qu'ils ne tarderaient plus à se revoir.

Hélas, l'appareil restait désespérément muet, et elle commençait à perdre confiance. Marcus avait peut-être disparu à jamais. Et le pire, c'était qu'elle ne saurait jamais ce qui lui était arrivé.

Au cours de ses moments d'abattement, elle se prenait à envisager que son frère se soit retrouvé face à face avec XYZ et que le loup l'ait dévoré. Une telle supposition aurait expliqué que l'animal n'ait jamais tué pour se nourrir. Il n'avait pas faim parce qu'il était repu. Un homme de soixante-cinq kilos avait satisfait son appétit. Mais peut-être XYZ n'avait-il pas jugé qu'il attaquerait un être humain. Devenu loup-garou, Marcus lui ressemblait, et il s'était empressé de débarrasser son territoire de ce concurrent gênant.

Cette hypothèse lui arracha un frisson d'horreur. Mon Dieu, si seulement elle avait pu en parler à Delaney... Peut-être aurait-il entrepris de nouvelles recherches pour retrouver Marcus. Ou plutôt, ce qu'il restait de lui. Mais Delaney ne s'était pas manifesté depuis dix jours. Et ce ne serait certainement pas elle qui irait le relancer. Il l'avait exclue de sa vie, alors qu'il s'était déclaré amoureux d'elle. Quelle triste plaisanterie. Quel navrant mensonge. Il ne l'aimait pas, sinon il l'aurait contactée. Mais elle, en revanche, ne rêvait que de se lover dans ses bras et de reprendre leur merveilleuse histoire là où il l'avait interrompue.

Nuit après nuit, elle se morfondait, se languissait de lui. Elle avait froid, seule dans le grand lit double de Marcus. Après des heures d'insomnie, elle mouillait son oreiller de larmes, et l'aube commençait à poindre quand elle s'endormait enfin. Dans la journée, elle errait comme une âme en

peine d'une pièce à l'autre.

Si au moins Randall lui avait communiqué les résultats de l'analyse du sang de XYZ, elle se serait occupée en travaillant... Mais le laboratoire de New York tardait à se manifester. Sans base sur laquelle s'appuyer pour procéder à des expériences en suivant les protocoles élaborés par Marcus, elle était impuissante. Et c'était bien dommage, car en sus de lui procurer une activité qui lui aurait fait paraître le temps moins long, elle aurait aussi pu détourner ses pensées de Delaney. Elle l'aimait tant... Elle l'aimait au point d'avoir tiré sur le loup qu'elle croyait être son frère. Quelle plus grande preuve d'amour aurait-elle pu lui offrir? Apparemment, il n'en avait pas pris la juste mesure puisque, depuis presque deux semaines, il n'avait pas donné signe de vie. Et cet abandon, non content de la plonger dans la détresse, la rendait folle de rage.

Elle imprima un violent coup de poing au châssis de la fenêtre devant laquelle elle se tenait. Maudit Delaney, il ne l'emporterait pas au paradis ! Elle allait lui dire son fait, et pas plus tard que ce soir. Elle n'était pas du genre à subir. D'ordinaire, elle attaquait de front, prenait les problèmes à bras-le-corps. S'il ne voulait plus d'elle, il faudrait qu'il le lui dise en face. Elle exigerait des explications. Et ne se gênerait pas pour lui jeter au visage qu'il n'était qu'un salaud qui s'était joué d'elle !

A la tombée de la nuit, elle monterait dans sa voiture et se rendrait à l'auberge.

Mais le crépuscule venu, elle ne songeait plus guère à quitter la maison. Une idée avait germé dans son esprit entretemps : contacter les scientifiques avec lesquels Marcus collaborait, ses anciens collègues du laboratoire de l'université de Yale. Peut-être l'un d'eux avait-il eu vent de ses travaux et savait-il quelque chose de ses projets. Ou bien était-il carrément au courant de l'avancement de ses recherches. Il suffisait que Carter, ou Bylic, par exemple, détiennent le double des listings détruits dans la cave. Elle pourrait alors reprendre depuis le début le projet de Marcus et essayer d'en comprendre le processus.

Hélas, l'horloge du salon indiquait 22 heures, et personne n'avait encore pu lui fournir de renseignements. Elle avait appelé cinq des amis chercheurs de son frère, sans résultat. Maintenant, elle fondait ses espoirs sur Carter, le dernier de la liste et le plus intime avec Marcus puisque son numéro de téléphone personnel était noté dans son agenda. Malheureusement, personne ne décrochait chez le chimiste, qui devait être sorti pour la soirée.

Avec lassitude, elle reposa le combiné sur son socle en soupirant. Elle étouffait, à force de rester confinée dans la maison. Un peu d'air frais lui ferait du bien.

Elle se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit.

Et découvrit Marcus sur le seuil.

Un cri de joie mêlée d'effroi s'arracha à sa gorge. Son frère, en chair et en os, se tenait devant elle !

Plutôt en os qu'en chair d'ailleurs. Il paraissait amaigri d'une dizaine de kilos. Avec son visage émacié presque méconnaissable sous un fouillis de barbe, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Pourtant, elle se jeta dans ses bras et le serra contre elle à l'étouffer en gémissant de joie. Finalement,

elle le repoussa et, lui maintenant les épaules à deux mains, le regarda attentivement.

— Marcus... Je n'y croyais plus. Où étais-tu? Oh, Mon Dieu... Dis-le-moi !

— Laisse-le se remettre d'abord ! enjoignit une voix au timbre si familier qu'elle sentit son cœur s'emballer dans sa poitrine.

Delaney ! Il se trouvait derrière Marcus, ainsi qu'un petit homme chauve, au nez chaussé de lunettes rondes.

D'autorité, Delaney prit Marcus, qui n'avait toujours pas prononcé une parole, par un coude et le conduisit à travers le salon jusqu'au divan où il le fit asseoir.

Laura regarda son frère, la gorge nouée par l'émotion. Il semblait vraiment en piteux état.

— Il faudrait faire venir un médecin, déclara-t-elle en prenant sa main qu'elle sentit glacée.

— Non, petite sœur, pas de toubib. J'en ai assez vu : je sors de l'hôpital.

— Quoi? Tu étais dans un hôpital? Mais comment...

— Oh, c'est une longue histoire. Quand je t'ai appelée, je n'ai pas réussi à m'exprimer. Je venais de m'injecter mon cocktail diabolique et je ne pouvais pas aligner un mot après l'autre. Je n'ai eu que la force de former le numéro de Carter, ici présent, et de crier « A l'aide ». Il a tout de suite compris et a sauté dans sa voiture. Trois heures plus tard, il était là et m'emmenait.

— Et moi, je ne suis arrivée que le lendemain. Trop tard.

— Non, puisque Carter m'avait sauvé. J'étais en pleine crise de démence quand il a débarqué. J'avais tout cassé dans la maison. J'étais devenu une vraie bête furieuse. Il a fallu qu'il m'expédie une dose de tranquillisant avec la Remington pour parvenir à m'immobiliser. Ensuite, il m'a ligoté, m'a fourré dans sa voiture et m'a conduit dans une clinique du Wisconsin. Là, on m'a traité pour un empoisonnement. Sans lui, je serais mort, Laura.

— Tu étais dans le Wisconsin... Voilà pourquoi personne ne parvenait à te localiser. Mais...

Elle se tourna vers Carter et poursuivit :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue?

— Parce que j'ignorais qu'il vous avait laissé un message aussi alarmant, mademoiselle ! Sinon, je vous aurais appelée. Dans mon esprit, personne à part moi n'était au courant, et je pensais qu'il valait mieux garder secrète la terrifiante expérience à laquelle votre frère s'était livré. Je n'ai pas jugé utile de vous inquiéter, vous ou vos parents. Je savais ces derniers en Grande-Bretagne. Quant à vous, je vous croyais bien tranquille à New York, occupée à vos travaux. Pas une seconde je n'ai imaginé que vous puissiez être ici à vous ronger les sangs.

Laura ébouriffa affectueusement les cheveux trop longs de son frère.

— Tu vas bien, maintenant? Tu en es sûr?

— Oui. Ne t'inquiète plus. Et sois certaine que je ne jouerai plus jamais à l'apprenti-sorcier. Je ne me suis pas transformé en loup-garou, mais en fou furieux. Mon aspect physique était le même. Ce qui n'allait pas, c'était ce qui se passait dans ma tête. J'avais des pulsions de meurtre... Un peu comme celles qui animaient XYZ. A propos, Delaney m'a appris tout ce qui s'était passé avec lui. Je suis navré que tu aies été aussi malheureuse, que tu aies supposé que j'avais réussi à me changer en loup.

— Delaney... Que fait-il ici? demanda Laura.

— Il a retrouvé ma piste. Tu lui avais dit que j* avais travaillé à Yale. Il a contacté le service du personnel et a demandé de quel chercheur j'étais le plus proche à l'époque. On lui a répondu que c'était Carter. Puis il s'est débrouillé pour joindre sa femme, qui lui a révélé que celui-ci se trouvait depuis une quinzaine de jours dans le Wisconsin, où il cogère un établissement de santé. Delaney a alors procédé à un rapide calcul : la date à laquelle Carter était parti pour la clinique correspondait à celle de ma disparition. Additionnant deux et deux, il en a tiré les conclusions qu'il fallait. Il a pris sa voiture et est arrivé à la clinique, un centre de soins pour malades psychiatriques gravement atteints. Carter l'a reçu et a fini par lui avouer que, oui, il savait où je me trouvais. Et quand il a appris tout ce qui s'était passé ici, il l'a conduit auprès de moi, dans la chambre aux murs capitonnés où il me gardait. Rassure-toi, Laura, je n'ai plus besoin de surveillance permanente ni de traitement lourd. Mais je suis encore convalescent. Néanmoins, j'ai voulu qu'il me ramène. Je ne supportais pas que tu continues à te torturer. Oh... me pardonneras-tu jamais de t'avoir fait traverser cette épreuve ?

Laura se pencha et l'embrassa sur la joue.

— Evidemment. De même que j'espère que tu me pardonneras de t'avoir lu toutes ces abominables histoires de loups-garous quand tu étais gosse.

— Tu peux en être sûre. Mais ne regrette rien, car d'après ce que Delaney m'a raconté, j'ai obtenu un demi-succès avec mon expérience. XYZ n'était plus un simple loup mais un être pensant. Hélas, cela n'a fait qu'apporter le malheur.

La voix de Marcus était si faible que Delaney s'alarma. Il s'approcha de lui et lui tendit la main.

— Venez. Je vais vous accompagner jusqu'à votre lit. Laura, pourrais-tu lui apporter un café bien fort, ou du thé, bref, une boisson revigorante?

Elle eut un haut-le-corps. Comment Delaney osait-il lui donner des ordres et prendre le déroulement des opérations en main?

— Tu n'as qu'à..., commençait-elle quand Marcus la coupa.

— Sœurette, ton ami est un être rare. Tu devrais faire l'effort d'être gentille avec lui.

Elle faillit rétorquer que l'être rare l'avait purement et simplement exclue de sa vie, alors qu'elle avait sauvé la sienne. Mais elle se tut, parce que dans l'immédiat, seul le fait que Marcus soit de retour importait. Rongeant son frein, elle abandonna à Delaney le soin d'amener le jeune homme jusqu'à son lit. Carter les suivit, une trousse médicale à la main.

— Je vais lui donner un tranquillisant, dit-il. Il aura besoin d'en prendre pendant quelques jours encore, le temps que son système nerveux soit vraiment revenu à la normale. Il faut aussi qu'il ingère

des vitamines et des anticoagulants. Pourrez-vous vous en occuper, ou faudra-t-il faire appel à une infirmière?

Laura songea brièvement à son travail à New York. Et conclut qu'il n'y avait rien qu'elle ne puisse faire à distance. Avec un fax et un ordinateur, elle était en mesure d'exercer sa profession. Pour preuve, Marcus qui continuait ses recherches à des kilomètres de l'université qui l'employait.

— Je m'en occuperai, Carter. Aussi longtemps qu'il le faudra.

— Parfait. Cuisinez-lui de bons petits plats, mais pas de viande. Laitages, œufs, pâtes, légumes... Tout sauf une alimentation carnée. Jusqu'à ce que son organisme ait oublié son attirance pour...

— ... pour ce qui a été vivant, oui, je comprends. Il a été près de réussir, alors ? Il serait devenu un loup-garou?

— Non. Mais un lycanthrope, oui. Atteint d'une forme gravissime, qui aurait fait de lui une sorte de bête féroce. Heureusement, je suis parvenu à contrecarrer les effets du poison qu'il avait mis au point et s'était injecté.

— Il n'y a pas de risque de récurrence?

— Aucun. Et croyez-moi, il ne recommencera pas. Il va se consacrer à d'autres recherches moins périlleuses et ne s'appuiera que sur des tests effectués sur des souris. Plus de loup, plus de cobaye humain.

Laura se laissa tomber sur le canapé encore chaud du corps de son frère.

— Quel soulagement!

— Moi aussi, je me sens délivré d'un grand poids. Marcus m'avait toujours tenu au courant de ses travaux, et je m'inquiétais énormément. A plusieurs reprises, j'ai essayé de le dissuader de persister dans cette voie. Hélas, il a réussi à capturer le loup. A partir de ce moment-là, il a refusé de revenir en arrière. Mais tout est bien qui finit bien, excepté pour ce pauvre animal, bien sûr. Cependant, si nous faisons abstraction de son triste sort, nous pourrions dorénavant tous dormir tranquilles.

Sur ces mots, Carter se dirigea vers la chambre de Marcus, croisant sur le seuil Delaney qui en revenait.

— Ton frère a besoin de repos, mais il sera rétabli en quelques jours, déclara-t-il en s'asseyant à côté de Laura.

Elle eut un sursaut. Pourquoi s'installait-il tout près d'elle alors qu'il disposait de deux confortables fauteuils?

La réponse à son interrogation se matérialisa sous la forme de deux bras solides qui se nouèrent autour de son buste. Puis d'une bouche qui chercha la sienne.

Tout d'abord, elle se déroba. Ah non, ce ne serait pas si facile ! M. Delaney Thomas n'allait pas obtenir d'elle une nouvelle nuit d'amour pour l'abandonner ensuite. D'accord, il lui avait ramené son frère bien-aimé. Mais elle aurait obtenu le même résultat dans quelques jours, à force de s'acharner à

joindre Carter. Elle ne lui devait donc rien, si ce n'était le fait qu'il avait mis un terme à son angoisse.

Elle détourna son visage, mettant ainsi ses lèvres hors de portée. Au prix d'un douloureux effort, car elle brûlait de les lui donner.

— Laura... Je sais que tu m'en veux. Mais ne peux-tu faire l'effort de me comprendre et de me pardonner ? Je me suis dit que *tu* ne voudrais pas de moi, que tu n'accepterais jamais de vivre ici. Or je ne puis t'offrir autre chose. Mon gagne-pain se trouve dans ces montagnes. Que ce soit ma fonction de garde forestier, ou mon auberge, je ne peux pas les transporter à New York. Et il m'a semblé impossible de te demander si toi, de ton côté, tu ne pouvais pas envisager d'installer un laboratoire à Moosehead Falls. Je ne me sentais pas le droit de t'obliger à bouleverser ta vie. Mais, en tirant sur ce loup que tu pensais être ton frère, m'as prouvé à quel point *tu* m'aimais. J'ai donc fini par me dire que, peut-être, tu accepterais ma proposition. Laura... veux-tu être ma femme?

Elle se crut la proie d'une hallucination auditive. Comment? Delaney la demandait en mariage? Non. Elle devait rêver.

Et pourtant, elle l'entendait insister...

— Je souhaite plus que tout au monde que tu acceptes de devenir Mme Delaney Thomas. Parce que je t'aime de tout mon cœur, de toute mon âme et que je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Il marqua un temps, puis l'écarta de lui de manière à scruter son regard.

— Alors, Laura? Que penses-tu de mon offre? Veux-tu m'épouser?

Un sanglot brisa les mots dans sa gorge. Des larmes se mirent à couler sur ses joues et Delaney la fixa avec une expression désespérée.

— Je ne suis pas triste, balbutia-t-elle, pressée de le rassurer. C'est même exactement le contraire, mais... nous sommes un peu fous, chez les Kincaid. Nos réactions sont bizarres. Cependant, je suis la plus heureuse des femmes, mon chéri... et, oui, oh oui, je veux m'appeler Laura Thomas. Je t'aime tant!